Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Baronne Emmuska Orczy

LA CAPTURE DU MOURON ROUGE

(1913)

Eldorado

Traduit par Charlotte et Marie-Louise Desroyses

Table des matières

PREMIÈRE PARTIE

1

Une représentation sous la Terreur

En cette journée glaciale du 27 Nivôse, an II de la République, – ou, comme nous autres, gens de l'ancien style nous obstinons à dire, du 16 janvier 1794, – la salle du Théâtre national était remplie d'une nombreuse assistance, l'apparition d'une jeune actrice en renom dans le rôle de Célimène ayant attiré à cette reprise du *Misanthrope* tous les amateurs de spectacles.

Le *Moniteur,* qui relate au jour le jour avec impartialité les événements de l'époque, nous informe qu'à la même date l'Assemblée de la Convention vota une nouvelle loi autorisant ses espions à effectuer des visites domiciliaires et des arrestations sans avoir besoin d'en référer d'avance au Comité de sûreté générale ; l'Assemblée désirant agir avec rigueur et promptitude contre « les ennemis du bonheur public » promettait aux dénonciateurs, comme récompense, une somme de trente-cinq livres « par tête fournie à la guillotine ».

Quelques lignes plus bas, le *Moniteur* note également que, ce même jour, le Théâtre national fit salle pleine pour la reprise, avec nouveaux décors et costumes, de la célèbre comédie.

L'Assemblée, ayant voté la loi qui plaçait plusieurs milliers de personnes à la merci d'espions et de délateurs, leva la séance, et quelques-uns de ses membres, en quittant les Tuileries, traversèrent la Seine pour gagner le nouveau théâtre tout proche du Luxembourg où la troupe de la Comédie française s'était installée depuis quelques années.

La salle était déjà pleine lorsque les représentants du peuple se frayèrent un passage jusqu'aux sièges qui leur étaient réservés. À leur entrée le silence s'établit dans l'auditoire et, tandis qu'ils avançaient l'un après l'autre dans les étroits passages ménagés entre les fauteuils, ou gagnaient les loges du pourtour, les spectateurs tendaient le cou pour essayer de voir ces hommes dont le nom seul inspirait l'effroi.

Une étroite loge d'avant-scène était occupée par deux hommes qui y avaient pris place bien avant que la salle eût commencé à se remplir. La loge était très sombre, et si ses occupants n'avaient, par son étroite ouverture, qu'une vue incomplète de la scène, ils avaient en revanche l'avantage d'échapper à l'observation des spectateurs. Le plus jeune des deux était sans doute étranger à la capitale, car, au moment où les conventionnels firent leur entrée, il se tourna à plusieurs reprises vers son compagnon pour lui demander à voix basse des indications sur ces personnages pourtant si notoires.

– Dites-moi, Klagenstein, dit-il en appelant l'attention de l'autre sur un groupe qui venait de pénétrer dans la salle, savez-vous quel est cet homme en redingote verte, celui qui porte la main à sa figure ?

– Où donc ?

– En face, près de la porte… Il tient une feuille à la main. Tenez, le voilà qui regarde de notre côté : l'homme avec un menton proéminent, une figure de marmouset et des yeux de chacal. Ne le voyez-vous pas ?

L'autre se pencha sur le rebord de la loge et ses yeux fureteurs se promenèrent sur la salle pleine.

– Oh ! fit-il en découvrant le personnage que lui désignait son compagnon, c'est le citoyen Fouquier-Tinville.

– L’accusateur public ?

– Lui-même ; et celui qui s’assied à côté de lui est le citoyen Héron.

– Héron ? répéta le jeune homme d’un air interrogateur.

– Oui, l’un des principaux agents du Comité de sûreté générale.

– C’est-à-dire ?

Les deux spectateurs se renfoncèrent dans l’ombre de la loge. Instinctivement, pour prononcer le nom de l’accusateur public, ils avaient baissé la voix davantage encore.

En réponse à l’interrogation du jeune homme, son compagnon – homme d’âge moyen, grand, robuste, au visage marqué de la petite vérole – leva les épaules.

– C’est-à-dire, mon bon Saint-Just, que les deux hommes que vous voyez là, consultant paisiblement le programme de la soirée et prêts à goûter les vers de feu monsieur Molière, se valent autant par leur ruse que par leur cruauté.

– Vraiment ! fit Saint-Just. La réputation de Fouquier-Tinville m’est connue. Je sais son rôle au Tribunal révolutionnaire et le pouvoir dont il jouit ; mais l’autre ?

– L’autre ? Je puis vous affirmer, mon ami, que son pouvoir ne le cède en rien à celui de l’accusateur public.

– Est-ce possible ?

– Vous avez vécu si longtemps hors de France que seuls les traits essentiels de la tragédie qui se déroule ici vous sont connus et vous ignorez les acteurs qui tiennent les rôles principaux, sinon les plus en vue, dans cette arène sanglante. Héron est de ceux-là et son pouvoir vient encore d'augmenter aujourd'hui. Étiez-vous à l'Assemblée cet après-midi ?

– Non.

– Je m'y trouvais. J'ai entendu la lecture du nouveau décret que la Convention vient de voter. Les agents d'exécution du Comité de sûreté générale dont Héron est le chef ont, à dater de maintenant, toute latitude pour effectuer des visites domiciliaires et pleins pouvoirs pour agir contre « les ennemis du bonheur public ». Cette formule n'est-elle pas d'un vague admirable ? Nul n'est à l'abri de leurs soupçons. Qu'un homme dépense trop d'argent ou n'en dépense pas assez, qu'il rie aujourd'hui ou qu'il pleure demain, qu'il prenne le deuil d'un parent guillotiné ou qu'il se réjouisse de l'exécution d'un ennemi, en voilà assez pour le rendre suspect. Il est un mauvais exemple pour le peuple s'il est vêtu avec soin, il en est un autre s'il porte des vêtements sales et déchirés. Les agents de la Sûreté générale apprécieront eux-mêmes par quoi se reconnaît un ennemi du bonheur public et toutes les prisons s'ouvriront à leur ordre pour recevoir ceux qu'il leur plaira d'y envoyer. La loi leur donne en sus le droit d'interroger les prisonniers à part et sans témoins et, toute formalité supprimée, de les envoyer directement au Tribunal. Leur devoir est clair : « rabattre du gibier pour la guillotine ». Ils doivent fournir à l'accusateur public des dossiers à dresser, aux tribunaux des victimes à condamner, à la place de la Révolution des spectacles tragiques pour distraire le peuple, et chaque tête en tombant leur rapportera trente-cinq livres. Ah ! si Héron et ses semblables travaillent ferme, ils pourront se faire de jolis revenus. Voilà ce qu'on appelle le progrès, ami Saint-Just.

Ces propos, murmurés du bout des lèvres, étaient accompagnés d'un sourire singulier où se mêlaient le dédain et l'ironie.

– Mais c'est l'enfer déchaîné ! s'exclama Saint-Just. Les gens de cœur ne s'uniront-ils pas pour renverser un gouvernement capable de telles iniquités et sauver tant de vies innocentes menacées ?

Il avait parlé à voix contenue, mais ses joues étaient enflammées, ses yeux étincelaient ; il avait l'air très jeune et très ardent. Armand Saint-Just, frère de Lady Blakeney, avait quelque chose de la fine beauté de sa sœur, mais ses traits n'exprimaient pas la même fermeté, et ses yeux gris avaient le regard d'un rêveur plutôt que d'un homme d'action.

Klagenstein avait, sans doute, noté tout cela tandis qu'il considérait son jeune compagnon avec l'air souriant et ironique qui semblait lui être habituel.

– Il nous faut penser à l'avenir plutôt qu'au présent, mon cher, dit-il d'un ton net. Que sont quelques vies humaines auprès du but que nous nous proposons.

– Le retour à la monarchie, oui, je sais, murmura Saint-Just, mais en attendant…

– En attendant, trancha Klagenstein, chaque victime nouvelle de ce gouvernement inique marque un pas de plus vers la restauration de l'ordre. Seules ces atrocités répétées peuvent ouvrir les yeux des Français. Lorsque le peuple sera dégoûté de ces orgies sanglantes, il se retournera contre les monstres qui le mènent actuellement et restaurera la monarchie avec transports. Voilà notre seul espoir ; et croyez-moi, jeune homme, toute victime arrachée à l'échafaud par votre héros anglais, le

célèbre Mouron Rouge, est comme une pierre apportée à l'édification de l'autel de la République.

– Je n'en crois rien, protesta Saint-Just.

Klagenstein, comme pour exprimer son dédain devant un tel manque de clairvoyance, haussa ses larges épaules. Il allait riposter, mais au même instant, les trois coups traditionnels retentirent, annonçant le lever du rideau.

L'agitation du public tomba comme par enchantement ; chacun se carra sur son siège, et l'attention de tout l'auditoire se tourna vers la scène.

2

Deux points de vue qui diffèrent

C'était la première fois qu'Armand Saint-Just revenait à Paris, depuis qu'il l'avait quitté en septembre 1792. Après avoir été, au début de la Révolution, comme tant d'autres, un adepte fervent des idées nouvelles, il s'était aperçu à la longue que ces grands principes de liberté, d'égalité et de fraternité qui suscitaient chez lui tant d'enthousiasme, étaient exploités par certains pour couvrir l'injustice d'une tyrannie nouvelle. Puis étaient arrivés les jours d'émeute de 1792, la chute de la royauté, les horribles massacres dans les prisons. L'étincelle qu'avait allumée l'enthousiasme des républicains de la première heure était devenue un incendie qui menaçait de tout dévorer. Armand n'avait pas attendu ces derniers excès pour rompre avec son parti. Sa sœur, la célèbre actrice Marguerite Saint-Just, avait épousé un gentilhomme anglais et vivait outre-Manche. Se sentant à Paris impuissant et inutile, Armand s'était décidé à la rejoindre.

Son passage en Angleterre ne s'était pas opéré sans difficultés ni péripéties dramatiques et c'est grâce au Mouron Rouge, l'Anglais mystérieux auquel Klagenstein avait fait allusion, et à la poignée de braves qui le secondaient dans ses entreprises qu'il avait pu échapper à la vengeance des milieux révolutionnaires qui ne lui pardonnaient pas sa défection.

Parvenu sain et sauf près de Lady Blakeney, Armand Saint-Just ne demandait qu'à s'enrôler dans la valeureuse ligue qui avait arraché déjà tant de victimes à la fureur révolutionnaire et à laquelle il devait lui-même son salut. Longtemps, cependant, il

s'était vu refuser cette faveur. Le Mouron Rouge ne voulait point sacrifier délibérément la vie du jeune Français, ni même l'exposer à d'inutiles dangers : les Saint-Just étaient très connus à Paris ; le souvenir d'une artiste du talent de Marguerite Saint-Just ne s'efface pas aisément ; son mariage, le revirement politique de son frère les désignaient l'un et l'autre au ressentiment de leurs anciens amis. Les deux jeunes gens s'étaient, en sus, fait un ennemi personnel de leur parent Antoine Saint-Just, jadis prétendant de Marguerite, que son insuccès auprès de sa belle cousine ne disposait certes pas à la bienveillance envers le frère et la sœur. Armand avait donc rongé son frein pendant plus d'un an, sans pouvoir fléchir la résolution de son chef. Enfin, au début de 1794, il avait pu persuader celui-ci de le comprendre dans sa prochaine expédition.

Le but de cette expédition, les membres de la ligue ne le connaissaient pas encore, mais ce qu'ils n'ignoraient point, c'est que des périls croissants les attendaient de l'autre côté de l'eau.

La situation dans les derniers mois avait quelque peu changé : au début, le mystère profond qui enveloppait la personne de leur chef avait été leur meilleure sauvegarde. Mais un coin du voile avait été soulevé. Chauvelin, ancien ambassadeur de la République à la cour d'Angleterre, savait pertinemment que Sir Percy Blakeney et le Mouron Rouge étaient une seule et même personne et Collot d'Herbois, qui avait tenu à sa merci l'audacieux ennemi des terroristes prisonnier à Boulogne pendant quelques heures, avait pu s'en convaincre également.

Cependant, c'est à peine si le Mouron Rouge, depuis lors, avait quitté le sol français. Le régime de la Terreur dominait partout, et, pour sauver tant d'innocents menacés, la petite bande se multipliait avec un enthousiasme jamais démenti.

Qu'on explique si on le veut par le goût du danger l'ardeur avec laquelle ces jeunes Anglais risquaient leur vie pour en sau-

ver d'autres, il n'en faut pas moins admirer que tant de mois d'aventures périlleuses ne les eussent pas encore lassés. Un mot de leur chef, et tous ces jeunes gentilshommes quittaient le luxe de leurs demeures, les fêtes de Londres ou de Bath, certains même femmes et enfants, pour venir se ranger autour de lui. Armand, qu'animait une ardeur semblable, libre en outre de tout lien de famille, pouvait à bon droit réclamer de ne pas être laissé plus longtemps en arrière.

Il n'y avait guère plus de quinze mois qu'il avait quitté Paris et il retrouvait la physionomie de la grande ville tout à fait changée. Une impression de tristesse morne régnait partout, même dans les quartiers les plus animés. Armand ne voyait autour de lui que des figures sombres portant toutes une expression de crainte et d'étonnement, comme si la vie était devenue une énigme effrayante qu'il fallait à tout prix résoudre dans les brefs intervalles qui séparaient les passages répétés de la mort.

Ayant déposé son petit bagage dans le logement modeste qui lui avait été assigné, rue de la Croix-Blanche, sur la pente de Montmartre, Saint-Just était ressorti à la nuit pour faire une promenade solitaire à travers la ville où s'était écoulée toute sa jeunesse. Une heure durant il erra, triste et désemparé, guettant instinctivement l'apparition d'une figure de connaissance. À deux ou trois reprises, il crut entrevoir une silhouette familière, mais déjà, continuant son chemin, le passant qu'il avait cru reconnaître avait disparu dans l'ombre sans regarder à droite ni à gauche. Armand se sentait ce soir-là un étranger dans sa ville natale, dont l'aspect désolé lui glaçait le cœur.

Aussi n'est-il pas surprenant qu'en s'entendant interpeller soudain par une voix joviale, bien que contenue, il répondit avec empressement au salut qui lui était adressé.

– Comment ! Vous ici ? s'exclama-t-il d'un air charmé en faisant face au personnage grand et corpulent qui venait de lui

mettre la main sur l'épaule au moment où il allait traverser la place du Palais-Royal.

Cette voix, cette figure ressuscitaient d'un seul coup dans son esprit les réceptions à la fois joyeuses et de bon ton qui groupaient autour de Marguerite Saint-Just les nombreux admirateurs que lui valaient son talent et sa beauté, dans le joli appartement de la rue Saint-Honoré que le frère et la sœur habitaient alors. À ces réunions le baron de Klagenstein, grand amateur de théâtre, se montrait parmi les plus assidus. Ayant passé plusieurs années à Versailles, où il faisait partie de l'entourage de l'ambassadeur Mercy-Argenteau, il était très répandu dans la société parisienne où l'on goûtait sa conversation facile, ses anecdotes amusantes, voire même ses paradoxes. Il discutait volontiers politique, et, au début de la Révolution, se posait résolument en défenseur du passé contre les partisans des idées nouvelles. Il avait eu d'interminables controverses avec les Saint-Just sur ces sujets de brûlante actualité et, plus tard, Armand avait dû reconnaître que, malgré ses exagérations, Klagenstein, somme toute, était dans le vrai. Il se demandait parfois ce qu'était devenu dans la tourmente cet Autrichien que tout désignait à la suspicion des « patriotes ». Sans doute était-il retourné dans son pays. Or, quelque temps auparavant, des émigrés récemment débarqués en Angleterre lui avaient appris que Klagenstein était toujours à Paris. On disait même qu'il avait pris part à une tentative du baron de Batz pour faire évader du Temple la famille royale. La tentative avait échoué, mais les conjurés avaient échappé à toutes les recherches.

Le plaisir qu'Armand éprouvait ce soir-là à retrouver une ancienne connaissance se doublait du fait qu'ils partageaient tous deux les mêmes convictions ; aussi n'eut-il point envie de se dérober lorsque Klagenstein lui dit le plaisir qu'il aurait à passer un moment avec lui pour parler du passé.

– Allons au théâtre, avait-il proposé. Il n'y a pas d'endroit plus sûr pour causer en paix. J'ai tâté de bien des coins et recoins de cette ville actuellement bourrée d'espions et j'en suis venu à la conclusion qu'une petite avant-scène aux Variétés ou à la Comédie est le meilleur abri pour un entretien particulier ; la voix des acteurs et le bourdonnement du public couvrent toutes les conversations individuelles.

Il n'est pas difficile de décider un jeune homme qui se sent perdu au milieu d'inconnus et qu'attend la froide solitude d'une chambre meublée, à passer une soirée au théâtre en compagnie d'un ami. Armand avait bien été prévenu par Blakeney du danger de renouer d'anciennes relations ; mais si une exception pouvait être faite, c'était assurément pour cet homme qui avait prouvé son dévouement à la cause royale. L'invitation fut donc acceptée et la première demi-heure s'écoula agréablement dans la petite loge sombre. Cependant, les paroles prononcées par Klagenstein avant le lever du rideau avaient causé chez Armand un vague malaise et comme un regret de s'être laissé entraîner à la Comédie. Il se tourna donc vers la scène et se mit à écouter les acteurs avec l'air de s'intéresser vivement à la querelle d'Alceste et de Philinte.

Klagenstein ne pouvait que l'imiter, mais, dès que le rideau se baissa, à la fin du premier acte, il se hâta de reprendre la conversation commencée :

– Votre cousin Antoine Saint-Just – vous le savez sans doute – marche la main dans la main avec Robespierre. Quand vous avez quitté la France, il y a dix-huit mois, vous pouviez le traiter de fruit sec et de cerveau brûlé. Actuellement, si vous voulez rester en France, vous aurez à compter avec sa puissance, – et une puissance redoutable…

– Je sais en effet qu'il hurle avec les loups, répondit Armand, il fut un temps où il courtisait ma sœur. Je rends grâces au Ciel qu'elle ait repoussé ses avances.

– Oui, il hurle avec les loups et ces loups sont nombreux. Lorsqu'ils se seront entre-dévorés – mais alors seulement – nous pourrons travailler à restaurer l'ordre ancien dans ce pays. Ce temps, hélas ! n'est pas encore venu. À ces fauves, il faut encore des victimes avant qu'ils se retournent contre eux-mêmes. Comme je vous le disais tout à l'heure, votre ami le Mouron Rouge fait fausse route en leur arrachant leur proie, si ses efforts ont pour but la fin de la Révolution.

Il attendit la réponse du jeune homme et, comme Saint-Just gardait le silence, il reprit lentement d'un ton presque de défi :

– S'il a vraiment pour but la fin de la Révolution.

Cette répétition impliquait un doute. Saint-Just ne put s'empêcher de répondre :

– Le Mouron Rouge n'a pas de buts politiques. L'œuvre qu'il accomplit est toute de justice et d'humanité.

– L'amour des aventures s'y mêle aussi, m'a-t-on dit, glissa Klagenstein avec un sourire.

– C'est un Anglais, dit Saint-Just, et, comme ceux de sa race, il n'aime pas faire étalage de ses sentiments. Quel que soit son mobile, voyez les résultats.

– Peuh ! quelques aristocrates volés à la guillotine.

– Des femmes, des enfants innocents qui auraient péri sans son dévouement.

– Plus innocentes, plus faibles sont les victimes, et plus haut leur sang crie vengeance contre leurs bourreaux. Si quelqu'un avait de l'influence sur cette tête chaude, conclut-il, ce serait le moment de l'exercer.

– Dans quel sens ? demanda Saint-Just réprimant son sourire à la pensée que quelqu'un pût avoir de l'influence sur Blakeney.

Ce fut au tour de Klagenstein de garder le silence. Un instant plus tard, il demanda à brûle-pourpoint :

– Il est actuellement à Paris, n'est-ce pas ?

– Qui donc ?

– Votre Mouron Rouge ?

– Je n'en sais rien.

– Ah ! Votre présence dans la capitale m'avait fait penser le contraire.

– Vous vous méprenez, Klagenstein, répliqua Saint-Just, je suis venu tout seul à Paris et pour mon plaisir.

– Voilà une chose dont je ne me serais pas douté, car vous n'aviez pas l'air précisément folâtre, dans la rue, tout à l'heure, et votre sursaut quand je vous ai accosté…

– Montrait simplement la surprise que me causait cette rencontre inattendue.

– Surprise !… Oui, vous avez pu être surpris de me voir circuler librement dans Paris, après avoir entendu parler de moi, sans doute, comme d'un dangereux conspirateur.

– Il m'est revenu, en effet, que vous aviez fait de vaillants efforts pour permettre aux malheureux prisonniers du Temple de s'échapper.

– C'est exact ; malheureusement ces efforts sont restés stériles et tous mes plans ont échoué. Cependant, vous me voyez ici sain et sauf ; je me promène dans les rues et cause avec mes amis lorsque j'en rencontre.

– Vous avez de la chance, observa Saint-Just.

– Dites plutôt de la sagesse, de la prudence, répliqua Klagenstein. J'ai eu soin de me faire des amis là où ils m'étaient le plus nécessaires… Les richesses d'iniquité… vous comprenez ?

Et il eut un petit rire satisfait.

– Oui, je comprends, dit Saint-Just, avec une nuance d'ironie, vous avez de l'or autrichien à votre disposition.

– Tant que j'en veux, dit l'autre avec complaisance. Une bonne quantité est déjà passée dans les mains sales de certains patriotes. C'est ainsi que j'assure ma sécurité. Je l'achète avec l'argent de l'empereur afin de pouvoir travailler à restaurer le roi de France.

Saint-Just resta un moment silencieux. Sa pensée allait vers l'autre conspirateur, – l'élégant gentilhomme qui dépensait sans compter ses propres ressources pour sauver les malheureux dont les mains se tendaient vers lui.

Sans se douter du parallèle qui s'établissait dans l'esprit de son compagnon, Klagenstein reprit d'un ton amical et confidentiel :

– Nous avançons pas à pas, mais nous avançons, mon ami. Si nous n'avons pas pu sauver la monarchie dans la personne du roi il nous reste encore le dauphin.

– Le dauphin, murmura Saint-Just involontairement.

– Oui, le dauphin, reprit lentement Klagenstein en hochant la tête comme en réponse à ses propres pensées, ou plutôt Louis XVII, par la grâce de Dieu roi de France et de Navarre, et dont la vie est la plus précieuse du royaume.

– Précieuse, certes, appuya Saint-Just avec chaleur, et qui doit être sauvée à tout prix.

– Oui, dit Klagenstein, mais pas par votre ami le Mouron Rouge.

– Et pourquoi donc ?

Cette réplique échappée, Saint-Just la regretta aussitôt.

– Ah ! fit Klagenstein en souriant, vous ne savez guère dissimuler, ami Saint-Just. Ainsi donc, ajouta-t-il plus sérieusement, ce noble héros le Mouron Rouge médite d'arracher le jeune prisonnier à la surveillance de ses geôliers ?

– Je n'ai pas dit cela, répliqua Saint-Just d'un ton froid.

– Non, mais c'est moi qui le dis. Je n'ai jamais douté qu'à un moment ou à un autre, votre héros tournerait son attention vers le spectacle le plus émouvant de l'Europe ; l'enfant martyr du Temple. Le contraire m'eût fort étonné. Non, non, ne crai-

gnez pas d'avoir trahi des secrets. Quand le hasard vous a placé ce soir sur mon chemin, j'ai deviné tout de suite que vous étiez revenu ici sous la bannière de la petite fleur rouge, et enchaînant les hypothèses, je suis arrivé à cette certitude ; le Mouron rouge est actuellement à Paris pour délivrer le jeune roi de France.

– S'il en était ainsi, vous devriez non seulement vous en réjouir mais apporter votre concours à l'entreprise, dit Armand à qui son ardeur faisait perdre, de nouveau, toute prudence.

– Nenni, mon jeune ami ; l'entreprise dont nous parlons est si hasardeuse, elle est semée de telles difficultés qu'il faut la laisser à ceux qui connaissent à fond la situation. Le Mouron Rouge, malgré toute sa vaillance et toute son habileté, ne la peut mener à bien et une tentative de ce genre faite à la légère, non seulement échouerait, mais détruirait du même coup toutes les chances de succès de ceux qui, depuis longtemps, calculent, travaillent, dressent des plans et mettent tout en œuvre pour réussir.

Saint-Just ne répondit pas. Il était troublé, non pas tant par le sens de ce discours que par le changement de ton de son interlocuteur. La voix de celui-ci s'était faite pressante, persuasive, mais il y avait dans son accent quelque chose qui sonnait faux. Un autre, plus perspicace, se serait demandé si le désir qu'avait Klagenstein d'être le seul instrument de la délivrance du dauphin venait d'un véritable dévouement à la cause du fils de Marie-Antoinette ou s'il était causé par l'appât de la récompense destinée à celui qui ferait franchir au jeune Louis XVII la frontière autrichienne. Mais Armand sentit seulement son malaise s'accroître avec le désir de se retrouver seul.

3

Où le hasard intervient

Le rideau s'ouvre au deuxième acte pour laisser voir Alceste cherchant querelle à Célimène. Sans écouter l'apostrophe rageuse de l'amoureux misanthrope, Saint-Just se leva, cherchant une excuse pour prendre congé de son compagnon. L'eût-il fait deux minutes plus tôt que toute la suite de cette histoire eût été changée. Ces deux minutes décidèrent du reste de son existence. Le dos tourné à la scène, la main tendue, il allait exprimer à Klagenstein son regret de ne pouvoir assister à la fin du spectacle, lorsque, répondant, à Alceste, s'éleva la voix de Célimène :

C'est pour me quereller, donc, à ce que je vois,
Que vous avez voulu me ramener chez moi.

Les paroles d'excuses moururent sur les lèvres d'Armand et, sans achever son geste, il se tourna de nouveau vers la scène.

Qui n'a jamais subi le charme d'une jolie voix ? Celle-ci était d'une qualité particulièrement agréable : chaude, nuancée, son timbre clair et musical émut Armand au point de lui faire oublier les sentiments qui l'agitaient un instant auparavant.

Les répliques que Molière a mises dans la bouche de Célimène sont légères et sans profondeur, mais dites par cette voix charmante, chacune plongeait Armand dans une sorte de ravissement. Machinalement il se rassit et, s'accoudant au rebord de la loge, le menton appuyé dans la main, les yeux mi-clos, il s'abandonna tout entier au plaisir d'écouter.

Rien de ceci n'avait été perdu pour Klagenstein, qui, pour une raison ou pour une autre, ne tenait pas à voir son jeune compagnon lui fausser si tôt compagnie. Il attendit jusqu'à la fin du deuxième acte, puis, comme Armand se renversait sur son siège, le regard perdu dans un rêve, prêt à revivre par la pensée cette dernière demi-heure, il remarqua d'un ton indifférent :

– Mlle Lange est une actrice qui promet beaucoup, ne trouvez-vous pas ?

– Je n'ai fait attention qu'à sa voix, qui est délicieuse.

– C'est aussi une fort jolie personne, ajouta l'Autrichien avec un sourire. Durant le prochain acte, je vous engage, mon cher, à ouvrir les yeux aussi bien que les oreilles.

C'est ce que fit Armand. Vraiment tout en Mlle Lange était en harmonie avec sa voix. Elle était fine, gracieuse, avec une taille souple de très jeune fille dont les paniers bouffants de Célimène faisaient ressortir la sveltesse.

Était-elle vraiment belle ? Armand n'aurait su le dire, les traits de son visage n'avaient pas la régularité classique que d'aucuns jugent indispensable à la beauté ; sa bouche n'était pas petite, son nez n'avait pas une ligne impeccable, mais ses yeux bruns bordés de longs cils avaient un regard velouté, tour à tour spirituel et tendre, bien fait pour enchaîner les cœurs ; ses lèvres, d'un joli dessin, s'ouvraient pleines et fraîches sur des dents blanches et parfaitement rangées.

Mlle Lange était mieux que belle : elle était tout bonnement exquise.

À la fin du quatrième acte, Klagenstein laissa tomber négligemment :

– Vous vous souvenez que j'avais beaucoup de relations dans le monde du théâtre. J'ai l'honneur de connaître personnellement Mlle Lange, et s'il vous plaît de lui être présenté après la représentation…

Une voix murmura-t-elle : « Refuse ! » à l'oreille d'Armand Saint-Just ? Peut-être. Mais la voix mélodieuse de Mlle Lange parlait plus haut que les conseils de la prudence. Durant la fin du spectacle Armand ressentit un étrange frémissement, un désir passionné d'entendre ces lèvres fraîches prononcer son nom et de voir ces grands yeux bruns poser sur lui leur regard caressant.

4

Mademoiselle Lange

Il y avait foule au foyer, lorsque les deux hommes s'y rendirent, le spectacle terminé. Par la porte ouverte ils aperçurent Mlle Lange assise au milieu d'un groupe animé et tout entourée de gerbes et de bouquets offerts par des admirateurs.

Cette affluence ne faisait pas l'affaire de Klagenstein qui, arrachant son compagnon à la contemplation de la charmante artiste, le ramena vers la scène où des hommes de peine démontaient et rangeaient les décors à la lumière mouvante des chandelles. Pendant un moment tous deux se promenèrent de long en large, sans mot dire. Le bruit des conversations venant du foyer allait s'affaiblissant ; les uns après les autres, acteurs et actrices traversaient la scène pour gagner leurs loges respectives afin de dépouiller leurs costumes. Armand et Klagenstein surveillaient cette retraite avec une égale impatience. Enfin, Mlle Lange parut, lançant de joyeux bonsoirs à des visiteurs attardés. Elle portait encore le costume de Célimène à paniers volumineux complété par une perruque bouclée qui cachait sa chevelure, et ce costume raide et encombrant faisait un amusant contraste avec ses manières légères et dénuées d'affectation.

Elle avait dans les bras une grosse gerbe de narcisses parfumés que la lointaine Provence avait dû voir éclore, et Saint-Just pensa qu'il n'avait jamais contemplé plus riant tableau.

Ayant jeté par-dessus son épaule un dernier adieu, elle s'élança dans le passage, toujours souriante. En se trouvant soudain face à face avec Armand, elle s'arrêta court et poussa un

petit cri effarouché. Mais déjà Klagenstein s'avançait la figure souriante et la main tendue :

– Vous étiez tellement assiégée tout à l'heure, mademoiselle, dit-il, que je n'ai pas osé me joindre à la foule de vos admirateurs. Mais j'avais un très vif désir de vous présenter en personne mes chaleureuses félicitations.

– Ah ! s'écria Mlle Lange de sa voix de cristal, de quel ciel tombez-vous donc, mon cher Klag…

– Chut !… murmura-t-il en posant un doigt sur ses lèvres, pas de noms ici, je vous prie, belle dame.

– Peuh ! lança-t-elle d'un ton léger, bien que le tremblement de sa voix démentît ses paroles, vous n'avez rien à craindre ici. Il est entendu que les comités ne font pas circuler leurs espions derrière le rideau d'un théâtre. Si acteurs et actrices étaient envoyés à la guillotine, ce serait la fin des spectacles ; et les bons citoyens qui nous gouvernent ne sauraient plus où passer leurs soirées.

Cependant, en dépit de ses paroles légères et de son air enjoué, il était facile de voir que la jeune fille n'échappait pas aux craintes et aux préoccupations communes.

– Ne restons pas ici, continua-t-elle, car on va souffler les lumières ; venez dans ma loge, où nous pourrons causer tranquillement.

Elle leur montra le chemin en s'élançant la première sur un étroit escalier de bois qui prenait au fond de la scène.

Armand, pendant ce dialogue, s'était tenu discrètement à l'écart, un peu embarrassé de son personnage, hésitant sur ce qu'il devait faire ; mais, sur un signe péremptoire de Klagens-

tein, il suivit la charmante créature qui montait légèrement les marches branlantes en fredonnant une ariette. Elle ouvrit la porte de sa loge et laissa tomber sa gerbe de fleurs sur une table encombrée de pots, de flacons et de mouchoirs de dentelle, puis elle se retourna vers ses visiteurs, un rayon de gaieté dansant dans ses yeux bruns.

– Fermez la porte, cher ami, dit-elle à Klagenstein, et asseyez-vous où vous voudrez, pourvu que ce ne soit pas sur un pot de rouge ou une boîte de poudre.

Se tournant alors vers Armand, elle dit avec une interrogation dans la voix :

– Monsieur… ?

– Saint-Just, pour vous servir, mademoiselle, répondit celui-ci en s'inclinant.

– Saint-Just ? répéta-t-elle, avec un regard surpris, vous n'êtes cependant pas…

– Je suis un parent éloigné du célèbre citoyen Antoine Saint-Just.

– Mon ami Armand Saint-Just, intervint Klagenstein, est fraîchement débarqué d'Angleterre, et n'en a point avisé, je gage, son cousin le proconsul.

– Vous habitez l'Angleterre ? s'écria Mlle Lange. Oh ! parlez-moi de ce pays que j'aimerais tant connaître ! Voyons, Klagenstein, prenez donc un siège, poursuivit-elle avec une certaine volubilité, tandis qu'une teinte plus chaude envahissait son visage devant le regard d'évidente admiration que Saint-Just attachait sur elle.

Elle débarrassa prestement un fauteuil d'un flot de batiste et de dentelles pour l'offrir à son visiteur, puis, s'asseyant elle-même sur le canapé, du regard et du geste elle invita Saint-Just à prendre place auprès d'elle. Elle reprit alors ses narcisses et, s'adossant aux coussins du siège, plongea son visage dans les corolles parfumées.

– Oui, monsieur, parlez-moi de l'Angleterre, répéta-t-elle avec l'expression d'une enfant gâtée qui réclame une histoire.

Vaguement gêné par la présence de Klagenstein, Armand ne savait que dire, ce qui paraissait amuser beaucoup Mlle Lange.

– J'aime beaucoup l'Angleterre, commença-t-il un peu gauchement. Ma sœur a épousé un Anglais et je suis allé me fixer près d'elle après son mariage.

– Dans la société des émigrés ? interrogea Mlle Lange. Comme Armand hésitait, Klagenstein se hâta de dire :

– Inutile de faire de mystère, mon cher ; Mlle Lange compte elle-même de nombreuses relations dans l'aristocratie.

– Mais, bien entendu, dit celle-ci, j'ai des amis partout. Les artistes, à mon avis, ne doivent pas s'occuper de politique, et je ne vous demanderai pas, monsieur, quelles sont vos convictions.

– Mon ami n'est pas un partisan de Robespierre, intervint encore Klagenstein, bien au contraire ; et toute l'admiration qu'il refuse aux « patriotes » de son pays, il la reporte sur un de leurs ennemis, ce fameux héros d'outre-Manche que toute l'Angleterre adore sans le connaître : le Mouron Rouge !

La jeune fille laissa tomber ses fleurs.

– Oh ! le Mouron Rouge ! s'exclama-t-elle en fixant sur Saint-Just de grands yeux ardents. Le connaîtriez-vous, par hasard, monsieur ?

Le front d'Armand se rembrunit. Le plaisir qu'il goûtait à se trouver près de cette charmante créature, à retenir son attention et à éveiller peut-être sa sympathie, était gâté par le discours et les indiscrétions de son compagnon. Pour lui, le nom de son chef était sacré et ne devait pas être prononcé légèrement. Eût-il été seul avec Mlle Lange qu'il n'en eût pas été de même, mais la présence de Klagenstein fit qu'il répondit avec brièveté :

– Oui, mademoiselle, je le connais.

– Vous l'avez vu ? Vous lui avez parlé ? demanda-t-elle vivement.

– Oui, mademoiselle.

– Oh ! alors, racontez-moi tout ce que vous savez sur lui. Vous ne pouvez vous imaginer comme cela m'intéresse ! En France, nous sommes très nombreux à l'admirer. Quelle vaillance ! quelle habileté ! Et comme j'aime ce mystère qui l'entoure et fait de lui un personnage presque fabuleux !

Devant cette explosion d'enthousiasme, Armand sourit, s'abandonnant de nouveau au charme qui émanait de la gracieuse et vibrante artiste.

– Comment est-il ? répétait-elle avec insistance.

– Cela, je ne puis vous le dire, mademoiselle.

– Comment ? fit-elle avec un petit sourire provocant, vous ne pouvez pas me le dire ?... Et si je vous l'ordonnais !

– Au risque d'encourir votre courroux, mademoiselle, je resterais silencieux.

Tout étonnée, Mlle Lange regarda le jeune homme dont l'air grave et résolu contrastait avec les manières timides et un peu gauches qu'il avait quelques instants auparavant. Se retournant vers son autre visiteur, elle s'exclama :

– Hélas ! ne suis-je pas fort à plaindre ? Depuis de longs mois, je brûle d'apprendre quelque chose sur ce mystérieux Mouron Rouge ; le hasard met sur ma route quelqu'un qui le connaît, et ce quelqu'un est assez peu courtois pour refuser de satisfaire ma curiosité !

– Le citoyen Saint-Just ne vous dira rien en ce moment, mademoiselle, dit Klagenstein en riant de bon cœur. La présence d'un tiers l'oblige à la discrétion. Mais peut-être un jour sera-t-il heureux de vous faire partager son enthousiasme, heureux de voir briller vos beaux yeux au récit des exploits de son héros.

Pour toute réponse, Mlle Lange se pencha pour respirer le parfum de ses narcisses, et Saint-Just, à travers les fleurs, devina plus qu'il ne vit deux yeux bruns fixés sur lui avec un regard étonné.

Ce sujet abandonné, quelques propos furent échangés sur le spectacle de la soirée, les acteurs, les nouveaux décors, après quoi les deux hommes se levèrent pour prendre congé.

Le cœur battant, Saint-Just s'inclina pour baiser la petite main de l'actrice.

– Reviendrez-vous me voir, monsieur ? demanda-t-elle.

– Si vous m'y invitez, bien volontiers, mademoiselle.

– Combien de temps restez-vous à Paris ?

– Je puis repartir pour l'Angleterre d'un moment à l'autre.

– Alors venez demain. Je serai chez moi vers quatre heures. J'habite l'impasse du Roule, qui donne dans le faubourg Saint-Honoré, au n°6, la maison avec un balcon.

– J'irai, mademoiselle, avec plaisir.

Cette phrase en elle-même était banale, mais le regard qui l'accompagnait exprimait clairement la joie et la gratitude.

5

La prison du Temple

Il était près de onze heures lorsque les deux compagnons se retrouvèrent à la porte du théâtre. Fouettés par la bise âpre de cette nuit de janvier, ils s'enveloppèrent étroitement dans leurs manteaux et descendirent vers la Seine d'un pas rapide.

Armand avait hâte de se retrouver seul pour revivre cette soirée inoubliable, rêver à celle qui en avait fait le charme, à sa voix exquise et à son regard caressant.

L'émotion joyeuse qui le faisait vibrer n'allait pas sans quelques remords. Armand sentait que, pendant ces dernières heures, il avait agi à l'encontre des instructions de son chef. Tout d'abord il avait renoué un peu inconsidérément une ancienne connaissance. Il venait d'en faire une autre qui l'attirait dans un chemin dangereux ; mais ce chemin était tellement fleuri de narcisses odorants, que leur enivrant parfum eut vite fait d'assoupir sa conscience.

Au pont Neuf, les deux hommes se séparèrent après un bref adieu. Klagenstein poursuivit son chemin le long des quais, passa près de la vieille église Saint-Jacques-la-Boucherie et s'engagea dans la rue Saint-Martin. Sa large figure grêlée exprimait la satisfaction du joueur qui vient de marquer un point sur un adversaire dangereux.

– Ainsi donc, mon beau Mouron Rouge, murmura-t-il entre ses dents, vous voudriez vous jeter au travers de mes plans. C'est ce que nous verrons.

La longue rue était seulement éclairée de loin en loin par la devanture allumée d'un cabaret où quelques citoyens attardés achevaient une partie de cartes. Comme Klagenstein prenait la rue du Temple, une pâle lune d'hiver émergea placide et sereine au-dessus des toits, contemplant la grande ville endormie. Le sol était dur, blanchi par la gelée. À droite, le cimetière des Innocents s'étendait paisible sous le clair de lune ; le givre recouvrait les tertres de gazon et la pierre lisse des tombes. Çà et là une croix brisée dressait ses bras inégaux comme pour faire un appel suprême à la charité humaine et porter un muet témoignage contre la folie de la destruction. Un silence solennel régnait dans le champ des morts ; seul, le vent du nord en secouant les branches des cyprès faisait tomber de leurs aiguilles sombres des perles de cristal semblables à des larmes gelées.

Sans s'attarder à philosopher sur ce spectacle, Klagenstein poursuivit sa route et bientôt il se trouva devant les hautes murailles de la prison du Temple.

Les abords en étaient déserts, mais à l'intérieur un roulement de tambour proclamait la présence vigilante de la garde nationale. Parvenu à la porte principale, Klagenstein glissa un mot à l'oreille de la sentinelle, puis saisissant la chaîne qui pendait le long du vantail la tira énergiquement.

Le son d'une cloche retentit qui se prolongea, répercuté par les murailles de pierre ; un petit judas grillé s'ouvrit et un colloque s'engagea entre un personnage invisible et le visiteur nocturne. Enfin la lourde porte tourna lentement sur ses gonds et livra passage à l'Autrichien pour se refermer aussitôt après.

Celui-ci se trouva sous un passage voûté qui s'ouvrait sur une vaste cour en hémicycle plantée d'arbres. La loge du concierge était immédiatement sur la gauche ; là, nouveau colloque, après quoi, un individu à la carmagnole élimée qui se

trouvait à l'intérieur de la loge reçut du concierge l'ordre bref de conduire le citoyen à l'appartement du citoyen Héron.

L'homme prit une lanterne et partit en avant, traînant la savate et faisant sonner d'une manière sinistre le gros trousseau de clefs qu'il tenait à la main.

Suivi par l'Autrichien, il traversa la cour blanchie par la lune. Derrière le palais du Prieur, qui en fermait l'autre extrémité, se dressait la Tour qui le dominait de sa masse sombre.

La vue du lugubre donjon raviva dans l'esprit de Klagenstein le souvenir de cette nuit du printemps de 1793 où, de concert avec le baron de Batz, il avait tenté de faire évader la famille royale. L'affaire avait été habilement combinée, les plans longuement mûris ; sentinelles et gardiens étaient achetés. Tout était prévu, – tout, sauf que la chance, après avoir d'abord merveilleusement favorisé les conjurés, les déserterait au dernier instant.

La tentative avait échoué. Klagenstein, s'étant brouillé avec de Batz, avait combiné seul de nouveaux plans que les circonstances l'avaient toujours empêché de mettre à exécution. Il ne se décourageait cependant pas. Une fortune devait être sa récompense s'il réussissait, et cette fortune, il en avait besoin plus qu'un autre, ruiné comme il l'était par d'imprudentes opérations financières qui allaient l'obliger à vendre le bien de famille qu'il possédait en Autriche. Il n'avait pu sauver le roi ni la reine, mais, comme lui-même l'avait dit à Armand Saint-Just, « il restait le dauphin ». À moins qu'un audacieux brouillon…

Ayant traversé la cour où des factionnaires faisaient les cent pas pour se réchauffer, Klagenstein pénétra à la suite de son guide dans un corps de bâtiment : un escalier étroit et tournant, un palier un corridor, enfin l'homme s'arrêta devant une porte basse ornée de ferrures. Il y frappa un coup vigoureux,

puis s'écarta pour faire place à Klagenstein. Presque aussitôt un pas se fit entendre, et la porte fut ouverte par un homme de haute stature qui tenait à la main une lanterne dont il projeta la lumière sur son visiteur.

– C'est moi, citoyen Héron, dit Klagenstein de sa voix joviale sans paraître remarquer le geste de surprise et l'air d'ennui que sa vue provoquait chez l'autre qui répondit un seul mot :

– Entrez.

Il referma bruyamment la porte tandis que Klagenstein, qui paraissait connaître les lieux, traversait un étroit vestibule et se dirigeait vers une pièce dont la porte entrouverte laissait passer un rayon de lumière.

Héron posa la lanterne par terre et suivit son visiteur.

6

L’agent du comité

C’était une pièce étroite, mal aérée, qui donnait sur la cour par une fenêtre grillagée. Les chandelles grésillantes du flambeau posé sur la table l’éclairaient d’une lumière jaune et dansante. Dans un coin, un petit poêle répandait plus de fumée que de chaleur. Peu de meubles : deux ou trois chaises, une table encombrée de papiers et un buffet d’encoignure dont les portes ouvertes montraient pêle-mêle de la vaisselle, des registres, un pistolet, des bouteilles. À l’âcre fumée du poêle se mêlait une odeur de vieux tabac et de moisi.

Ayant désigné d’un geste une chaise à son visiteur, Héron s’assit devant la table, s’y accouda et replaça dans sa bouche une courte pipe qu’il avait dû poser pour aller ouvrir la porte.

– Alors, de quoi s’agit-il ? demanda-t-il brusquement après avoir tiré quelques bouffées.

Dans l’intervalle, Klagenstein s’était mis aussi à l’aise qu’il était possible de le faire dans une pièce si peu confortable. Son chapeau et son manteau posés sur un tabouret, il avait approché sa chaise du feu et s’était assis les jambes croisées. De sa main grasse, il se caressait le mollet d’un air tranquille qui paraissait fort agacer son hôte.

– Eh bien ! quoi ? reprit celui-ci en frappant du poing sur la table, dites ce qui vous amène et pourquoi vous choisissez cette heure au milieu de la nuit. Pour mieux me compromettre, sans

doute, et nous faire tomber tous les deux dans le même filet ? Parlez donc…

– Tout doux, tout doux, fit l'Autrichien sans se troubler, à quoi bon ces paroles désagréables ? Pour quelle raison ai-je coutume de venir vous trouver… Vous n'avez pas à vous plaindre, je pense, que mes visites aient été sans profit pour vous jusqu'ici…

– À l'avenir, il faudra qu'elles soient plus profitables encore, grommela l'autre à travers la table. Mon pouvoir et mon influence ont augmenté.

– Oui, je sais, dit Klagenstein d'un ton bonhomme ; le nouveau décret… À l'avenir, pour pourrez dénoncer qui vous voudrez, arrêter qui vous voudrez, envoyer qui vous voudrez devant le Tribunal sans que le pauvre gibier ait la moindre chance de s'échapper.

– Est-ce pour me raconter ces sornettes que vous êtes venu me déranger à pareille heure ? demanda Héron d'un ton bourru.

– Non, et j'ai choisi cette heure-ci parce que je pensais que dorénavant vous et vos limiers seriez trop occupés le jour par votre travail et n'auriez plus de temps disponible que la nuit. Vous ayant aperçu au théâtre il y a moins d'une couple d'heures, j'ai supposé que je vous trouverais encore debout.

– Que voulez-vous ?

– Disons plutôt, que voulez-vous vous-même, citoyen Héron ? répliqua Klagenstein sans sourciller.

– En échange de quoi ?

– De ma sûreté personnelle en tant qu'elle dépend de vous et de vos subalternes.

Héron recula sa chaise et travers la pièce pour se poster en face de Klagenstein qui, la tête légèrement inclinée, le fixait de ses petits yeux perçants.

Héron était de ces hommes qu'une taille élevée ne fait point paraître grands. Il se tenait en avant, les épaules voûtées et la poitrine creuse, sur des jambes osseuses et légèrement fléchies aux genoux comme celles d'un mauvais cheval. Il avait une tête étroite, des cheveux clairsemés qui retombaient en mèches inégales sur son front. La figure était mince, les joues caves, les yeux proéminents, le menton fuyant. Le dessin mou de la bouche aux grosses lèvres rouges contrastait avec le regard d'acier où, à ce moment même, la convoitise et la cruauté se livraient un combat dont l'issue était difficile à prévoir.

– Je me demande, dit-il lentement, si je vais traiter plus longtemps avec vous. Vous êtes là toute une vermine qui commencez à excéder la patience du Comité de sûreté générale. Il serait assez agréable de vous écraser une fois pour toutes comme on écraserait une mouche importune.

– Agréable, peut-être, mais peu avantageux, répartit l'autre froidement, car vous toucheriez seulement trente-cinq livres en échange de ma tête, alors que, pour l'épargner, je vous en offre infiniment plus.

– Oui, oui, c'est entendu ; mais le jeu devient trop dangereux.

– Oh ! je suis modeste et ne demande pas grand-chose ; simplement que vous détourniez vos limiers de ma piste.

– Vous avez trop de damnés acolytes autour de vous.

– À chacun de se débrouiller ; il n'est question que de moi pour l'instant. Je vous propose trois mille cinq cents livres contre l'engagement formel de fermer les yeux sur mes faits et gestes pendant trois semaines.

– Trois mille cinq cents livres ! s'exclama involontairement Héron.

Cette fois ses yeux, perdant leur regard dur, n'exprimèrent plus que la convoitise.

– Deux petits zéros ajoutés aux trente-cinq livres qui seraient votre seul profit si vous décidiez de me livrer à votre damné Tribunal, observa Klagenstein, tandis que d'un geste innocent il tâtait de sa main droite la poche intérieure de son habit. Donnez-moi un sauf-conduit pour trois semaines, et l'argent est à vous, conclut-il d'un air persuasif.

Le silence se fit dans la pièce. Se glissant à travers les barreaux de la fenêtre, les rayons argentés de la lune luttaient avec la lumière jaune des bougies.

– Eh bien ! est-ce accepté ? reprit au bout d'un instant Klagenstein de sa voix tranquille en tirant à demi de sa poche une liasse d'assignats tentateurs. Vous n'avez qu'à me délivrer le reçu ordinaire et cet argent est à vous.

Héron grommela :

– Le jeu est dangereux, je le répète. Ce reçu, s'il tombait dans des mains indiscrètes…

– Ce reçu ne tomberait dans des mains indiscrètes que s'il m'arrivait d'être arrêté, coupa Klagenstein, et encore il tomberait fatalement dans les mains du principal agent du Comité de sûreté générale, qui se nomme Héron. On n'a rien sans risques,

citoyen. J'en cours quelques-uns, moi aussi. Nous sommes entre les mains l'un de l'autre ; le marché est équitable.

Héron continuait d'hésiter. L'autre, tout en le considérant d'un air attentif, paraissait attendre sa détermination avec tranquillité. Il avait éprouvé le désintéressement d'un certain nombre de ces « patriotes intègres » ; il avait pesé leur patriotisme avec de l'or autrichien et n'avait jamais trouvé l'or trop léger.

– Bien, fit soudain le policier d'un ton décidé, je prends l'argent, mais à une condition.

– Laquelle ?

– C'est que vous laisserez le petit Capet tranquille.

– Le dauphin ?

– Appelez-le comme vous voudrez, dit Héron, s'approchant de Klagenstein et lui enfonçant dans les yeux un regard menaçant. Nommez ce jeune démon à votre guise, mais laisse-nous libres d'en faire ce que nous voulons.

– Eh ! comment pourrais-je vous en empêcher, mon cher ?

– Vous et votre clique êtes toujours en train de comploter pour vous emparer de lui. Je le sais. J'en ai assez. Je ne le supporterai pas davantage. Tenez-vous-le pour dit.

Il avait l'air si féroce, qu'en dépit de son sang-froid, Klagenstein frissonna légèrement. De son pas lourd, Héron, maintenant, arpentait la pièce ; son ombre, tantôt s'allongeait le long de la muraille, tantôt se recroquevillait sur le plancher sans tapis.

Soudain Klagenstein sentit une main lui agripper l'épaule ; il sursauta, étouffant une exclamation, ce qui provoqua chez Héron un ricanement satisfait.

– C'est l'heure à laquelle je fais ma tournée de nuit, dit-il. Venez avec moi. Vous verrez…

Déjà il était dans le vestibule et prenait la lanterne. En se demandant ce que cette visite nocturne allait lui révéler, Klagenstein se leva et sortit à sa suite.

7

Le fils de Louis XVI

Quelques instants plus tard, ayant fait en sens inverse le chemin qu'il avait déjà parcouru pour aller chez Héron, Klagenstein se retrouva avec son compagnon devant la loge du concierge.

Héron frappa à la porte avec un trousseau de clefs qu'il avait à la main, et comme celle-ci ne s'ouvrait pas tout de suite il la poussa du pied.

– Le concierge, où est-il donc ? demanda-t-il d'un ton rude. Du fond de la pièce s'éleva un grognement :

– Parti se coucher, quoi !

L'homme qui avait mené Klagenstein chez Héron apparut sur le seuil tenant une botte dans une main, une brosse dans l'autre.

– Prends la lanterne, alors, et viens, commanda Héron. Comment se fait-il que tu sois encore ici, Dupont ? ajouta-t-il comme frappé après coup par une réflexion.

– Le citoyen concierge n'était pas satisfait de la façon dont j'avais ciré ses bottes. Il fait son aristo, bougonna l'homme d'un ton mauvais. Sale métier, tout de même ; balayer toute la journée des corridors, et brosser la nuit des chaussures du concierge et de messieurs les commissaires quand ça leur chante. C'est-il du travail pour un homme libre ?

– Dis donc, l’ami, si tu n’es pas content, tu n’as qu’à laisser la place à d’autres. Il n’en manquerait pas pour la prendre, riposta Héron sèchement.

– Ah ouiche ! Qui se soucie de travailler dix-neuf heures par jour pour dix-neuf sous, continua l’autre entre ses dents. Il y a quinze jours que je fais cette besogne de forçat…

Héron, sans lui prêter plus d’attention, avisa un groupe de gardes qui stationnait dans la cour.

– Ici, caporal, ordonna-t-il. Prends quatre hommes ; nous allons à la Tour.

La petite procession se forma. En avant, le porteur de lanterne, le dos voûté, traînait le pas ; puis venaient le caporal et deux de ses hommes, puis Héron et Klagenstein, et finalement les deux autres soldats.

Ce qui frappait Klagenstein dans cette promenade nocturne, c’était le nombre de soldats qui veillaient dans tous les coins de cet immense enclos dont l’ensemble se nommait le Temple. Il y avait des sentinelles devant chaque porte, des postes de gardes nationaux à l’entrée de chaque corridor. Les uns marchaient de long en large l’arme au bras ; d’autres, assis sur des marches d’escaliers ou sur de vieilles caisses, fumaient et jouaient aux cartes à la lueur d’une lanterne. Tous veillaient. Ils reconnaissaient Héron au passage et si, en ces jours d’égalité, aucun ne lui présentait les armes, ils se rangeaient avec empressement pour faire place à l’agent tout-puissant du redoutable Comité.

Cette vue et celle de patrouilles parcourant les jardins au milieu desquels se dressait la Tour fit une profonde impression sur Klagenstein. Que d’or à répandre, que de courage et

d'ingéniosité à dépenser pour surmonter tant d'obstacles, tant de barrières dressées autour de la frêle existence enfermée à l'intérieur de cette forteresse !

Un appel impatient de Héron le tira de ses pensées ; on arrivait au but. Héron donna le trousseau de clefs au citoyen Dupont qui ouvrit la porte de la Tour et la referma après avoir laissé passer les autres. Ils s'engagèrent dans un escalier tournant aux marches de pierre et atteignirent un palier où ils s'arrêtèrent devant une porte épaisse garnie de ferrures.

Héron, tirant une clef de sa poche, ouvrit lui-même la porte et donna l'ordre d'entrer à Klagenstein et au porteur de lanterne ; il les suivit et referma la porte à clef, laissant la patrouille monter la garde sur le palier.

Les trois hommes se trouvaient dans une antichambre carrée humide et sombre où il n'y avait, en fait de meubles, qu'un grand buffet qui occupait tout un pan de mur. Les autres murs étaient recouverts d'un papier gris taché qui pendait par places en lambeaux moisis.

Héron, traversant l'antichambre, frappa du poing à une petite porte en criant :

– Eh ! Simon, tu es là ?

On parlait à l'intérieur de la pièce. Au coup frappé par Héron, il y eut un bruit de pas, de meubles heurtés, puis la porte s'ouvrit et une voix rude pria les visiteurs d'entrer.

Héron s'avança suivi de Klagenstein. Le citoyen Dupont, peu intéressé sans doute par un spectacle devenu familier, posa sa lanterne sur le sol et s'assit par terre dans un coin de l'antichambre avec un grognement de satisfaction.

L'atmosphère de la pièce était si épaisse que Klagenstein n'eut d'abord conscience que des mauvaises odeurs qui y régnaient : fumée de tabac, de charbon, de chandelle, relents de cuisine et, dominant le tout, une forte odeur d'eau-de-vie. L'Autrichien promena ses regards autour de lui avec une vive curiosité mêlée de quelque répulsion.

La salle était très grande, mais on ne pouvait se rendre compte de ses dimensions tant elle était encombrée de meubles les plus divers. Il y avait dans un coin un lit de bois monumental ; dans un autre, un vaste sofa. Une grande table entourée de quatre fauteuils occupait le centre de la pièce et, tout autour, étaient rangés au petit bonheur tabourets, bahuts, armoires, malles et caisses qui donnaient à cet endroit l'aspect d'un véritable débarras.

Au milieu de ce bric-à-brac se tenaient deux personnes, un homme et une femme qui s'étaient levés pour accueillir les arrivants. L'homme, âgé de cinquante-cinq à soixante ans, était grand, plutôt robuste, avec une chevelure grise et des yeux un peu écarquillés qui ne parlaient pas en faveur de son intelligence. La femme paraissait beaucoup plus jeune, mais sa corpulence et son teint blafard témoignaient d'un mauvais état de santé aggravé par une vie trop sédentaire.

Dans le mouvement qu'elle fit pour avancer des sièges, elle laissa voir un coin de la salle que sa forme massive avait caché tout d'abord. Là, dans la pénombre, se dressait la forme frêle d'un enfant.

– Comment se fait-il que Capet ne soit pas encore au lit ? demanda Héron en l'apercevant.

– Il ne voulait pas dire ses prières ce soir, dit Simon, avec un gros rire, et il ne voulait pas boire sa drogue. C'est qu'il n'est pas toujours facile à mener, ce gamin ! Sacrebleu ! je ne sais si je

pourrai continuer longtemps ce métier-là, et alors, ces messieurs du gouvernement verront s'il est facile de me remplacer.

Héron sourit d'un air entendu. Quant à l'enfant, il paraissait ne pas prêter attention aux paroles de son gardien. Il restait debout, calme et silencieux, plus intéressé, semblait-il, par Klagenstein qui était un inconnu pour lui que par les trois autres.

On ne pouvait dire qu'il eût l'air d'un enfant martyr ; Klagenstein remarqua qu'il paraissait bien nourri et qu'il était chaudement vêtu d'une chemise de laine, d'une veste et d'une culotte de drap et chaussé de gros bas gris et de bons souliers. Mais il vit aussi que la propreté de sa figure et de ses mains laissait à désirer. Les boucles dorées qu'une reine se plaisait jadis à enrouler autour de ses doigts fins pendaient maintenant en désordre autour de la petite figure dont les traits avaient perdu leur noblesse.

Pendant que son mari causait avec Héron, Mme Simon fit signe à l'enfant de venir près d'elle et celui-ci s'approcha aussitôt sans manifester d'appréhension. Elle prit un coin de son gros tablier pour en essuyer la figure et les mains du petit garçon et dit, comme pour s'excuser, en regardant le visiteur inconnu :

– J'ai beau le débarbouiller, je n'arrive pas à le tenir propre.

Puis, s'adressant à l'enfant :

– Là, bois gentiment et récite ta leçon pour faire plaisir à maman. Après, tu iras te coucher.

Elle saisit sur la table un verre de petite taille rempli d'un liquide transparent que Klagenstein prit d'abord pour de l'eau et

le porta aux lèvres de l'enfant. Celui-ci détourna la tête et se mit à pleurer.

– Cette drogue est-elle si mauvaise ? demanda Klagenstein.

– Mais non ! citoyen, s'exclama la femme Simon, c'est de la bonne eau-de-vie, la meilleure qu'on puisse trouver. Capet l'aime bien d'habitude. C'est fortifiant, cela ragaillardit. N'est-ce pas, Capet, que tu l'as trouvée bonne, hier, et que tu t'es vite endormi ? Allons, bois maintenant, chuchota-t-elle en voyant que Héron et son mari étaient toujours en grande conversation. Tu sais que papa se met en colère si tu n'en bois pas au moins un demi-verre avant d'aller te coucher.

L'enfant hésita encore un instant avec une grimace de dégoût. Enfin, jugeant sans doute plus sage de céder, il prit le verre des mains de la femme et l'absorba presque d'un trait.

Écœuré, Klagenstein tourna la tête.

Simon avait observé cette petite scène avec une satisfaction évidente. Il ricana tout haut en voyant boire l'enfant et attira sur lui l'attention de Héron.

– Et maintenant, mon petit, fit-il d'un air jovial, dis tes prières devant les citoyens.

Il cligna de l'œil en regardant Klagenstein comme pour l'avertir qu'il allait s'amuser ; puis, d'un coffre où s'entassaient toutes sortes de choses, il tira un bonnet rouge orné de la cocarde tricolore et un vieil étendard jadis blanc où se distinguaient encore des fleurs de lys brodées. Il enfonça le bonnet sur la tête de l'enfant et jeta l'étendard par terre.

– Allons, Capet, ta prière, répéta-t-il en ricanant.

Devant cet homme rude et vulgaire, cette pièce en désordre, Klagenstein évoqua instinctivement le silence parfumé des appartements de Versailles où des dames d'honneur hautement nées entouraient de soins et d'attentions un petit prince vêtu de velours et de drap fin.

Docilement, machinalement, semblait-il, l'enfant piétina le drapeau que Henri IV avait suivi à Ivry et que le Roi-Soleil avait fait flotter à la face de toutes les armées de l'Europe. Le descendant des Bourbons dansa sur l'étendard de ses ancêtres et frotta ses souliers à ses plis tachés. Alors, d'une petite voix aiguë, il se mit à chanter la *Carmagnole,* puis le *Ça ira,* tandis que Klagenstein, bouleversé, faisait effort pour ne pas se boucher les oreilles.

La danse avait donné un peu de couleur à ses joues pâles, ses yeux brillaient d'un éclat dû au breuvage excitant qu'il venait d'absorber. Pour terminer, il souleva de sa petite main son bonnet à cocarde tricolore et cria :

– Vive la République !

Mme Simon, qui le regardait avec un orgueil évident, battit des mains. Simon guettait l'approbation de Héron qui murmura quelques mots satisfaits.

– Eh bien ! citoyen, demanda l'agent du Comité à Klagenstein qui avait détourné la tête, n'es-tu pas content de ce que tu vois ?

– Peut-être le citoyen voudrait-il voir le jeune Capet assis sur un fauteuil en or et ma femme et moi à genoux devant lui, insinua Simon. Allons, mon fils, ajouta-t-il en saisissant le dauphin par le bras, va te coucher ; tu es assez ivre pour satisfaire les bons patriotes.

Par manière de caresse il lui pinça l'oreille et lui envoya une bourrade dans le dos, évidemment heureux et fier du spectacle donné par son élève au visiteur inconnu.

Quant au petit garçon, l'excitation passagère qui s'était emparée de lui fut suivie aussitôt par une envie de dormir insurmontable. Sans aucun préliminaire de toilette, sans même se déshabiller il s'affala sur le sofa. Mme Simon lui glissa un oreiller sous la tête avec sollicitude, et l'instant d'après il était profondément endormi.

– C'est bien, citoyen, prononça Héron en se dirigeant vers la porte. Je ferai sur toi un rapport favorable. Mais la citoyenne ton épouse me paraît portée aux gâteries inutiles. C'est seulement par une éducation à l'antique que nous pourrons venir à bout des dispositions vicieuses que ce jeune tyran doit à ses pères et au milieu corrompu où il a grandi, et lui remplir l'âme des vertus d'un bon républicain. Ce sont des sabots et non des escarpins que je voudrais voir à ses pieds ; et pourquoi cet oreiller ? Beaucoup de bons patriotes n'ont pas d'oreiller à se mettre sous la tête.

La femme Simon ne répondit point. Un regard de son mari arrêta sur ses lèvres la riposte toute prête. Brusque dans ses paroles, mais obséquieux dans ses manières, Simon se mit en devoir de reconduire ses visiteurs jusqu'à la porte.

Avant de sortir, Klagenstein jeta un dernier regard sur l'enfant endormi. Le descendant de saint Louis, le petit roi de France sans couronne dormait du lourd sommeil de l'ivresse, veillé par la femme d'un savetier qu'il appelait du doux nom de maman.

8

Un marché

– Voilà comment nous menons nos affaires, déclara Héron lorsqu'il se retrouva dans son bureau avec son visiteur. Vous pourrez dire ce que vous avez vu à tous les agités en mal de conspiration de votre entourage, et je pense que cela suffira à leur ôter toute envie de comploter l'enlèvement du jeune Capet. Vous avez pu constater qu'il était bien traité. Il mange son content, il est chaudement vêtu. C'est plus qu'on en peut dire pour des milliers d'enfants qui n'ont cependant pas à expier les crimes d'un père despote.

Son regard, en prononçant ces mots, était si farouche que Klagenstein comprit que tout l'or de l'univers ne suffirait pas pour acheter à cet homme la liberté du fils de Louis XVI. La haine pour tout ce qui portait le nom de Bourbon parlait plus haut chez lui que la cupidité.

– Je me débarrasserai des Simon, poursuivit-il d'une voix coupante. Il y a dans la figure de la femme quelque chose qui ne me revient pas. Ils partiront aussitôt que j'aurai mis la main sur quelqu'un capable de les remplacer.

– Vous ne pouvez pourtant pas les accuser de ne pas accomplir consciencieusement leur répugnante besogne, remarqua Klagenstein.

Héron eut un rire sardonique :

– Ils font ce qu'ils ont à faire, rien de plus. Nous désirons que le môme devienne un républicain et un patriote, et nous voulons effacer en lui jusqu'au souvenir de ses premières années.

Sa pipe s'était éteinte ; il vida les cendres sur son bureau et se mit à la bourrer.

– Oui, reprit-il, si ce jeune vaurien s'échappait, ma vie ne vaudrait pas plus que celle d'un de ces chiens d'aristocrates ! Vous trouvez que je suis un oiseau de nuit, citoyen ? Savez-vous que c'est à peine si je dors, tant la responsabilité qui pèse sur moi me préoccupe ? Je n'ai jamais eu confiance dans les Simon. Il me semble vous avoir vu échanger des coups d'œil avec la femme, ajouta-t-il d'un air soupçonneux. Si je savais que vous…

Klagenstein jugea bon de tâter la poche intérieure de son habit.

– Notre marché est conclu à la condition que je vous ai dite, reprit Héron d'une voix rauque. Si vous essayez de toucher à Capet, je vous traîne au Tribunal de mes propres mains.

Il ralluma sa pipe et en tira quelques bouffées d'un air rageur.

– Voyons, vous vous agitez bien inutilement, répondit Klagenstein toujours calme, et vous risquez avec vos soupçons ridicules de vous priver d'une somme coquette en échange de laquelle je vous demande simplement de me laisser en paix. Je n'ai pas l'intention de m'occuper de votre prisonnier.

– C'est ce que vous avez de mieux à faire, gronda Héron.

– Parfaitement, vous l'avez déjà dit. Mais, au lieu de concentrer toute votre attention sur mon indigne personne,

vous feriez peut-être mieux d'en diriger une partie vers quelqu'un que vous avez, ce me semble, bien plus sujet de craindre.

– Qui donc ?

– L'Anglais.

– L'Anglais ?… Vous voulez dire l'individu qu'on nomme le Mouron Rouge ?

– Lui-même. N'avez-vous jamais eu à souffrir de l'activité de ce mystérieux personnage ? Les députés Chauvelin et Collot d'Herbois se sont mesurés avec lui l'automne dernier, et gardent, m'a-t-on dit, de l'aventure un assez mauvais souvenir.

– On aurait dû les guillotiner tous les deux pour s'être laissé jouer aussi sottement.

– Ils avaient affaire à forte partie. Prenez garde de ne pas prêter bientôt à la même critique.

– Peuh ! je ne crains pas cet épouvantail.

– Vous avez tort. Le Mouron Rouge est actuellement à Paris.

– Le diable l'emporte ! Que vient-il y faire ?

Il y eut une pause pendant laquelle Klagenstein parut prendre une détermination.

– J'ai toute raison de croire, dit-il lentement, qu'il s'intéresse à votre jeune prisonnier.

– Comment le savez-vous ? demanda vivement Héron.

– Je l'ai deviné. J'ai vu ce soir un homme, au Théâtre national…

– Et alors ?

– Cet homme est membre de la ligue du Mouron Rouge.

– Qui est-il ? Où puis-je le trouver ?

– Signez-moi d'abord un reçu pour les trois mille cinq cents francs que je ne demande qu'à vous remettre et je vous dirai ensuite ce que je sais.

– Où est l'argent ?

– Dans ma poche.

Sans rien ajouter, Héron attira vers lui l'encrier, saisit une plume, une feuille de papier, et griffonna quelques lignes tortueuses. Il versa du sable sur la feuille et la tendit à Klagenstein en disant :

– Ceci fait votre affaire ?

L'autre lut avec soin.

– Je vois que vous m'accordez seulement quinze jours, remarqua-t-il.

– C'est suffisant pour la somme. Si vous voulez plus, vous paierez davantage.

– Soit, dit froidement Klagenstein en pliant le papier. En somme, par le temps qui court, une quinzaine de sécurité, en France, ce n'est pas à dédaigner. Et puis, j'aime mieux rester en contact avec vous. Je reviendrai vous voir dans quinze jours.

Il sortit un portefeuille de sa poche, en tira un paquet d'assignats qu'il posa devant Héron, mit à la place des billets le reçu et rempocha le portefeuille.

– Bien, fit Héron après s'être assuré que le compte était exact. Maintenant parlez-moi de l'individu en question. Qu'en savez-vous ?

– Il débarque d'Angleterre et je sais qu'il fait partie de la bande.

– Où loge-t-il ?

– Je l'ignore ; c'est à vous de le découvrir. Je l'ai vu ce soir à la représentation, puis au foyer où il présentait ses hommages à la citoyenne Lange. Je l'ai entendu solliciter la permission de lui rendre visite demain après-midi.

Il regarda Héron tracer rapidement quelques mots sur un carnet ; puis il se leva et remit son manteau. N'ayant rien de plus à dire, il avait hâte de partir. Héron l'escorta en silence jusqu'au palier et appela une sentinelle qui se tenait à l'extrémité du corridor.

– Ramène le citoyen au guichet, dit-il.

Un instant après, l'Autrichien se retrouvait rue du Temple, entre les murs de l'ancienne Commanderie et ceux du couvent des Madelonnettes. Déjà son esprit inventif était au travail. Au cours de la soirée, quelques petits détails lui avaient semblé propices à ses desseins ; mais ce qui l'ennuyait, c'était le départ des Simon, car la femme lui paraissait devoir être assez facile à gagner. Enfin, il aviserait d'après les circonstances ; ce n'étaient point les menaces de Héron qui le feraient renoncer à

l'entreprise dont la réussite devait lui rendre, et au-delà, la fortune qu'il avait perdue.

En tout cas, il avait la conviction qu'il avait écarté pour l'instant un rival dangereux.

« À partir de demain, ce brouillon d'Anglais va se trouver avec assez d'occupations sur les bras pour ne pas intervenir dans mes affaires d'ici quelque temps », conclut-il froidement, en reprenant le chemin de son logis.

Il y a de telles contradictions dans la nature humaine, que Klagenstein, oublieux du rôle qu'il venait de jouer, pensait maintenant à l'agent du Comité de sûreté générale avec horreur et au cordonnier Simon avec dégoût.

9

Idylle interrompue

– Hier, vous n'étiez ni aimable ni galant. Comment pouvais-je sourire quand vous aviez l'air si sévère ?

– Hier, je n'étais pas seul avec vous. Comment pouvais-je dire tout haut ce que mon cœur murmurait, alors que des oreilles indifférentes étaient là pour recueillir des paroles destinées à vous seule ?

– Ah ! monsieur, est-ce en Angleterre que l'on apprend à tourner de si jolis discours ?

– Non, mademoiselle, c'est un art qui naît spontanément sous la flamme de deux beaux yeux.

Mlle Lange était assise sur un étroit sofa de style ancien, entourée de coussins aux nuances doucement fanées. Armand pensa que, vue ainsi dans le demi-jour de cet après-midi de janvier, elle ressemblait à un camée que sa sœur Marguerite portait au cou. Il était assis sur une chaise basse non loin d'elle. Sachant combien elle aimait les fleurs, il lui avait apporté des violettes de Parme qui reposaient sur ses genoux et dont la teinte mauve se mariait heureusement au gris tourterelle de sa robe de taffetas.

La pièce éclairée par de hautes fenêtres faisait à la jeune fille un cadre charmant ; quelques sièges anciens recouverts de soieries à bouquets, une grande bergère, une ou deux petites tables en vernis Martin. Par terre un Aubusson étalait ses fleurs.

L'ensemble était harmonieux, délicat. Mlle Lange habitait là en compagnie d'une parente âgée qui lui servait à la fois de servante et de chaperon. La jeune actrice paraissait un peu agitée ; la vive admiration dont elle était l'objet amenait fréquemment une teinte plus rose sur ses joues.

Elle parla de son enfance à Armand. Elle lui conta ses premières années dans l'arrière-boutique de son oncle, Maître Mazières, le joaillier ; elle dit comment s'était éveillée en elle la vocation du théâtre, la lutte qu'elle avait dû mener pour vaincre les préjugés étroits de son entourage, sa victoire enfin, les études faites avec ardeur et le succès qui avait salué ses premières apparitions sur la scène.

Loin de cacher sa modeste origine, elle tirait une certaine fierté de ce qu'elle devait tout à sa volonté et à ses efforts. À vingt ans elle s'était déjà fait un nom dans le monde artistique de Paris.

Armand l'écoutait, captivé par tout ce qu'elle lui disait, l'interrogeant avec sympathie et discrétion. Elle lui posa des questions sur lui-même, sur sa sœur Marguerite qui avait brillé naguère d'un si vif éclat sur la scène de la Comédie-Française et dont la disparition était toujours regrettée de tous les amateurs de théâtre. Le mariage de Marguerite Blakeney fit dévier naturellement la conversation sur l'Angleterre, pays auquel Mlle Lange paraissait vivement s'intéresser.

– Il y pleut beaucoup, m'a-t-on dit. Est-ce vrai que le ciel y est toujours gris, et les arbres et les maisons noyés dans le brouillard ?

– Certes non. À l'avenir, mademoiselle, figurez-vous l'Angleterre comme un pays tout enveloppé dans la verdure de ses prairies et qui se pare au printemps des innombrables bouquets blancs et roses de ses arbres fruitiers ; l'herbe brillante de

rosée étend son tapis de velours à l'ombre des vieux chênes, et le lierre drape, jusqu'à leur faîte, les hautes tours de ses châteaux.

– Et le Mouron Rouge ? Me parlerez-vous de lui, aujourd'hui ?

– Ah ! mademoiselle, que puis-je vous dire que vous ne sachiez déjà ? Le Mouron Rouge est un homme qui a consacré sa vie à ceux qui souffrent. Il n'entend qu'une voix : celle des opprimés.

– Que de vies il a sauvées que menaçait un tribunal sans merci !

– Il en sauvera encore, s'il plaît à Dieu !

– Ah ! monsieur, il en est une précieuse entre toutes : celle du pauvre enfant prisonnier au Temple.

– Vous le plaignez, mademoiselle ?

– Comme toutes les Françaises de cœur. Ah ! s'écria-t-elle joignant les mains et fixant sur Armand ses yeux brillants, si votre valeureux Mouron Rouge pouvait seulement délivrer ce pauvre innocent, je le bénirais dans mon cœur, et si je pouvais lui être utile je l'y aiderais de toutes mes forces.

– Soyez bénie vous-même pour ces généreuses paroles, mademoiselle, dit Armand qui se laissa glisser à ses pieds. Je commençais à perdre confiance dans ma patrie égarée, à juger tous les Français abjects et les Françaises insensibles. Je vous remercie à genoux pour ces douces paroles de sympathie, pour l'expression de tendresse maternelle qui vient de passer dans votre regard à la pensée du malheureux dauphin abandonné.

Elle ne retint pas ses larmes qui coulèrent, faciles comme celles d'un enfant, et roulèrent le long de ses joues fraîches avec autant de grâce que lorsqu'elle pleurait sur la scène. D'une main, elle tenait un mouchoir minuscule qu'elle pressait de temps à autre sur ses yeux ; quant à l'autre elle l'avait abandonnée sans y prendre garde entre les mains d'Armand.

Le parfum des violettes emplissait la pièce ; il semblait émaner de Mlle Lange, symbolisait sa jeunesse, sa spontanéité, sa fraîcheur. À genoux, les lèvres posées sur cette main mignonne, Armand jouissait de cette minute exquise.

Au-dehors, la vie continuait dure et mauvaise. Des hommes se haïssaient, s'entre-déchiraient. Mais ce salon vieillot aux soieries passées formait à lui seul un univers, séparé du reste du monde et dont rien ne troublait l'atmosphère de paix et de parfaite beauté.

Armand murmura des mots de tendresse ; il sentit que s'il voyait encore une autre larme briller sur la joue de la jeune fille, il ne pourrait résister au désir de l'effacer d'un baiser. Tout deux étaient au printemps de la vie et attendaient l'amour prêt à paraître.

Comme Armand levait vers Jeanne un visage extasié où se lisait un muet appel, on entendit soudain un brouhaha dans l'escalier, un bruit de pas mêlé à des voix rudes ; puis, avec une exclamation apeurée, Mme Belhomme se précipita dans le salon, tremblante, les yeux agrandis par la terreur :

– Jeanne ! mon enfant ; je les ai vus par la fenêtre, c'est affreux !... Qu'allons-nous devenir ?

Jeanne et Armand étaient restés dans la même attitude. Mais eux aussi avaient entendu le piétinement dans l'escalier, et maintenant parvenait à leurs oreilles le bref commandement :

– Ouvrez, au nom de la Nation !

Ils savaient ce que cela signifiait : cet ordre était le prologue d'un drame qui s'ouvrait par une visite domiciliaire et se continuait généralement entre les murs d'une prison. Les deux jeunes gens lurent dans les yeux l'un de l'autre que, seule, la main de la mort pouvait désormais les séparer.

– Tante Marie, dit Jeanne Lange d'une voix ferme, si vous tenez à votre vie et à la mienne, calmez-vous.

– Qu'allons-nous faire ? gémissait la vieille femme, la tête enfouie dans son tablier.

– Ouvrez, au nom de la Nation, répéta la même voix rude.

– Vous nous perdez si vous montrez que vous avez peur. Ouvrez la porte avant qu'ils ne l'enfoncent, plaignez-vous d'avoir été dérangée de votre lessive et dites-leur que je suis au salon. Allez vite, pour l'amour du ciel !

Mme Belhomme, obéissant comme un automate, sortit de la pièce, Armand, toujours agenouillé, pressait entre les siennes la main tremblante de Jeanne.

– Une scène d'amour, vite, en savez-vous ? murmura-t-elle rapidement.

Comme il voulait se lever, elle l'obligea à rester à genoux. Il crut que la peur lui égarait l'esprit.

– Mademoiselle, commença-t-il.

– Comprenez-moi bien et faites ce que je vous dis, supplia-t-elle. Tante Marie m'a obéi, ferez-vous de même ?

– Jusqu'à la mort, dit-il avec ardeur.

– Alors, une scène d'amour… Vous en savez bien une : Rodrigue et Chimène ! Vite, les secondes sont précieuses.

Elles l'étaient en vérité ! Mme Belhomme avait ouvert la porte et on l'entendait répondre :

– Dame ! je ne peux pas courir plus vite ; j'étais au fond de ma cuisine occupée à ma lessive. Il faut bien le temps de s'essuyer les mains.

– Où est la citoyenne Lange ?

– Dans son salon, comme de juste.

– Oh ! rappelez-vous quelques vers, n'importe quoi, supplia la jeune fille en pressant la main d'Armand si fort qu'il sentit les petits ongles s'y enfoncer. Pour nous sauver tous deux, récitez quelque chose, Armand.

Dans un éclair, il comprit ce qu'elle voulait ; il prit une posture dramatique, la main gauche sur le cœur, l'autre dressée vers le plafond, et, comme la porte du salon s'ouvrait, il déclama d'une voix forte :

On dira seulement : Il adorait Chimène.
Il n'a pas voulu vivre et mériter sa haine.

Mais Mlle Lange l'interrompit avec impatience :

– Non, non, mon bon cousin. Pas si fort et n'appuyez pas tant sur la rime. Ces vers devraient être soupirés comme ceci…

Héron s'était arrêté sur le pas de la porte. C'est lui qui l'avait ouverte ; c'est lui qui, suivi de deux de ces policiers, s'attendait à trouver dans ce salon l'homme dénoncé par Klagenstein comme un des partisans du Mouron Rouge. La vue de cet individu agenouillé devant Mlle Lange dans une pose théâtrale qui récitait froidement des vers sans l'ombre d'accent étranger le déconcertait quelque peu.

– Qu'est-ce que cela signifie ? demanda-t-il en s'avançant vers Mlle Lange.

Celle-ci poussa un petit cri de surprise.

– Comment, c'est vous, citoyen Héron ? s'exclama-t-elle en se levant vivement. Pourquoi ne vous a-t-on pas annoncé ? Mais ma tante est toujours de si mauvaise humeur, les jours de lessive, que je ne lui en ferai pas même l'observation. Asseyez-vous, citoyen. Et vous, mon cousin, ajouta-t-elle avec un regard ironique, je vous engage à ne pas conserver plus longtemps cette posture ridicule.

Ses manières fébriles, la rougeur de son visage pouvaient aisément s'expliquer par la surprise et la confusion que lui causait cette visite inattendue. Héron, dérouté par cette petite scène si différente de celle qu'il prévoyait, si différente de toutes celles auxquelles l'exercice de ses basses fonctions le faisait assister, restait muet devant la jeune actrice qui continuait à parler avec un entrain des plus naturels.

– Cousin, dit-elle à Saint-Just qui s'était relevé, voici le citoyen Héron dont je vous ai déjà parlé. Mon cousin Belhomme, continua-t-elle en s'adressant à Héron, arrive en droite ligne d'Orléans où il a fait ses débuts au théâtre avec quelque succès dans les tragédies de Corneille. Mais je crains qu'il ne trouve à Paris un public un peu plus difficile que celui de sa province et l'engage à travailler beaucoup s'il veut réussir.

Puis s'arrêtant comme si elle s'apercevait brusquement que le citoyen Héron n'était pas venu dans le seul but de lui offrir ses hommages, elle murmura d'un air un peu alarmé :

– Oh ! citoyen, que vous avez l'air sévère ! Je croyais que vous veniez pour me féliciter de mon succès d'hier. Je vous ai aperçu dans la salle, si je n'ai pas eu l'honneur de votre visite au foyer. Êtes-vous resté jusqu'à la fin ? Savez-vous qu'on m'a fait une véritable ovation ? Regardez ces fleurs. Les narcisses m'ont été offerts par le citoyen Barère, et cette guirlande de laurier, – charmante, n'est-ce pas ? – par le citoyen Fabre d'Églantine.

Devant tant d'aisance, de spontanéité, Héron était tout désorienté. Il comptait trouver, comme à l'ordinaire, des femmes gémissantes, un homme aux abois brandissant une épée ou se cachant dans une armoire. C'était un Anglais qu'il cherchait, – Klagenstein avait dit : « un membre de la ligue du Mouron Rouge », – or, tout le monde savait que cette ligue était composée d'insulaires aux cheveux roux et aux dents proéminentes, tandis que cet homme…

Cependant Armand arpentait la pièce en répétant sur des tons variés :

Est-il quelque ennemi qu'à présent je ne dompte ?
Paraissez, Navarrois, Maures et Castillans,
Et tout ce que l'Espagne a nourri de vaillants !

– Je vous en prie, fit vivement Mlle Lange, ne faites pas cette vilaine pose au milieu du dernier vers :

Et tout ce que l'Espagne… a nourri de vaillants !

« Elle imitait de façon si comique la diction défectueuse et l'attitude gauche du jeune provincial que Héron ne put s'empêcher de rire.

– Ainsi ce jeune homme arrive d'Orléans ? dit-il en se laissant tomber dans un fauteuil qui craqua sous son poids de façon sinistre.

– Mais oui. Vous lui trouvez l'air un peu nigaud, n'est-ce pas ? glissa Mlle Lange à voix basse. Mais, citoyen, vous allez prendre une tasse de café avec nous, reprit-elle tout haut. On va justement nous en servir. Hector, dit-elle en s'adressant à Saint-Just, descendez un peu de vos nuages et allez demander à tante Marie de ne pas tarder.

C'était bien la première fois que Héron se voyait invité à prendre le café avec ceux qu'il venait traquer dans leur demeure. Les airs aimables, l'invitation pressante de l'actrice achevèrent de lui brouiller les idées. Klagenstein l'avait lancé sur la trace d'un Anglais, et le cousin d'Orléans était Français des pieds à la tête.

Peut-être, si la dénonciation était venue d'ailleurs, Héron aurait-il agi avec plus de discernement, mais sa suspicion à l'égard de l'Autrichien était toujours en éveil. La pensée lui vint que Klagenstein l'avait lancé sur une fausse piste afin de s'assurer qu'il serait absent du Temple à une heure donnée. Cette pensée prenant corps, Héron eut la vision d'un homme qui, à l'instant même, s'introduisait dans son bureau, s'emparait de ses clefs, se glissait vers la Tour… Couvert d'une sueur froide, l'agent du Comité de sûreté générale sauta sur ses pieds et, déclinant rapidement les offres de Mlle Lange, se dirigea précipitamment vers la porte.

L'actrice le reconduisit en continuant à jouer son rôle. À la vue des deux forts gaillards qui attendaient leur chef dans le vestibule, elle feignit l'admiration la plus vive.

– Que vous voilà bien escorté, citoyen Héron ! plaisanta-t-elle, cela me rend toute fière de recevoir chez moi tant de bons patriotes. Déjà, hier soir, j'ai été très honorée de voir que vous aviez oublié un moment vos graves occupations pour venir m'applaudir.

– On m'avait entraîné, sans cela je n'ai guère de temps à perdre, répondit gracieusement son visiteur. Il faut même que je retourne là-bas voir ce qui se passe. Ah ! non, je ne m'accorde pas souvent de distractions, moi, ni au théâtre, ni ailleurs.

– Revenez tout de même demain à la Comédie. Je reprends le rôle de Rosine, un de mes premiers succès, et qui me convient mieux, si j'ose dire, que celui de Célimène. La porte du foyer sera toujours ouverte pour vous.

Elle lui fit un dernier sourire, et il partit, suivi de ses hommes. La porte refermée, Mlle Lange demeura un instant l'oreille collée au panneau de bois, à écouter le bruit des pas qui martelaient l'escalier ; il diminua peu à peu, puis se fit plus sourd sur les dalles de l'impasse et finit par s'éteindre tout à fait.

Sûre enfin que les policiers étaient partis, elle revint vers le salon.

10

Espoirs et craintes

La réaction se produisit alors. Jeanne Lange se mit à frissonner, un voile s'étendit devant ses yeux, et c'est en chancelant qu'elle rentra dans la pièce. Mais Armand s'était élancé et reçut dans ses bras la forme frêle prête à tomber.

– Il faut que vous quittiez Paris tout de suite, lui dit-elle à travers les larmes qu'elle ne pouvait plus retenir. Il reviendra – je suis sûre qu'il reviendra – et vous ne serez en sûreté que le jour où vous aurez regagné l'Angleterre.

Armand était incapable de songer à lui ni à quoi que ce fût touchant l'avenir ; il avait oublié Héron, Paris, le monde entier.

– Je vous dois la vie, murmurait-il. Que vous avez été courageuse ! Vous êtes aussi vaillante que belle.

Il s'interrompit pour porter les mains de Jeanne à ses lèvres, puis reprit de la même voix contenue :

– Il me semble que je vous ai toujours aimée ! Mais aussi, vous incarnez l'idéal dont je rêvais depuis des années… Hier j'allais quitter le théâtre lorsque votre voix s'est fait entendre et je suis resté cloué sur place, comme par la vertu d'un philtre magique. Je ne comprenais pas ce qui se passait en moi, aveugle que j'étais ! Je vois maintenant que c'était l'amour qui m'enchaînait dès le premier instant.

Jeanne ne répondait que par petites phrases entrecoupées. Ses larmes continuaient à couler, mais elle se trouvait très bien ainsi, soutenue par le bras d'Armand, les mains abandonnées à ses lèvres brûlantes.

À quel moment l'amour était-il né dans son cœur ? Elle n'aurait pu le dire. Cependant, la veille au soir… Oui, quand il l'avait quitté, elle avait souhaité ardemment le revoir… Et puis aujourd'hui… peut-être était-ce le parfum des violettes, peut-être leur enthousiasme commun pour une noble cause… Enfin, quand le danger était apparu, elle avait senti qu'il lui fallait à tout prix sauver la vie d'Armand Saint-Just… elle avait senti que s'il lui arrivait malheur, elle en mourrait.

Ainsi cherchaient-ils tous deux à comprendre ce qui se passait en eux. Les minutes s'écoulaient dans le salon paisible que l'ombre envahissait peu à peu. Le rayon d'une lanterne allumée dans l'impasse pénétrant à travers les rideaux de mousseline vint éclairer le couple enlacé, faisant luire doucement la robe claire de la jeune fille. Saint-Just se pencha sur elle :

– Jeanne, m'aimez-vous ? murmura-t-il.

Pour toute réponse elle laissa tomber la tête sur son épaule.

Lorsque Mme Belhomme apporta enfin la lampe allumée, elle les trouva assis l'un près de l'autre, immobiles et silencieux. Elle ne posa aucune question à la vue des regards ardents de l'un et des joues empourprées de l'autre. En son vieux cœur s'étaient réveillés de très anciens souvenirs, et elle avait compris.

Ayant posé la lampe et remis de l'ordre dans la pièce, elle se retira sur la pointe des pieds.

Son passage n'avait pas tiré les jeunes gens de leur extase, mais soudain, un pas résonnant au-dehors rompit l'enchantement. Jeanne Lange tressaillit ; ses craintes lui revenaient avec la notion de la réalité.

– Et moi qui oublie que votre vie est en danger ! s'exclama-t-elle, votre vie si chère, si précieuse…

– Doublement précieuse, maintenant, puisque je vous la dois.

– Alors, je vous en prie, gardez-la bien pour moi. Hâtez-vous de quitter Paris, je vous le demande en grâce, continua-t-elle de plus en plus pressante, en lisant une sorte de protestation dans ses yeux. Chaque heure de plus que vous y passez augmente votre péril.

– Je ne puis quitter Paris tant que vous y restez vous-même.

– Mais moi, j'y suis en sûreté, s'écria-t-elle. Le gouvernement n'inquiète pas les comédiens, dont il a besoin pour se distraire. En vérité, je ne risque rien à rester ici quelque temps, du moment que vous-même aurez disparu, tandis qu'un départ préci pité à deux – à trois, car je ne me séparerais pas de tante Marie – pourrait amener une catastrophe.

Armand était obligé de reconnaître le bien-fondé de ce raisonnement, mais comment se résoudre à la laisser derrière lui, dans cette dangereuse cité ?

– De toutes façons, dit-il, je dois me concerter avec mon chef qui est à Paris en ce moment. Je ne puis quitter la France qu'avec son autorisation. Mes camarades et moi sommes ici sous ses ordres pour l'exécution d'une grande entreprise dont il ne nous a pas révélé le but. S'il a besoin de moi, je reste.

– Non, non, s’écria-t-elle avec un geste de désespoir. Vous ne pouvez lui servir à rien, et vous vous perdrez, voilà tout ! Quelqu’un vous a trahi, et maintenant vous ne pouvez être en sûreté nulle part. Nous avons réussi tout à l’heure à dérouter les espions, mais seulement pour un temps. Dans quelques heures, moins peut-être, Héron regrettera de ne pas vous avoir arrêté. Il reviendra… Oh ! soyez sans crainte, il me laissera tranquille, moi ; mais il n’aura de cesse qu’il ne vous ait découvert… Si le Mouron Rouge vous retient à Paris, il vous condamne à une mort certaine !

Sa voix s’était faite dure et coupante. Cet Anglais qui l’avait enthousiasmée, elle était prête à le détester, maintenant que la vie d’Armand était entre ses mains.

– N’ayez pas peur, Jeanne. Le Mouron Rouge est prudent pour ses amis, sinon pour lui-même, et ne leur fait pas courir de risques inutiles. Ayez confiance, ma bien-aimée ; ma mission peut être de courte durée. Après, nous gagnerons l’Angleterre ; je rêve, pour abriter notre bonheur, d’un petit cottage dans une vallée du Kent, tout enguirlandé de roses et de chèvrefeuilles. Dites-moi que vous m’accompagnerez là-bas, mon amie, ma fiancée ?

– Armand, je quitterais tout pour vous suivre ! murmura-t-elle en appuyant sa tête sur l’épaule de Saint-Just.

Mais presque aussitôt, elle se ressaisit.

– Maintenant, dit-elle d’une voix ferme, il faut nous quitter.

– Alors, à demain, dit-il en se levant.

– Ce serait bien dangereux.

– Il faut que je vous voie ; je ne puis vivre tout un jour sans vous voir.

– Le théâtre est encore l'endroit le plus sûr.

– À quel moment ?

Elle réfléchit un instant :

– Nous terminerons la répétition vers une heure. Tenez-vous dans le vestibule d'entrée. Je vous enverrai chercher par mon habilleuse et nous aurons un quart d'heure de tranquillité dans ma loge.

Il dut se contenter de cette promesse. Il eût cependant préféré revoir Jeanne dans l'intimité de ce salon aux soieries éteintes, où il venait de vivre l'heure la plus exquise de son existence.

DEUXIÈME PARTIE

11

La ligue du Mouron Rouge

Le froid avait augmenté avec la nuit, et quelques flocons tourbillonnaient dans le vent aigre qui balayait le quai désert. Neuf heures sonnèrent à la tour invisible de Saint-Germain-l'Auxerrois. Armand, le col relevé pour se protéger contre la bise, poussa la porte cochère d'une maison sise au chevet de la vieille église, traversa une cour obscure et s'engagea à tâtons dans un escalier de pierre étroit et raide dont un lumignon fumeux éclairait à peine les premières marches. Au deuxième palier, il s'arrêta devant une porte qu'indiquait un mince rayon de lumière filtrant entre les deux battants et frappa un coup discret.

Une seconde plus tard, il était au milieu d'amis et poussait un soupir de soulagement. Ici, l'atmosphère elle-même était différente. La pièce où il se trouvait était pourtant aussi pauvre et dénuée de confort que les logements garnis du même genre ; quelques chaises boiteuses, un canapé usé d'où s'échappaient des touffes de crin, un tapis élimé étendu sur le carrelage, une table de bois blanc en composaient tout l'ameublement. Toutefois, dans ce cadre misérable, quelques détails révélaient la présence d'un homme raffiné : la pièce, pour commencer, était propre et rangée ; le poêle bien astiqué rayonnait une douce chaleur, tandis qu'un filet d'air pur entrait par la fenêtre légèrement entrouverte. Un bouquet de roses de Noël s'épanouissait dans un vase de grosse faïence, et le léger parfum qui flottait dans l'air semblait doublement agréable après l'odeur fétide des petites rues qu'Armand venait de suivre.

Sir Andrew Ffoulkes était là, ainsi que Lord Anthony Dewhurst et Lord Hastings. Tous trois accueillirent Armand avec une joyeuse cordialité.

– Où est Blakeney ? demanda le jeune homme dès qu'il eut serré les mains de ses amis.

– Présent, répondit une voix haute et claire de l'intérieur de la chambre voisine.

Et dans l'ouverture de la porte qui faisait communiquer les deux pièces apparut l'homme exécré des Terroristes, l'homme dont le gouvernement révolutionnaire avait mis la tête à prix, et contre lequel la police lançait ses plus fins limiers dans une poursuite sans merci.

Était-ce chez lui inconscience du danger ou simple insouciance ? Le fait est qu'à voir Sir Percy Blakeney tel qu'il se présentait en ce moment dans son habit d'une coupe impeccable orné au col et aux poignets de dentelle de Malines, jouant d'une main avec une tabatière émaillée et de l'autre avec un mouchoir de batiste, il était impossible d'établir le moindre rapport entre cet élégant dandy et les entreprises follement audacieuses qui déchaînaient l'enthousiasme des uns et la fureur des autres.

Mais une chose qu'on ne pouvait nier, c'était l'influence irrésistible qu'il exerçait sur son entourage. De temps à autre, un éclair brillant au fond de ses yeux bleus généralement à demi voilés, un durcissement subit de ses traits transformaient d'un seul coup sa physionomie et, l'espace d'une seconde, révélaient le conducteur d'hommes, le chef.

Rien de tout cela pour l'instant dans l'homme du monde affable et souriant qui s'avançait à la rencontre d'Armand. Celui-ci s'élança, heureux de lui serrer la main, mais en même temps troublé d'un léger remords en songeant à son aventure de

l'après-midi. Il eut l'impression qu'à travers ses paupières mi-closes Blakeney le regardait avec attention.

– Je suis un peu en retard, je le crains, se hâta-t-il de dire. J'ai perdu mon chemin et j'ai erré à l'aventure dans des rues mal éclairées. J'espère que je ne vous ai pas fait trop attendre.

Tous approchèrent leurs sièges du feu, sauf Blakeney qui préférait rester debout. Il attendit que ses compagnons fussent installés ; puis sans autre préambule :

– Il s'agit du dauphin, commença-t-il.

Tous comprirent. Tous l'avaient deviné avant même d'avoir reçu l'appel qui les avait amenés à Paris deux jours auparavant. C'était dans cette perspective que Sir Andrew Ffoulkes avait quitté sa jeune femme et qu'Armand Saint-Just avait réclamé comme une faveur de prendre part à la nouvelle entreprise.

Blakeney, lui, n'avait guère quitté la France depuis trois mois, circulant sans cesse entre Paris, Nantes, Orléans et la côte, selon que l'appelait sur un de ces points la tâche de dévouement et de pitié qu'il s'était assignée.

Aujourd'hui, il s'assignait le dauphin. En silence, les yeux fixés sur leur chef, le cœur battant d'enthousiasme, les jeunes gens attendaient ce qui allait suivre avec une ardente curiosité. L'ascendant qu'exerçait Blakeney sur ses compagnons apparaissait maintenant dans toute sa force, et, de même qu'il dominait ces quatre jeunes gens, on sentait qu'il pouvait dominer une foule. L'homme à la mode, le dandy affecté avait disparu ; à sa place se dressait le chef, calme, sûr de lui-même, qui envisageait avec une tranquillité sereine une entreprise périlleuse entre toutes, regardait le danger en face sans essayer d'en atténuer ou d'en exagérer l'importance, et le mettait dans la balance avec le but à réaliser : la délivrance de l'enfant martyr.

– Tout est prêt, reprit Sir Percy après une courte pause. Les Simon viennent d'être remerciés – je l'ai appris aujourd'hui – et quittent le Temple dimanche prochain. Il est clair que c'est le jour le plus favorable pour notre tentative. Je n'ai pas encore de plan défini. Les circonstances me dicteront ma conduite, le moment venu. Mais j'aurai besoin de votre collaboration à tous, et c'est seulement en suivant à la lettre mes instructions que nous pourrons avoir quelque chance de réussir.

Il arpenta plusieurs fois la chambre avant de continuer, s'arrêtant de temps à autre pour jeter un coup d'œil à une grande carte de Paris et de ses environs qui était fixée au mur.

– Voilà tout ce que je puis vous dire pour l'instant, reprit-il au bout d'un moment en s'asseyant sur le bord de la table en face de ses amis.

La lumière de la lampe posée à côté de lui éclairait en plein les quatre visages attentifs tandis que l'ombre du chef se projetait en silhouette gigantesque sur le papier clair de la carte.

– Je demeure ici, naturellement, jusqu'à dimanche, à guetter le moment propice où je pourrai, avec le maximum de chances, pénétrer dans le Temple et m'emparer de l'enfant. Ce sera vraisemblablement au moment du départ des Simon. Dieu sait comment j'arriverai à mes fins ; pour l'instant, je suis à ce sujet dans une ignorance aussi complète que la vôtre.

Il s'arrêta un instant, puis, soudain, ses traits s'éclairèrent et une lueur joyeuse dansa dans ses yeux, chassant toute gravité de son visage.

– Eh ! fit-il d'un ton léger, il y a du moins une chose que je puis dire, c'est que dimanche prochain, 19 janvier de l'an de grâce 1794, sa jeune majesté le roi Louis XVII sortira de sa lu-

gubre résidence. Je puis répondre également que tant que cette précieuse existence sera sous ma garde, ces canailles ne mettront pas la main sur moi. Aussi, je vous en prie, mon cher Armand, ne prenez pas cet air lugubre. Vous allez avoir besoin de tout votre entrain pour jouer votre rôle.

– Que voulez-vous que je fasse, Percy ? demanda celui-ci.

– Je vous le dirai dans un instant. Ce que je désire d'abord, c'est que vous compreniez tous la situation. L'enfant sera enlevé du Temple dimanche, mais à quelle heure, je n'en sais rien. Plus tard ce sera, et mieux cela vaudra, car je ne puis songer à lui faire passer la barrière avant la nuit tombée. Sur ce chapitre, nous ne devons rien laisser au hasard ; il faut penser que le sort de l'enfant, tout mauvais qu'il soit aujourd'hui, deviendrait infiniment pire après une tentative d'enlèvement manquée. Je crois pouvoir le faire sortir facilement de Paris entre neuf heures et dix heures du soir par la porte de la Villette, et c'est là, Ffoulkes et vous Tony, que j'aurai besoin de votre concours. Il faut qu'à un endroit convenu et sous le déguisement que votre ingéniosité vous suggérera vous m'ameniez une charrette quelconque, couverte autant que possible. Maintenant voici des sauf-conduits. J'en ai réuni depuis quelque temps toute une collection.

Il plongea la main dans la vaste poche de son habit et en tira un certain nombre de cartes plus ou moins maculées, du modèle de celle que délivraient les sections et sans laquelle les libres citoyens de la jeune République ne pouvaient entrer ou sortir de la capitale. Il y jeta un coup d'œil et les tendit à Ffoulkes.

– Choisissez tous deux votre identité pour la circonstance, dit-il. Vous pouvez être maçons, ramoneurs, marchands de marrons, valets de ferme, peu m'importe, pourvu qu'on ne puisse vous reconnaître. Ce qu'il faut, c'est que vous vous arran-

giez pour vous procurer une voiture sans éveiller de soupçons, et que vous soyez exacts au rendez-vous.

Ffoulkes examina les cartes, puis les passa à Lord Tony avec un petit rire. Les deux jeunes gens se mirent alors à discuter les avantages respectifs que présentaient les déguisements de ramoneurs et de charbonniers.

– En tant que ramoneurs, vous pouvez vous barbouiller davantage, remarqua Blakeney, et si la suie vous entre dans les yeux, c'est moins douloureux que le charbon.

– Mais la suie tient davantage, affirma gravement Tony, et je prévois que je ne pourrai prendre de bain d'ici huit jours au moins.

– Certes non ! jeune sybarite, railla Sir Percy.

– La suie colle ; au bout de huit jours peut-être ne pourrait-on plus s'en débarrasser, dit Sir Andrew d'un air pensif, se demandant sans doute ce qu'en dirait milady.

– Si vous faites tant de manières l'un et l'autre, intervint Blakeney, je vous condamnerai à vous déguiser en teinturiers, et il faudra vous plonger dans la térébenthine jusqu'à ce que la couleur consente à partir. Dans ce cas, mon cher Tony, je vous laisse à penser l'odeur !... ajouta-t-il en élevant à ses narines un mouchoir parfumé.

Lord Hastings éclata de rire et Tony lui envoya une bourrade dans les côtes pour l'engager à être plus sérieux.

Armand contemplait cette petite scène avec des yeux surpris. Bien qu'il vécût chez eux depuis plus d'un an, il n'arrivait pas à comprendre ces Anglais. Il voyait là des hommes sur le point de s'engager dans une aventure au cours de laquelle ils

étaient certains de risquer leur vie, et ces hommes riaient, plaisantaient, débitaient des sottises comme des collégiens en vacances !

À la fin, la question du déguisement fut réglée, Sir Andrew Ffoulkes et Lord Anthony Dewhurst s'étant décidés d'un commun accord pour le rôle de débardeurs. Ils choisirent donc deux sauf-conduits aux noms de Jean Lepetit et Achille Grospierre, hommes de peine.

– Ce qui ne veut pas dire que vous ayez la moindre ressemblance avec Achille, Tony ! conclut Blakeney avec un petit rire.

Alors, quittant sans transition le ton de la plaisanterie pour retourner aux affaires sérieuses, Sir Andrew demanda :

– Voulez-vous nous dire, Blakeney, l'endroit précis auquel nous devons nous attendre dimanche soir avec la charrette ?

Blakeney se leva et se dirigea vers la carte, suivi de Ffoulkes et de Tony. Pressés contre lui, ceux-ci suivirent des yeux la main de leur chef qui se promenait sur le papier.

– Voici la porte de la Villette. Après la barrière, toute proche sur la droite, une petite rue descend vers le canal. C'est au bas de cette rue, à l'endroit où elle rejoint la berge, que vous devez m'attendre. Au fait, je vous conseillerai de prendre plutôt une voiture de charbonnier, car il est arrivé deux bateaux de charbon qu'on déchargera demain par là. Vous pourrez tous deux exercer vos muscles tout le jour à manier la pelle, et profiter de l'occasion pour vous faire connaître dans le voisinage comme d'excellents patriotes dont les idées sont aussi rouges que le visage est noir.

– Si c'est cela, murmura Lord Tony, je puis, dès ce soir, dire un tendre adieu à ma chemise blanche.

– Vous ferez bien, dit Blakeney, car vous n'en retrouverez pas une de sitôt.

– J'aime à croire que vous avez des perspectives aussi alléchantes pour Hastings ? reprit Lord Tony.

Sa satisfaction était visible. Lord Anthony Dewhurst était un homme de sport. Peut-être les expéditions hasardeuses de la ligue satisfaisaient-elles surtout son goût du risque et de l'imprévu. Sir Andrew, lui, était d'un tempérament différent : il pensait moins en cet instant au côté aventureux de l'affaire qu'au petit prince captif. Il avait la même énergie, le même entrain que son camarade, mais le sentiment qui le faisait agir était peut-être de qualité supérieure.

– Alors, récapitulons, dit-il en suivant du doigt, à son tour, la route indiquée sur la carte. Dimanche soir, Tony et moi vous attendrons avec la charrette à cet endroit, sur la berge du canal, à partir de neuf heures.

– Quel sera votre signal, Blakeney ? demanda Tony.

– Le même que d'habitude : le cri de la mouette répété trois fois à brefs intervalles. Et maintenant, continua-t-il en se tournant vers Armand et Hastings qui étaient restés silencieux pendant cette conversation, voici le moment où je vais avoir besoin de vous.

– Je m'en doutais, dit Hastings.

– Notre charrette avec son mauvais cheval ne pourra nous transporter guère plus de sept à huit lieues. Mon plan est de couper vers l'ouest pour gagner Saint-Germain, lieu le plus proche où nous puissions nous procurer de bonnes montures. J'y connais un fermier nommé Achard qui habite aux abords de la

ville. Il a d'excellents chevaux ; je le sais pour lui en avoir déjà loué, entre autres une bête très forte qui ferait particulièrement mon affaire, car, à mon poids qui n'est pas négligeable, s'ajoutera celui de l'enfant. Donc, disposez-vous tous deux à partir demain de bonne heure pour Saint-Germain. Vous quitterez Paris par la porte de Neuilly et ferez la route comme vous pourrez, à pied ou en voiture suivant l'occasion. Déguisés en journaliers, vous n'éveillerez aucun soupçon. Dès que vous serez à Saint-Germain, aller trouver Achard. Avec de l'argent, vous obtiendrez de ce brave homme tout ce que vous voudrez. Choisissez de bonnes montures, et si possible la bête puissante dont je vous ai parlé. Vous êtes tous deux d'excellents cavaliers, c'est pourquoi je vous ai choisis pour cette mission. Avec vos cinq chevaux vous aurez à revenir sur vos pas à notre rencontre jusqu'au carrefour où s'amorce la route de Courbevoie. Vous suivrez celle-ci pendant quelque temps, et à cinq cents mètres environ vous verrez sur votre droite un petit bois de sapins qui vous fournira un excellent abri pour vous et vos chevaux. C'est là que nous vous rejoindrons dans la nuit, pas trop tard, j'espère. Maintenant, tout est-il suffisamment clair, et êtes-vous satisfaits ?

– Tout est très clair, répondit Hastings, mais je ne suis nullement satisfait.

– Ah ! Et la raison, je vous prie ?

– Ce que vous nous donnez à faire est beaucoup trop facile. Tout le danger est pour vous.

– Oh ! oh ! je m'attendais à cette objection, sempiternel ronchonneur ! dit Sir Percy avec bonne humeur. Mais je vous avertis que si vous vous mettez en route demain dans cet état d'esprit, vous risquez fort de vous faire prendre avant d'arriver à la porte de Neuilly. Vous n'avez pas comme Ffoulkes et Tony la ressource de vous barbouiller de charbon, car un honnête valet

de ferme ne doit pas être trop sale. Le risque d'être découvert est donc beaucoup plus grand pour vous que pour vos camarades.

Armand n'avait pas pris part à cette discussion. Tandis que Blakeney expliquait ce qu'il attendait de lui et de Hastings, il était demeuré silencieux, les bras croisés, la tête penchée. Quand Blakeney leur avait demandé s'ils étaient satisfaits, il ne s'était pas associé à la protestation de Hastings pas plus qu'il n'avait répondu à la raillerie souriante de leur chef. Bien qu'il gardât les yeux baissés, il avait l'impression que le regard de Percy était fixé sur lui et le perçait de part en part. Enfin, il leva les yeux et s'efforça de prendre un ton calme et naturel pour demander :

– Quand devons-nous partir ?

– Il faut que vous partiez dès le lever du jour, répondit Blakeney, accentuant tant soit peu la forme impérative de sa réponse, alors que les barrières s'ouvrent et que les ouvriers commencent à aller et venir pour les besoins de leur travail. C'est l'heure la plus sûre. Il faut aussi que vous arriviez à Saint-Germain le plus tôt possible pour que le fermier ait le temps de réunir les chevaux nécessaires et les tienne vingt-quatre heures au repos en prévision de l'effort qu'ils auront à fournir par la suite. Je désire que ce soit vous, Armand, qui traitiez l'affaire avec Achard de façon que l'accent de Hastings ne trahisse pas sa nationalité. Il est possible que vous ne trouviez pas immédiatement de moyen de transport pour Saint-Germain et que vous soyez même obligés d'y aller à pied. Nous devons envisager toutes les éventualités à parer à l'avance aux obstacles possibles. L'enjeu est d'une telle importance !

Armand ne répondit pas. Mais la surprise des autres était visible. Leur camarade avait posé une simple question, et la réponse de Blakeney avait presque l'air d'une réprimande. Celui-ci

avait tellement l'habitude d'être obéi sans discussion et compris à demi-mot par ses lieutenants que cette longue explication donnée à l'un d'eux des motifs de sa décision causait aux autres une impression d'étonnement et de malaise.

Hastings fut le premier à rompre le silence.

– C'est entendu, dit-il, nous partirons demain au lever du soleil, dès l'ouverture des barrières. Je ne doute pas que nous ne rencontrions sur la route une voiture qui nous fasse faire au moins une partie du chemin, moyennant un honnête pourboire au conducteur. Une fois à Saint-Germain, comment trouverons-nous le dénommé Achard ?

– Sa ferme est située au sud de la ville. C'est un gros cultivateur connu de tout le voisinage. Vous n'aurez qu'à parler pour être renseigné.

– Bien. Alors, nous commandons les chevaux pour le jour suivant, passons la nuit sur place, et dans la soirée du dimanche nous nous remettons en route vers Paris. C'est bien cela ?

– Oui. L'un de vous, en plus de sa monture, aura un cheval à mener et l'autre deux. Attachez une petite provision de fourrage sur les selles vides et partez au commencement de la soirée. Vous suivrez quelque temps la grand-route comme si vous retourniez à Paris, mais tournez au carrefour où un poteau indique la route de Courbevoie et gagnez le petit bois dont je vous ai parlé tout à l'heure. Dans cet abri, vous pourrez mettre pied à terre et donner à manger à vos bêtes en attendant notre arrivée. J'espère vous rejoindre peu après minuit ; mais tant de circonstances entrent en jeu que vous aurez peut-être une attente beaucoup plus longue. Vous avez maintenant toutes mes instructions.

– Et nous n'avons plus qu'à les suivre, ce que nous ferons de notre mieux, conclut Hastings. D'ailleurs, notre rôle n'est pas compliqué.

– De la prudence et du sang-froid, voilà ce que je vous conseille à tous les deux, dit Blakeney.

Il regardait Armand en prononçant ces mots. Celui-ci n'avait pas fait un mouvement pendant ce bref colloque entre Hastings et son chef ; les bras toujours croisés, il considérait le sol d'un air absent.

Le silence régna un instant dans la petite chambre. Réunis autour du feu, tous les cinq restaient plongés dans leurs pensées. Au-dehors résonnait sur le sol gelé la marche cadencée d'une patrouille ; l'ordre guttural d'un sergent retentit ; une neige fine grésillait contre les vitres. Ces bruits évoquaient tout un monde de tristesse et de désolation.

Soudain, Blakeney dit en s'étirant :

– Et si l'on allait se coucher ? Qu'en dites-vous, mes amis ?

Toujours prompt à changer d'expression, il avait rejeté l'air grave avec lequel il donnait ses instructions l'instant d'avant et repris sa manière légère et insouciante. Seul, Sir Andrew Ffoulkes, de son regard attentif, était capable de pénétrer le masque de gaieté derrière lequel se dérobait l'âme de son chef : seul, il remarqua le pli qui lui barrait le front et la légère crispation de sa bouche. Avec cette intuition que donne une amitié ancienne et profonde, il devina ce qui troublait Blakeney. Il avait surpris le regard que celui-ci avait posé sur son beau-frère et pensait qu'une explication était nécessaire entre les deux hommes ; il donna le signal du départ.

– Vous n'avez plus rien à nous dire, n'est-ce pas, Blakeney ? dit-il en se levant.

– Non, mon cher, plus rien. Je ne sais pas si vous avez envie de vous coucher, mais je vous avoue que pour ma part je tombe de sommeil.

– Et nos nippes pour demain ? demanda Hastings.

– Elles sont à l'endroit habituel, dans la chambre du rez-de-chaussée. Ffoulkes a la clef. Vous y trouverez tout ce dont vous avez besoin. Mais ne mettez pas de perruques autant que possible, car on risque de les perdre en cas d'échauffourée.

Il parlait d'un ton un peu saccadé et d'une voix plus brève qu'à l'ordinaire. Hastings et Tony se levèrent à leur tour, et tous trois prirent congé, laissant Armand seul avec son beau-frère.

12

Où l'amour et le devoir s'opposent

– Eh bien ! Armand, que se passe-t-il ? demanda Blakeney dès que la porte se fut refermée.

– Vous avez deviné qu'il se passait… quelque chose ? dit le jeune homme avec une légère hésitation.

– Naturellement.

Armand se leva et repoussa sa chaise d'un geste brusque, puis, enfonçant ses mains dans ses poches, il se mit à arpenter la pièce. Reprenant sa position favorite, Blakeney s'assit sur le rebord de la table et s'absorba dans l'opération délicate de se polir les ongles ; il ne paraissait faire aucune attention à son compagnon.

Le jeune homme interrompit soudain sa promenade et faisant face à Sir Percy, leva vers lui un visage troublé.

– Blakeney, dit-il, je ne puis pas quitter Paris demain.

Sir Percy ne répondit pas. Il contemplait avec attention le poli qu'il venait d'obtenir sur l'ongle de son pouce gauche.

– Je suis obligé de rester ici pour l'instant, poursuivit Armand d'une voix sourde. Peut-être même me sera-t-il impossible de retourner en Angleterre avant plusieurs semaines. Vous avez les trois autres pour vous aider hors Paris : je suis entièrement à vos ordres à l'intérieur de la capitale.

Du côté de Blakeney, toujours le même silence. Pas un regard de ses yeux baissés. Armand continua avec une nuance d'impatience dans la voix :

– Vous avez besoin de quelqu'un ici pour vous aider dimanche… Je suis entièrement à vos ordres, je vous le répète, ici ou n'importe où dans la ville… mais je ne puis quitter Paris… tout au moins pour l'instant.

Blakeney paraissait enfin satisfait du résultat de son travail. Il se leva, étouffa un léger bâillement et se dirigea vers la porte.

– Bonsoir, mon cher, dit-il d'un air placide ; il est temps d'aller dormir. Je suis mort de fatigue.

– Percy ! s'exclama vivement le jeune homme.

– Eh bien ! qu'y a-t-il ? demanda l'autre d'un ton nonchalant.

– Vous n'allez pas me quitter ainsi, sans une parole !

– Il me semble vous en avoir dit plusieurs : j'ai remarqué qu'il était tard et vous ai souhaité une bonne nuit.

Il fit quelques pas et poussa la porte qui donnait sur sa chambre.

– Percy, vous ne pouvez pas me quitter de cette façon, répéta Armand avec agitation.

– De quelle façon, mon cher ?

– Sans un mot, sans un signe… Qu'ai-je fait pour que vous me traitiez comme un enfant indigne même de votre attention ?

Blakeney s'était retourné et faisait maintenant face à Armand, qu'il dominait de sa haute taille ; son visage gardait le même air affable et ses yeux considéraient le jeune homme sans dureté.

– Auriez-vous préféré, dit-il avec calme, que je dise le mot que vos oreilles ont entendu, bien que mes lèvres ne l'aient pas prononcé ?

– Je ne comprends pas, murmura Armand d'un ton de défi.

– Auriez-vous préféré m'entendre vous reprocher votre insubordination ? continua Percy d'une voix lente. Vouliez-vous que je me hâte de traiter de parjure le frère de Marguerite ?

– Blakeney ? s'exclama le jeune homme en s'avançant vers lui, les joues enflammées, si un autre que vous osait prononcer ces mots…

– Plaise au Ciel que personne autre que moi n'ait jamais le droit de les prononcer !

– Vous n'en avez pas le droit vous-même !

– Pardon, mon cher ! N'ai-je pas reçu votre serment, ce serment que vous êtes prêt à briser ?

– Je ne veux nullement briser mon serment ; je suis prêt à vous aider et à vous servir dans tout ce que vous pourrez commander. Ma vie est à votre disposition… donnez-moi la mission la plus difficile, la plus dangereuse, et je l'accomplirai avec joie…

– Je vous ai confié une mission difficile et dangereuse ; exécutez-la.

– Bah ! aller louer des chevaux à Saint-Germain pendant que vous autres ici faites toute la besogne… ce n'est ni difficile, ni dangereux.

– Ce sera difficile pour vous, Armand, parce que vous n'avez pas votre sang-froid pour prévoir toutes les éventualités et prendre des dispositions en conséquence. Ce sera dangereux, parce que vous êtes amoureux, et qu'un homme amoureux risque plus qu'un autre de tomber dans un piège qu'il n'aura pas su discerner.

– Qui vous a dit que j'étais amoureux ?

– Vous-même, mon bon ami. Et si toute votre attitude ne me l'avait pas révélé dès le commencement, dit Blakeney d'un ton calme et décidé, je vous aurais traité comme un cheval rétif qui a besoin de sentir la cravache. Ma parole, continua-t-il avec un retour de son flegme habituel, je crois bien que je me serais mis en colère, ce qui ne sert jamais à rien, et qui, de plus, est de bien mauvais ton.

Une réplique violente allait jaillir de la bouche d'Armand.

Heureusement, ses yeux brillants de colère rencontrèrent ceux de Blakeney fixés sur lui avec une indulgence souriante. La dignité tranquille qui émanait de toute la personne de son chef arrêta les paroles emportées qui montaient à ses lèvres, et c'est d'un ton presque calme qu'il demanda :

– Autorisez-moi à ne pas quitter Paris demain.

– Pourquoi ? Parce que vous voulez la revoir ?

– Parce qu'elle m'a sauvé la vie et se trouve elle-même en danger.

– Si elle a sauvé la vie d'un de mes amis, elle n'est point en danger, dit simplement Blakeney.

– Percy !

Ce cri jaillit de l'âme même d'Armand Saint-Just. En dépit de la passion tumultueuse qui le bouleversait, il subissait de nouveau l'étrange pouvoir qui attachait d'un lien si fort les membres de la ligue à leur chef. Les mots que celui-ci venait de prononcer, dans leur simplicité, avaient remué Armand jusqu'au plus profond de son être. Il se sentait maintenant désarmé devant la force de cette volonté inflexible, et rien ne demeurait en lui qu'une impression écrasante de honte et d'impuissance. Se laissant tomber sur une chaise, il posa ses coudes sur la table et enfouit son visage dans ses mains.

Blakeney vint à lui et posa sur son épaule une main compatissante.

– Le devoir est parfois dur, Armand, dit-il à voix basse.

– Percy, ne pouvez-vous m'accorder un jour ?… rien qu'un jour ?… Elle m'a sauvé la vie et je ne l'ai même pas remerciée.

– Il y aura temps plus tard pour les remerciements. Pour l'instant, songez au fils de vos rois.

– Je ne causerais aucun mal en restant.

– Dieu sait que vous en avez assez causé déjà !

– Comment cela ?

– Vous dites qu'elle vous a sauvé la vie : donc vous étiez en danger… La police était sur votre trace… votre trace mène à la mienne… et moi, j'ai juré de sauver le dauphin des mains de ces brutes sanguinaires… Sachez, Armand, qu'un homme épris est un danger mortel parmi nous. C'est pourquoi il faut que vous quittiez Paris demain dès le point du jour avec Hastings pour accomplir votre mission.

– Et si je refusais ? dit Armand en redressant la tête.

– Mon bon ami, répliqua vivement Blakeney dans cet admirable lexique que les membres de la ligue du Mouron Rouge ont dressé pour leur usage, le mot « refuser » n'existe pas.

– Mais si je refuse quand même insista l'autre.

– Vous offrirez un nom souillé, un honneur terni à la femme que vous prétendez aimer.

– Vous exigez donc que je vous obéisse ?

– Au nom du serment que vous m'avez fait, oui.

– Mais c'est cruel, inhumain !

– L'honneur, Armand, est souvent cruel et rarement humain. C'est un dieu tyrannique, et ceux qui prétendent au nom d'hommes sont tous ses esclaves.

– La tyrannie, ici, ne vient que de vous. Si vous le vouliez, il vous serait facile de m'accorder le délai que je vous demande.

– Alors, pour satisfaire votre passion naissante, vous voudriez me voir risquer la vie de ceux qui ont placé en moi toute leur confiance ?

– Cette confiance, fit Armand d'un ton amer, votre égoïsme et votre dureté mériteraient de l'ébranler !

En réponse à cette insulte, Blakeney dit seulement :

– Voilà la tâche difficile que vous réclamiez, Armand : obéir à un chef en qui vous n'avez plus confiance.

Ceci fit entrer Armand en lui-même. Exaspéré de se heurter contre cette discipline inflexible qui contrecarrait son plus cher désir, il avait prononcé des paroles impétueuses, violentes, mais son cœur restait néanmoins loyal envers le chef qu'il avait toujours respecté.

– Pardonnez-moi, Percy, dit-il d'une voix changée. Je suis fou ; je ne savais plus ce que je disais. J'ai confiance en vous, moi aussi, croyez-le bien… une confiance totale… N'ayez pas peur, je ne faillirai pas à ma promesse. Quels que soient vos ordres, vous n'avez rien à craindre, j'obéirai.

– Je n'en ai jamais douté, mon ami.

– Bien entendu, vous ne pouvez pas comprendre… Votre honneur, la tâche que vous vous êtes tracée à vous-même existent seuls pour vous… Vous ne savez pas ce que c'est qu'aimer.

Blakeney ne fit aucune réponse, mais ses lèvres se contractèrent légèrement et ses yeux prirent une expression étrange et lointaine. Peut-être son regard, franchissant l'espace, contemplait-il au-delà de la mer un jardin frais et ombreux, une pelouse veloutée descendant vers la rivière ; là, sous un berceau de clématites et de rosiers abritant un banc de pierre moussu était assise une femme qui laissait errer son regard sur l'horizon. L'air était tranquille ; c'était la fin de l'automne et les feuilles dorées des peupliers tombaient autour d'elle avec un bruissement mélancolique. Elle était seule, et de temps en temps de

grosses larmes montaient à ses paupières. Un soupir échappa à Sir Percy. D'un geste étrange qui ne lui était pas habituel, il se passa la main sur les yeux.

– Peut-être avez-vous raison, Armand, dit-il enfin avec calme. Peut-être ne sais-je pas ce que c'est qu'aimer.

Armand se leva pour partir. Il avait compris que rien de ce qu'il pouvait dire ne ferait revenir Blakeney sur sa décision. Son cœur saignait, mais il était trop fier pour montrer encore sa blessure à un homme qui ne pouvait le comprendre. Il avait repoussé résolument toute tentative de désobéissance ; jamais, du reste, il n'avait pensé à se dégager de son serment. Tout ce qu'il avait espéré, c'était d'obtenir de Percy un délai avant d'accomplir sa mission. À présent, il subissait de nouveau cette influence irrésistible qui enchaînait les membres de la ligue à leur chef.

– Je vais retrouver les autres en bas, dit-il, et m'arrangerai avec Hastings. Bonsoir, Percy.

– Bonne nuit, mon cher. Ah ! un moment… Vous ne m'avez pas encore dit qui elle est.

– Son nom est Jeanne Lange, dit Saint-Just.

– La jeune actrice du Théâtre de la Nation ?

– Elle-même. Vous la connaissez ?

– De réputation seulement. Elle a du talent, dit-on. Où demeure-t-elle ?

– Cinq, impasse du Roule. Oh ! Percy, elle est exquise… Songez à ma sœur Marguerite… elle était actrice, elle aussi ! Bonsoir, Percy.

– Bonsoir, Armand.

Après une poignée de main, les deux hommes se séparèrent.

13

L’horizon s’assombrit

La nuit qu’Armand Saint-Just passa à se retourner sans dormir sur son lit étroit et dur compta certainement parmi les plus pénibles de son existence. Deux sentiments luttaient en lui : son amour pour Jeanne Lange et sa fidélité envers celui qui lui avait sauvé la vie et à qui il avait promis obéissance absolue. Ce combat allumait en lui une sorte de fièvre qui faisait battre ses tempes à croire qu’elles allaient éclater.

Il se leva longtemps avant l’aube, les membres douloureux, les yeux brûlants, mais ne sentant d’autre peine que celle qui déchirait son cœur.

Le temps n’était plus aussi froid ; un brusque dégel était survenu pendant la nuit, et lorsque après une toilette rapide Armand sortit dans la rue, un ballot sous le bras, un vent du sud presque tiède lui souffla au visage.

Dehors, les lumières des rues étaient éteintes depuis longtemps et la pâle aurore de janvier ne nuançait pas encore les lourds nuages qui couvraient le ciel. À cette heure, les rues étaient absolument désertes : la grande ville dormait, paisible et silencieuse, dans son manteau de ténèbres ; une pluie légère tombait qui, secondant l’action du dégel, transformait en boue noire la neige de la veille. La difficulté d’avancer rapidement dans cette obscurité, sur ce sol glissant, inquiétait peu Armand. En ce moment, une seule pensée était nette dans son esprit ; il lui fallait à tout prix revoir mademoiselle Lange avant de quitter Paris.

L'étrangeté d'une telle démarche à pareille heure ne lui apparaissait point : il savait seulement qu'il devait obéir à l'ordre de son chef et qu'il voulait revoir Jeanne. Il lui expliquerait qu'il était obligé de quitter Paris sur l'heure, mais qu'il comptait revenir bientôt, et il la supplierait de se tenir prête à le suivre le jour où il pourrait l'emmener en Angleterre.

En se séparant de Hastings, la veille au soir, ils avaient convenu tous deux de se retrouver dans le voisinage de la porte de Neuilly, vers huit heures. Il en était six maintenant. Armand avait largement le temps d'aller jusqu'à l'impasse du Roule, d'entretenir Jeanne Lange quelques instants, de se glisser ensuite dans la cuisine de madame Belhomme pour changer ses vêtements contre la défroque de valet de ferme qu'il transportait en ballot sous son bras, et d'arriver au lieu du rendez-vous à l'heure indiquée.

L'impasse du Roule était séparée de la rue Saint-Honoré par de grandes grilles qui, aux jours anciens, demeuraient fermées pendant la nuit, donnant à ce petit coin tranquille un air de retraite aristocratique. Mais les grilles avaient été arrachées de leurs gonds un jour d'émeute et l'on pouvait maintenant aller et venir à toute heure dans l'impasse. Armand s'y engagea, le cœur battant et, malgré l'obscurité, trouva sans trop de difficulté la maison où logeait l'actrice ; arrivé devant la porte close, il chercha à tâtons sans s'arrêter à penser que Mlle Lange devait dormir encore et qu'il aurait quelque peine à se faire admettre par Mme Belhomme.

Le bruit de la cloche résonnant dans le vestibule lui parvint à travers la lourde porte, puis le silence se fit de nouveau. Armand sonna une seconde fois, et attendit, l'oreille tendue. Au bout d'un instant qui lui parut un siècle, il entendit un pas traînant qui approchait : il y eut ensuite un bruit de verrous tirés, une clef grinça, enfin un des battants de la porte s'entrouvrit et

Armand reçut en plein visage la lumière d'une lanterne. Le porteur de la lanterne – un gros homme enveloppé dans une couverture et qui ne paraissait pas trop content d'avoir quitté la chaleur de son lit – le considéra avec méfiance.

– Holà, citoyen, qu'est-ce que tu veux ? demanda-t-il d'un ton dépourvu de bienveillance.

– Je veux voir Mlle Lange.

– À cette heure ? s'étonna l'homme avec un ricanement.

– Oui, j'ai besoin de la voir le plus tôt possible, répondit Armand, prêt à écarter le portier pour entrer.

– Alors, citoyen, tu as frappé à la mauvaise porte. C'est ailleurs qu'il faut t'adresser.

– Ailleurs !... Que veux-tu dire ? fit Armand stupéfait.

– Ce que je veux dire, reprit le portier, c'est qu'elle n'est plus ici et qu'il faut la chercher là où on l'a emmenée.

Il se disposait à refermer la porte, mais plus vif que lui, Armand lui saisit le bras et le maintint comme dans un étau.

– Où est Mlle Lange ?

– Arrêtée, répondit l'homme en essayant de se dégager.

– Arrêtée ?... Quand ?... Où ?... Comment ?...

– Quand ? Hier, dans la soirée. Où ? Ici, dans sa chambre. Comment ? Par des gendarmes qui l'ont emmenée avec la vieille. C'est tout ce que je sais. Et maintenant, lâche-moi et sors d'ici, ou j'appelle !

D'une secousse il libéra son bras de l'étreinte d'Armand et referma vivement la porte.

Armand demeura un instant sur place comme un homme qui vient de recevoir un coup sur la tête. Un vertige l'avait saisi, et il dut s'appuyer au mur pour ne pas tomber.

Jeanne était arrêtée !… Jeanne était entre les mains de ces brutes dont la vue seule, la veille, l'avait rempli de dégoût !… Jeanne en cet instant se trouvait en prison, bientôt – demain peut-être – elle serait jugée, condamnée… Et tout cela à cause de lui ! Oh ! l'affreuse pensée !

Son imagination surexcitée lui fit voir aussitôt la jeune actrice devant le Tribunal ; il crut entendre les interrogations rapides, les réponses prononcées par une voix chaude voilée par l'angoisse, puis le roulement pesant d'une charrette qui avance en cahotant vers la place de la Révolution…

Il se passa brusquement la main sur le front comme pour écarter cette vision de cauchemar. Grand Dieu ! allait-il devenir fou ?

Au bout d'un instant cependant un peu de calme lui revint, ses idées s'ordonnèrent. Jeanne Lange était arrêtée. Où la chercher ? Que faire pour lui venir en aide ? Il l'ignorait, mais il savait du moins où il devait se rendre tout de suite, sans perdre une seconde, aussi vite que ses jambes pouvaient le porter.

Déjà il était hors de l'impasse et s'élançait dans la rue Saint-Honoré. Les coudes serrés au corps, il courait, ne songeant qu'au but qu'il voulait atteindre. Heureusement, les rues étaient encore désertes, mais le ciel commençait à pâlir, et bientôt la grande ville sortirait de son sommeil. Armand avait conservé assez de présence d'esprit pour éviter les abords des

Tuileries et les endroits parcourus par de fréquentes patrouilles. Il laissa sur sa droite la place du Carrousel, continua sa course vers Saint-Germain-l'Auxerrois, longea la façade de la vieille église, tourna à droite et atteignit le quai. Encore un effort !… Voici enfin la maison, Armand s'y engouffra, monta d'un trait les deux étages, frappa à la porte. Ce fut alors une attente anxieuse à laquelle mit fin l'approche d'un pas bien connu. La porte s'ouvrit de l'intérieur, une main se posa sur son épaule… Épuisé, hors d'haleine, Armand sentit ses forces l'abandonner.

14

Rien n'est désespéré

– Percy… ils l'ont arrêtée ! dit-il d'une voix haletante dès qu'il put articuler une parole.

– C'est bien, vous parlerez plus tard. Attendez d'être remis.

Avec une douceur presque féminine, Blakeney glissa un coussin sous la tête d'Armand, puis il lui apporta une tasse de café chaud qui fut absorbée avec avidité.

Oui, Armand sentait qu'il était trop épuisé pour parler, mais du moment qu'il avait pu apprendre à Blakeney l'affreuse nouvelle, il sentait que tout allait s'arranger. Sur le canapé où Percy l'avait fait étendre, Armand sentait les forces lui revenir peu à peu. La surexcitation des dernières vingt-quatre heures faisait place à une sorte de torpeur. Les yeux mi-clos, il regardait son beau-frère aller et venir dans la pièce. En dépit de l'heure matinale, Blakeney était complètement habillé et Armand se demanda vaguement s'il s'était même couché. Cependant ses mouvements vifs et alertes ne semblaient pas indiquer une nuit sans sommeil.

– Percy, dit-il enfin, j'étais simplement hors d'haleine parce que j'avais couru sans arrêt depuis le faubourg Saint-Honoré. Je suis remis à présent ; voulez-vous m'écouter ?

Sans un mot, Blakeney ferma la fenêtre, s'approcha du canapé, s'assit près d'Armand avec l'air d'un auditeur attentif et plein de sympathie. Pas une ligne de son visage, pas un regard

ne trahissait le mécontentement du chef qui, à la veille d'une expédition périlleuse, voit ses plans compromis par la désobéissance d'un des siens.

Armand, inconscient de tout ce qui ne touchait pas Jeanne posa une main frémissante sur le bras de Percy.

– Héron et ses chiens sont retournés chez elle hier soir, dit-il d'une voix sourde. Ils espéraient me prendre, sans aucun doute. Ne me trouvant pas, ils l'ont emmenée…

Il cacha son visage dans ses mains, ne voulant pas montrer à Percy l'étendue de sa souffrance.

– Je le savais, dit Blakeney.

– Comment l'avez-vous appris ?

– Hier soir après votre départ je suis allé impasse du Roule. Je suis malheureusement arrivé trop tard.

– Percy ! s'exclama Armand dont la figure était devenue écarlate, vous avez fait cela hier, vous ?

– Pourquoi pas ? répliqua Sir Percy avec calme. Ne vous avais-je pas promis de veiller sur elle ? Quand j'ai appris la nouvelle, l'heure était trop avancée pour faire une enquête, mais au moment où vous êtes arrivé j'étais sur le point de sortir pour tâcher de découvrir dans quelle prison est détenue Mlle Lange. Il faut même que je parte bientôt, Armand, avant que la garde de nuit soit changée à la Conciergerie. C'est le moment le plus sûr, et Dieu sait que nous sommes tous suffisamment compromis à l'heure qu'il est !

La rougeur qui avait envahi le visage d'Armand s'accentua. En un instant il mesura tout le mal que son imprudence avait

causé et causait encore aux desseins de la ligue. Tous ses actes depuis son arrivée à Paris deux jours plus tôt avaient compromis un plan ou mis une existence en danger, sa conversation avec Klagenstein, sa visite à Mlle Lange, sa démarche insensée du matin même, et, pour finir, cette course éperdue à travers Paris alors qu'un espion aux aguets pouvait à tout instant lui barrer la route ou, pis encore, le suivre jusqu'à la demeure de Blakeney. En oubliant si complètement tout ce qui n'était pas sa bien-aimée, il aurait pu – il s'en rendait compte maintenant – amener un agent de la Sûreté générale face à face avec le Mouron Rouge.

– Percy, murmura-t-il, pouvez-vous me pardonner ?

– Peuh ! répliqua Blakeney légèrement, pour moi il n'y a rien à pardonner, mais pour vous beaucoup de choses à retenir que vous ne devez pas oublier plus longtemps : votre devoir envers les autres, la discipline à laquelle vous êtes tenu, votre honneur.

– J'étais fou, Percy ! Ah ! si vous pouviez comprendre ce qu'elle est pour moi !

Blakeney eut un petit rire, – ce rire insouciant qui, si souvent, l'avait aidé à cacher ses véritables sentiments aux yeux des indifférents et parfois même de ses amis.

– Non, non, dit-il en plaisantant, nous avons convenu hier que, sur ce chapitre, j'étais absolument incompétent. Mais vous m'accorderez tout au moins que je suis un homme de parole. Je vous avais promis hier de veiller sur Jeanne Lange. Malheureusement, ces brutes m'ont devancé d'une demi-heure. Mlle Lange est arrêtée, Armand, c'est un fait regrettable, mais rien n'est désespéré. Pourquoi, en cette circonstance, ne vous fiez-vous pas à moi ? N'avons-nous pas agi avec succès, moi et mes amis dans des cas autrement difficiles ? Croyez-moi, ils ne veulent

aucun mal à Jeanne Lange ; s'ils l'ont arrêtée, c'est pour vous attirer ; leur but est de vous atteindre par elle, et moi par vous. Tâchez de me faire confiance, Armand. Ensuite, obéissez-moi aveuglément, sans quoi il me sera impossible de tenir ma parole.

– Que voulez-vous que je fasse ?

– Tout d'abord, je tiens à ce que vous soyez hors de la capitale le plus tôt possible. Chaque moment que vous passez à l'intérieur de Paris est lourd de dangers. Oh ! pas seulement pour vous, ajouta-t-il en arrêtant d'un geste la protestation d'Armand, pour les autres et pour nos projets de demain.

– Comment puis-je partir pour Saint-Germain alors que je la sais…

–… sous ma protection ? coupa tranquillement Blakeney. Cela ne devrait pas être si difficile ! Allons, ajouta-t-il en plaçant la main sur l'épaule de son compagnon, je ne suis pas un tel monstre après tout. Mais je dois penser aux autres, vous le savez, et surtout à l'enfant que je me suis juré de délivrer. Je ne vous enverrai pas à Saint-Germain. Descendez dans la chambre du dessous chercher les vêtements nécessaires pour vous déguiser en honnête travailleur, car j'imagine que vous avez perdu en route ceux que vous aviez emportés hier soir. Dans une boîte en fer, vous trouverez une collection de sauf-conduits ; choisissez-en un et partez immédiatement pour la Villette. Vous avez compris ?

– Oui, oui, dit Armand avec empressement. Vous voulez que je rejoigne Ffoulkes et Tony, n'est-ce pas ?

– Parfaitement. Vous les trouverez, selon toute probabilité, en train de décharger du charbon sur le bord du canal. Arrangez-vous pour communiquer avec eux aussitôt que possible et

dites à Tony de partir immédiatement rejoindre Hastings à Saint-Germain tandis que vous resterez à sa place avec Ffoulkes.

– C’est entendu. Mais comment Tony se rendra-t-il à Saint-Germain ?

– Ça mon ami, dit gaiement Blakeney, c’est son affaire ; vous pouvez vous fier à Tony pour aller où je l’envoie. Faites simplement ce que je vous dis et laissez-le se débrouiller seul. Et maintenant, ajouta-t-il avec autorité, plus tôt vous serez hors de Paris, et mieux cela vaudra. Comme vous le devinez, je vous envoie à la Villette parce que c’est assez près pour que je puisse rester en contact avec vous. Tenez-vous aux environs de la barrière pendant une heure après le coucher du soleil ; je ferai tout mon possible pour aller vous porter des nouvelles de Mlle Lange avant la fermeture des portes. Attendez-moi à l’extérieur, et surtout, ne rentrez pas dans Paris.

– Le Ciel vous protège, Percy ! dit Armand. Je m’en vais ; au revoir.

– Au revoir, mon ami, revêtez vite votre déguisement et quittez la maison avant un quart d’heure.

Blakeney accompagna son beau-frère à travers l’antichambre et referma la porte sur lui, puis il revint dans la chambre et ouvrit la fenêtre à l’air humide du matin. Maintenant qu’il était seul, son visage avait pris une expression tourmentée, et, tandis qu’il contemplait l’eau grise du fleuve, un soupir d’impatience et d’amer désappointement s’échappa de ses lèvres.

15

La Barrière de la Villette

Les ombres du crépuscule allaient faire place à celles de la nuit ; encore un instant, et la porte de la Villette se fermerait. Armand Saint-Just, en tenue d'homme de peine, s'était adossé contre un mur à l'angle d'une venelle dont l'autre extrémité aboutissait au canal.

À l'heure matinale à laquelle il était arrivé sur le quai, il avait pu sans difficulté se faire embaucher parmi les ouvriers qui déchargeaient un bateau de charbon, et s'était mis à la besogne avec ardeur, espérant, par le travail physique, calmer l'anxiété de son esprit. Au bout de peu de temps il avait aperçu, non loin de lui, Sir Andrew Ffoulkes et Lord Anthony Dewhurst qui déchargeaient également du charbon avec une rigueur et un entrain remarquables. Au milieu du bruit et de l'activité qui régnaient sur le quai, ce fut chose facile aux trois hommes de se rapprocher pour échanger quelques paroles. Armand communiqua les nouvelles instructions de leur chef à Lord Tony qui s'éclipsa si adroitement qu'Armand ne le vit même pas partir.

À la fin de l'après-midi, quand il fit trop sombre pour continuer le travail, les hommes de peine furent payés et renvoyés. Armand chercha des yeux Sir Andrew. Il aurait voulu lui parler, ne fût-ce qu'un instant, pour chasser l'impression d'isolement et d'angoisse qui le dominait. Il avait compté sur la fatigue physique pour engourdir son cerveau, et voilà qu'aussitôt ses outils rendus, son esprit s'était remis à travailler plus fiévreusement que jamais. En pensée, il suivait Percy dans ses pérégrinations à travers Paris pour découvrir où était en-

fermée Jeanne Lange, et cette tâche lui apparaissait soudain hérissée d'obstacles et de difficultés. Comment Blakeney, recherché lui-même par la police, pouvait-il aller de prison en prison s'enquérir d'une détenue ? L'idée seule en paraissait insensée ! Quelle folie d'avoir adopté un plan qui, en faisant courir de tels risques au chef de la ligue, semblait d'avance voué à l'insuccès !

À travers les ruelles sombres et désertes, Armand avait erré quelque temps à la recherche de Sir Andrew dont la présence l'aurait réconforté ; puis, comme l'heure de la fermeture approchait, il était venu se poster à l'angle de la petite rue d'où il pouvait surveiller la sortie de la barrière.

Autour de lui régnait encore une certaine animation : des ouvriers, leur journée finie, rentraient dans la ville, d'autres se dirigeaient vers les cabarets avoisinants ; parmi eux se trouvaient des maçons, des cantonniers, des tâcherons, et aussi quelques vagabonds qui devaient camper la nuit dans les environs du canal. Dans chaque silhouette un peu haute, Armand espérait reconnaître Blakeney, mais son espoir était toujours déçu. Maintenant, si son beau-frère n'arrivait pas d'ici quelques instants, les portes seraient closes, et la difficulté de franchir l'enceinte de la ville serait décuplée.

À mesure que l'heure s'écoulait, Armand était de plus en plus anxieux. À quel moment horrible le doute s'insinua-t-il dans son esprit ? Probablement lorsque se fit entendre le roulement de tambour qui annonçait la relève de la garde et la prochaine fermeture des portes.

Percy n'était pas venu, et lui, Armand, allait passer une autre nuit sans nouvelles de Jeanne. Quelque chose avait-il empêché Blakeney de tenir sa promesse ? ou n'avait-il rien pu apprendre ? ou encore, la nouvelle qu'il avait recueillie était-elle trop affreuse pour être communiquée ?…

La nuit se faisait plus sombre, et Armand fut hanté de nouveau par les visions tragiques qui l'avaient assailli le matin même sur le seuil de Mlle Lange : la place qui s'étendait devant lui était devenue la place de la Révolution, où s'agitait une foule bruyante, comparable à celle qu'il avait vue cinq ans auparavant se ruer vers la Bastille. Cette foule l'entourait, le pressait, l'empêchait d'avancer. Un bruit de roues grinçantes se faisait entendre et des cris de haine s'élevaient de toutes parts : « À mort, les aristos ! Les aristos à la guillotine ! » Alors, apparaissait la charrette où étaient entassés les condamnés. Debout au milieu d'eux était une femme toute jeune, vêtue de soie gris pâle ; elle tenait dans ses mains liées un bouquet de violettes de Parme, et fixait sur Armand un regard douloureux.

Ce n'était là qu'une vision, il le savait, mais il crut qu'elle était prophétique. L'image de Jeanne au pied de l'échafaud s'imposait à lui avec une telle insistance qu'il y vit un message du Ciel pour lui enjoindre de la sauver.

Il se reprochait à présent d'avoir quitté Paris. Était-ce à Blakeney, qui ne la connaissait même pas, de secourir Jeanne ? Non, c'était le devoir de celui qui l'aimait, et qui, s'il ne pouvait la sauver, pouvait du moins mourir à ses côtés.

À l'intérieur de la cité, une horloge sonna six heures. Percy n'avait point paru. Il ne viendrait plus maintenant. La décision d'Armand fut prise sur-le-champ : son sauf-conduit à la main, il s'avança résolument vers la barrière.

Arrêté au passage par la sentinelle, il eut un moment d'inquiétude pendant que sa carte était examinée, mais elle était en règle, et Armand, tout noir de charbon, n'avait certes pas l'air d'un aristocrate. D'ailleurs, le plus difficile n'était pas de pénétrer dans la capitale, celui qui voulait entrer dans la gueule du

lion ne rencontrait guère d’obstacles. La difficulté commençait quand le lion jugeait bon de refermer ses mâchoires.

Armand reçut donc la permission de passer ; mais on ne lui rendit pas son sauf-conduit dont la validité expirait le jour même. Pour ressortir de Paris, il lui faudrait maintenant en obtenir un autre d’une section ou du Comité de sûreté générale.

Le lion avait refermé sur lui ses mâchoires.

16

À la recherche de Jeanne Lange

Blakeney n'était pas chez lui quand Armand y arriva, et il ne parut point tant que le jeune homme erra aux alentours, faisant les cent pas sur le quai, sans jamais perdre de vue la maison de son beau-frère. Au bout d'une heure d'attente fiévreuse, néanmoins, il comprit qu'il perdait son temps et que ses allées et venues risquaient d'attirer l'attention. Sa lassitude était extrême ; mieux valait rentrer chez lui pour tâcher de retrouver dans le sommeil les forces dont il aurait besoin le lendemain. Brisé de corps et d'âme, il prit donc le chemin de la rue de la Croix-Blanche. Il n'avait pas vu Percy ; il ne savait rien de Jeanne : l'enfer ne devait pas offrir de supplice plus grand que celui qu'il endurait !

En arrivant, il se jeta sur son étroite paillasse et, la nature reprenant ses droits, s'endormit d'un sommeil lourd et sans rêves, un sommeil comparable à celui de l'ivresse.

La lumière grise d'un matin brumeux d'hiver filtrait à travers les carreaux poussiéreux quand Armand s'éveilla. Il sortit de son lit, les membres encore engourdis, mais l'esprit résolu. Puisque Percy n'avait pas réussi à découvrir Jeanne Lange, il allait lui-même se mettre à sa recherche : là où la simple pitié avait échoué, l'amour pouvait, devait réussir.

Il remit ses vêtements grossiers de la veille qui l'assuraient de passer inaperçu et se rendit d'abord dans un restaurant modeste qu'il connaissait. Là, tout en prenant un bol de café et un morceau de pain, il s'efforça de dresser des plans.

C'était chose courante alors de voir les parents et les amis des prisonniers aller s'enquérir de ceux qu'ils aimaient de prison en prison. Ces recherches pouvaient être longues, car nombreuses étaient les maisons de détention, anciens couvents, collèges ou résidences princières, qui abritaient les milliers de suspects arrêtés au cours des derniers mois. Il y avait Saint-Lazare et Sainte-Pélagie, le Luxembourg et les Carmes, le collège du Plessis, les Madelonnettes, Port-Royal appelé maintenant – ironie des mots ! – Port-Libre, d'autres encore, sans oublier la plus redoutable de toutes, la Conciergerie, où étaient envoyés ceux qui allaient passer incessamment en jugement. Des autres prisons il arrivait parfois qu'on sortît libre, mais celle-là était l'antichambre de la mort.

Armand jugea qu'il devait commencer ses investigations par la Conciergerie. S'il pouvait s'assurer tout de suite que Jeanne ne s'y trouvait pas, qu'elle n'était pas sous la menace d'un jugement immédiat, il poursuivrait ensuite ses recherches d'un cœur moins angoissé.

Le fait d'avoir pris cette décision et mis de l'ordre dans ses idées lui fit du bien. Il mangea et but, sachant que ses forces physiques lui étaient indispensables pour la tâche qu'il avait devant lui, puis il se mit en route vers la Cité.

Quand il arriva sur le quai, les murs et les tours du Palais de Justice se dégageaient à peine du rideau de brume qui flottait au-dessus de la Seine. Le froid humide d'un dégel sans soleil était pénétrant. Armand traversa le Pont-au-Change, dépassa la Tour de l'Horloge et entra dans la grande cour du Palais. Il savait que pour se rendre à l'entrée de la prison il fallait passer par les galeries et les couloirs avoisinant la salle du Tribunal. Justement la séance du matin allait avoir lieu, et déjà se massait dans la cour de Mai une foule d'hommes et de femmes qui semblaient n'avoir d'autres occupations que de venir assister aux

drames déchirants qui se jouaient là journellement. Il y avait parmi eux pas mal d'ouvriers en vêtements de travail, et la tenue d'Armand ne pouvait éveiller l'attention.

Soudain un mot, un simple mot lancé non loin de lui d'un ton railleur, – le nom par lequel les républicains appelaient avec dérision le petit roi sans couronne, – le fit tressaillir : « Capet ! » Brusquement, tout lui revint à la mémoire : la réunion chez Blakeney, le conciliabule, les plans combinés pour la délivrance de l'enfant… C'était aujourd'hui, dimanche 19 janvier, que les Simon quittaient le Temple, et Blakeney devait être là-bas, à guetter le moment favorable.

À présent, Armand s'expliquait tout : Percy avait oublié Jeanne ! Il ne pensait qu'à l'enfant du Temple, et tandis qu'Armand, le cœur déchiré, lui avait confié le sort de celle qu'il aimait, le Mouron Rouge, indifférent à tout ce qui n'était pas sa mission, l'avait abandonnée : il la laisserait payer de sa vie la liberté du dauphin !

Puis l'amertume qui avait envahi l'âme d'Armand fit place à une sorte d'exaltation. Si Percy avait oublié Jeanne, lui, Armand, était là pour la défendre. Il lutterait pour sauver sa bien-aimée, – c'était son devoir et son droit – et, s'il ne pouvait la délivrer, il offrirait sa vie en échange de la sienne.

Dix heures approchaient ; la séance du Tribunal allait commencer. Armand se mêla aux gens qui montaient l'escalier. Du temps où il étudiait le droit, il avait beaucoup fréquenté le Palais de Justice et en connaissait bien l'agencement intérieur. Laissant le flot s'engouffrer dans la salle des séances, il poursuivit son chemin à travers les galeries et arriva dans un passage qui donnait sur une cour de la prison. La porte, gardée par une sentinelle, en était close, mais à travers les barreaux, Armand aperçut des silhouettes féminines. Le cœur battant, il

s'approcha, appuya son visage contre la grille et plongea dans la cour son regard avide.

Il y avait là un certain nombre de prisonnières qui se promenaient de long en large. Armand voyait bien les figures les plus proches, mais là-bas, au fond de la cour, les visages s'estompaient dans l'ombre ; de plus, quelques détenues gardaient obstinément le dos tourné vers cette grille d'où les badauds pouvaient les observer.

Comme il ne s'arrachait pas à sa contemplation, le gendarme lui dit d'un ton de plaisanterie :

– Hé ! citoyen, aurais-tu ta bonne amie parmi ces ci-devant ? Tu as l'air de les manger des yeux.

Armand, avec ses vêtements noircis par le charbon, ses cheveux en désordre et sa figure mal rasée, paraissait certainement n'avoir rien de commun avec des ci-devant. Il tourna la tête vers l'homme qui continuait à le regarder d'un air jovial.

– Je ne sais pas où elle est, dit-il en prenant le ton lent et un peu hésitant d'un campagnard.

– Alors, il faut la chercher.

Le gendarme avait un air bonhomme. Armand continua la conversation en s'efforçant de jouer le personnage d'un amoureux de village.

– Je voudrais bien retrouver ma promise, mais comment faire ? Elle a disparu, voilà tout ce que je sais. Les méchantes langues prétendent qu'elle est partie pour se débarrasser de moi, mais je ne crois point tous ces contes. M'est avis qu'on l'a arrêtée parce qu'elle a servi un temps chez une comtesse.

– Eh bien ! nigaud, commence par demander à la Tournelle si elle est détenue ici. Tu sais où c'est le guichet de la Tournelle ?

Armand le savait, jugea plus prudent de faire l'ignorant.

– Suis tout droit cette galerie, tourne dans le premier corridor, et tu trouveras un petit escalier ; en bas de l'escalier s'ouvre le guichet. Tu demanderas au greffier qu'il te montre les livres d'écrou. Tout citoyen libre de la République a le droit de les consulter. Par exemple, ajouta-t-il d'un ton confidentiel, si tu ne fais pas passer un demi-écu dans la main de l'homme, peut-être attendras-tu longtemps le registre.

– Un demi-écu ! s'exclama Armand. Crois-tu donc qu'un pauvre gars comme moi ait tant d'argent dans sa poche ?

– Oh ! en ce cas, quelques sous pourraient suffire. Au jour d'aujourd'hui, quelques sous sont toujours bons à prendre.

Armand saisit l'allusion, et il mit dans la main du gendarme quelque menue monnaie.

S'il s'était écouté, il aurait suivi en courant les longs corridors qui menaient à la Tournelle, mais par prudence il modéra son pas. Quelques minutes plus tard il arrivait devant le guichet. À sa grande déception, il trouva l'endroit désert et la porte close. Il attendit un peu ; personne ne parut. Alors, revenant sur ses pas, il alla interroger le gendarme qui ne put lui donner d'information utile.

– Ça n'est pas l'heure, apparemment, se contenta-t-il de répondre avec philosophie.

Après quelques demandes infructueuses adressées au hasard à des passants, Armand finit par apprendre que les regis-

tres de la prison ne pouvaient être consultés qu'entre cinq et six heures du soir.

Pas autre chose à faire qu'à attendre et tuer le temps, – un temps peut-être si précieux par ailleurs !

Comment se passèrent ces longues heures, Armand n'aurait su le dire plus tard. Il quitta le Palais, voyant qu'il ne gagnerait rien à y rester plus longtemps, sinon de se faire remarquer. Il erra le long de la Seine, puis, transi par le brouillard pénétrant, entra dans un café où il mangea et but sans savoir ce qu'on lui servait. Il s'attarda là tant qu'il put, mais voyant des gens attablés près de lui lancer dans sa direction des regards soupçonneux, il ressortit dans le grand Paris brumeux et morose.

Bien avant cinq heures il était de retour devant la porte de la Tournelle, mais non plus seul, cette fois. Des hommes et des femmes attendaient comme lui l'ouverture du guichet, maintenus sur une seule file par deux gendarmes. L'inquiétude, la tristesse se lisait dans le regard de tous ces gens qui supportaient, dans un morne silence, l'anxiété de l'attente.

Enfin le greffier parut. Il ouvrit le guichet, posa ses lunettes sur son nez et s'apprêta à mettre les livres à la disposition du public, tandis que les premiers arrivés s'avançaient pour consulter les listes redoutées. Le greffier accomplissait sa besogne d'un air bourru ; il répondait sans aménité aux demandes, exigeait des sauf-conduits ou des permis des sections et renvoyait sans pitié ceux qui n'en pouvaient produire.

Le tour d'Armand vint bientôt. Il était si ému qu'il craignit que sa voix ne le trahît. Sans mot dire, il glissa une pièce d'argent dans la main du greffier et saisit vivement le registre marqué : « Femmes. » D'un geste indifférent l'homme escamota le demi-écu et lança par-dessus ses lunettes un regard narquois

sur Armand qui maniait gauchement le livre avec des doigts tremblants. Se penchant vers lui, il demanda brièvement :

– Quel jour ?

Comme Armand le regardait sans comprendre, il reprit :

– Quel jour a-t-elle été arrêtée ?

– Avant-hier soir.

Évidemment, la pièce d'argent avait bien disposé le greffier. Ses doigts feuilletèrent le registre avec une surprenante rapidité et son gros index s'arrêta sur une longue colonne.

– Si elle est détenue ici, dit-il, tu trouveras son nom sur cette page.

Armand aurait voulu lire à la fois tous ces noms qui semblaient danser une sarabande devant ses yeux. Il s'obligea cependant à lire posément chacun d'eux. Au milieu de la page il vit : *Belhomme Louise, 60 ans. Remise en liberté.* Puis juste au-dessous, son nom qui lui parut écrit en lettres de sang : *Lange Jeanne, actrice, 20 ans. Transférée aux Madelonnettes.* Dieu merci ! elle n'était pas à la Conciergerie !

– Allons, place aux autres ! grommelait une voix impatiente. Et quelqu'un lui prit le livre des mains.

Il s'éloigna en se répétant machinalement : « Transférée aux Madelonnettes… transférée aux Madelonnettes… »

L'air froid du dehors lui rendit sa présence d'esprit. Avant de se remettre en marche, il enchaîna rapidement quelques réflexions.

Les Madelonnettes, c'était un couvent de repenties, proche du Temple. Là aussi on devait pouvoir consulter la liste des prisonniers. En se hâtant, il y arriverait peut-être avant sept heures et pourrait s'assurer si réellement Jeanne Lange y était… et puis, qui sait, s'il trouvait un geôlier bien disposé, peut-être pourrait-il lui faire passer un message… Armand s'assura que sa bourse était bien dans sa poche et partit dans la direction de la rue du Temple.

Il marchait vite dans les rues déjà à demi désertes et ne mit pas très longtemps pour arriver dans le mur d'enceinte de l'ancienne Commanderie. Près de l'entrée principale une sentinelle montait la garde. Presque en face, une autre grande porte était, elle aussi, gardée militairement : l'entrée des Madelonnettes.

– Je voudrais consulter le livre d'écrou, commença Armand d'une voix haletante, en s'adressant à la sentinelle.

– Ce n'est pas mon affaire. Faut voir ça avec le concierge.

Et comme Armand faisait un mouvement vers la porte, le soldat ajouta :

– Montre d'abord ton sauf-conduit.

Armand fouilla ses poches, les refouilla et prit un air étonné pour dire :

– C'est curieux. J'ai dû l'oublier chez moi.

– Allons donc ! riposta l'autre d'un ton railleur, comme si on avait l'habitude d'oublier ces choses-là.

– Tu me laisseras bien entrer quand même ? dit Armand d'un ton dégagé.

– Pour ça, non ! On ne passe pas, répliqua l'autre.

Armand s'avança et, tirant un écu de sa poche, voulut le glisser dans la main du factionnaire : mais celui-ci l'écarta d'un coup de crosse en s'exclamant :

– Tu crois donc qu'on peut corrompre un soldat de la République ?

Armand chancela, son pied glissa dans la boue et il tomba en avant. Dans sa chute, son front heurta une des bornes qui encadraient la porte de la prison.

Un individu de petite taille, le chapeau enfoncé sur les yeux avait assisté à cette courte scène, et sans doute la vue de l'écharpe tricolore qui dépassait sous son manteau n'était-elle pas étrangère à l'indignation de la sentinelle.

Il s'avança vivement vers Armand qui se relevait tout étourdi, le prit sous le bras, et, le regardant avec attention, murmura :

– Je suis heureux, citoyen Saint-Just, de me trouver ici à point pour vous rendre service, car il n'est pas bon, dans notre vertueuse République, de se voir l'objet d'une accusation de corruption.

Armand, surpris, regarda l'obligeant inconnu dont la voix lui rappelait vaguement quelque chose, mais il distinguait mal son visage dans l'ombre du chapeau.

Cependant l'autre poursuivait en l'entraînant vers là poterne du Temple :

– Peut-être ne me reconnaissez-vous pas, citoyen Saint-Just ? Je n’ai pas eu le plaisir d’avoir avec vous des relations aussi suivies qu’avec votre charmante sœur Lady Blakeney. Je suis le citoyen Chauvelin.

17

Chauvelin

Chauvelin ! Sa présence en cet endroit complétait l'horreur du cauchemar dans lequel se débattait Armand. Chauvelin ! l'ennemi mortel du Mouron Rouge, le mauvais génie des services secrets de la République, le diplomate mué en espion, le gentilhomme changé en terroriste !

Armand le reconnaissait, maintenant que la lanterne suspendue au portail révélait son visage osseux, ses yeux pâles, ses lèvres minces au pli sarcastique. C'était entre les mains de cet homme que le mauvais sort l'avait fait tomber, alors que le concours des événements lui eût été si nécessaire pour délivrer Jeanne Lange.

– J'avais idée que nous aurions, un jour ou l'autre, le plaisir de nous rencontrer, continuait Chauvelin. Mon collègue Héron avait eu vent ces jours-ci de la présence à Paris de quelques fidèles du Mouron Rouge, et j'espérais un peu que vous étiez du nombre.

Il reprit Armand par le bras du geste amical de quelqu'un qui rencontre un vieux camarade et se réjouit de causer un moment avec lui.

– Et Lady Blakeney, poursuivit-il, est-elle en bonne santé ? Et mon ami Sir Percy ? J'aimerais fort le voir à Paris. Sans doute ses multiples occupations l'empêchent-elles de séjourner dans notre capitale ; mais qui peut dire si plus tard ?... La vie est faite d'espoirs, dit-on. Ils ne sont pas tous déçus. Voyez comme la

fortune, me favorise aujourd'hui : je flânais dans ces parages, n'escomptant guère de rencontre agréable, lorsqu'en passant devant l'entrée de cette paisible maison de retraite, qui aperçois-je, si ce n'est mon jeune ami Saint-Just, et, justement, en fâcheuse posture ? Mais ceci me rappelle que je ne vous ai pas demandé si vous étiez remis de votre malaise de tout à l'heure.

Par un effort énergique, Armand se ressaisit, ne voulant pas donner à Chauvelin le spectacle d'un homme désemparé. Il pensa au Mouron Rouge, à son impassibilité souriante dans les situations les plus sombres ; il se rappela l'audace tranquille des membres de la ligue, leur invincible bonne humeur et, se redressant, prit un ton assuré pour répondre.

– Je vous remercie, citoyen, ma santé n'a jamais été meilleure, mais je me demande si vous pensez sérieusement que cette légère pression de votre main sur mon bras est suffisante pour me faire marcher docilement à vos côtés.

– Hem ! toussota Chauvelin qui fit mine de réfléchir. Comme vous, citoyen Saint-Just, je me le demande aussi.

– Plus jeune et plus leste que vous, je pourrais vous échapper facilement.

– J'en conviens, mais les sentinelles sont là et une garde nombreuse veille non loin, à l'intérieur du Temple.

– L'obscurité m'aiderait. Et puis, un homme dans une situation désespérée ne recule pas devant quelques risques.

– Évidemment. Et alors, citoyen Saint-Just, vous estimez être en ce moment dans une situation désespérée ?

– Oh ! citoyen, ce n'est pas à ma sœur Marguerite que vous avez affaire aujourd'hui. Vous ne pouvez troquer ma vie contre celle de votre ennemi[1].

– Contre celle de mon ennemi, non, réfléchit Chauvelin, mais votre capture pourrait néanmoins prêter à des négociations intéressantes.

Armand s'accrocha à ces paroles comme à une bouée de sauvetage.

– S'il en est ainsi, prenez ma vie et rendez la liberté à celle qui est emprisonnée à cause de moi.

– Comment cela ? interrogea Chauvelin d'un air intrigué.

– Rendez la liberté à Mlle Lange, dit Armand avec ardeur. Elle n'est coupable que de m'avoir reçu une heure chez elle. Maintenant que vous avez mis la main sur moi, vous devez être satisfait ; il n'y a plus lieu de la garder en prison.

Chauvelin eut un sourire suave et énigmatique :

– Mlle Lange ! C'est vrai. J'oubliais…

– Elle a été arrêtée contre toute justice. Que peut-on lui reprocher ? De m'avoir ouvert sa porte ? Mais elle ignorait mes convictions politiques. Je suis parmi les adversaires du nouveau régime, je le reconnais, mais elle-même n'en sait rien ; et s'il est juste que je paie de ma liberté ma trahison envers la République, il est également juste que Mlle Lange, qui est innocente, recouvre la sienne.

---

[1] Voir *Les Nouveaux Exploits du Mouron Rouge*.

Il s'échauffait peu à peu, et, tout en plaidant sa cause, essayait de déchiffrer le visage fermé de Chauvelin.

– Tout doux, tout doux, mon jeune ami, fit celui-ci. Vous figurez-vous par hasard que je suis pour quelque chose dans l'arrestation de cette demoiselle ? Vous paraissez ignorer que je ne compte plus guère maintenant, et que je n'ai pas le pouvoir de faire mettre qui que ce soit en liberté.

– Ni en prison alors ? riposta Saint-Just.

Chauvelin pausa un instant avant de répondre avec un léger sourire :

– J'ai simplement celui de vous dénoncer. Je suis toujours agent de la Sûreté générale.

– C'est parfait. Je n'en demande pas plus, déclara froidement Armand. Dénoncez-moi donc au Comité qui va se réjouir de ma capture ; je me remets entre vos mains en vous donnant ma parole d'honneur de ne point essayer de me dérober au sort qui m'attend et de ne permettre à qui que ce soit de tenter de me sauver. Ce sont là pour vous des avantages appréciables en échange desquels je vous demande de faire remettre Mlle Lange en liberté. Donnez-m'en l'assurance, et je serai le prisonnier le plus docile et le plus passif qu'on puisse voir.

– Hem ! dit Chauvelin d'un air méditatif. La chose paraît faisable.

– Mon arrestation a autrement d'importance pour vous que celle d'une jeune fille étrangère à toute politique. Vous avez en moi une proie plus intéressante : le revirement de mes opinions, le mariage de ma sœur avec un étranger…

– Vos relations avec le Mouron Rouge…

– Parfaitement, je ne les nierai point.

– Et votre mystérieux chef ne tentera pas de vous porter secours ? Alors, c'est entendu, mon jeune et bouillant ami. Voulez-vous que nous nous rendions auprès de mon collègue, le citoyen Héron, l'agent principal du Comité de sûreté générale ? Il recueillera – oserai-je dire votre confession ? – et notera les conditions auxquelles vous vous placez entre les mains de l'accusateur public.

L'exaltation d'Armand était trop grande pour qu'il prît garde au ton de tranquille ironie de son interlocuteur. Il frémissait de joie en songeant que son sacrifice allait sauver sa bien-aimée. Il n'était pas le premier qui, possédé par l'amour, eût poussé ce cri sublime : « J'offre ma vie pour elle. »

Ils étaient arrivés maintenant, devant l'entrée du Temple. Sans rien ajouter, Chauvelin franchit la poterne, suivi de son jeune compagnon. Sous la voûte il fit signe à un garde national qui passait avec une lanterne et lui demanda de les conduire jusqu'à l'appartement de l'agent principal Héron.

18

Le déménagement

Chauvelin se dispensait maintenant de tenir Saint-Just par le bras. Habile à déchiffrer les caractères, il reconnaissait en lui un de ces êtres rêveurs et passionnés qui, héroïquement, aveuglément, suivent jusqu'au bout leur chimère. L'engagement qu'avait pris le jeune homme d'être un prisonnier docile, nul doute qu'il ne le tînt pour obtenir la libération de Mlle Lange. Chauvelin eut un sourire sardonique en pensant que cette libération était chose faite. Hier déjà, à sa suggestion, Héron s'était décidé à renvoyer l'actrice chez elle, comptant que son admirateur en cherchant à l'y rejoindre n'échapperait pas aux espions discrètement postés aux abords de l'impasse du Roule. Ah ! si le jeune fou qui marchait à ses côtés l'avait su…

Ce jeune fou, du reste, n'occupait les pensées de Chauvelin que dans la mesure où sa capture pouvait servir d'autres desseins. En y réfléchissant, Chauvelin était de plus en plus certain que Sir Percy se trouvait actuellement à Paris. De quelle façon l'on pouvait utiliser Armand Saint-Just pour attirer son beau-frère dans un piège était une question à examiner. Ce que Chauvelin savait, c'est que le Mouron Rouge, l'ennemi qu'il avait appris à connaître, à craindre et, en dépit de lui-même, à admirer, n'était pas homme à laisser un de ses fidèles dans le danger sans essayer de lui porter secours.

Des plans confus s'ébauchèrent dans son esprit en même temps qu'il sentait bouillonner en lui l'ardent désir de vengeance qui ne le quittait plus depuis quinze mois. Il s'était juré de triompher de son adversaire. Par deux fois il avait cru y réus-

sir, par deux fois il avait échoué, mais il n'était pas découragé. Depuis son humiliante défaite de Boulogne, il était resté aux aguets dans l'ombre pour saisir l'heure de la revanche, et sa haine n'avait cessé de croître.

Aucune lumière ne filtrait sous la porte de l'appartement de l'agent du Comité de sûreté générale et personne ne répondit au coup impérieux frappé par Chauvelin.

– Le citoyen Héron est sans doute à la Tour, dit le soldat qui les avait éclairés. Les Simon déménagent ce soir.

– Fort bien. Allons à la Tour, fit laconiquement Chauvelin.

Les trois hommes traversèrent en silence les jardins déserts au milieu desquels la Tour dressait sa masse sombre, dont la bruine impalpable qui ne cessait de tomber estompait les contours.

– Voilà où nous gardons le jeune Capet, dit Chauvelin de sa voix sèche en désignant du geste les hautes murailles.

Armand garda le silence. Il n'avait aucune peine à jouer l'indifférence. Sa pensée était ailleurs, et si pleine de Jeanne qu'il n'y restait pas de place, en cet instant, pour les Bourbons et les destinées de la France.

Deux gardes étaient postés à l'entrée de la Tour, dont la porte était ouverte. À l'intérieur, des bruits sourds et confus se faisaient entendre sur lesquels se détachaient des rires et des éclats de voix. Rires et voix venaient de la salle de garde qui s'ouvrait sur le vestibule du rez-de-chaussée, mais le remue-ménage avait lieu à l'étage supérieur et dans l'escalier.

Chauvelin entra dans le vestibule où se dressaient des masses noires dans lesquelles, en approchant, on reconnaissait des

meubles de tous genres. Un bois de lit démonté s'appuyait contre le mur, des chaises s'empilaient les unes sur les autres, un canapé barrait l'accès de l'escalier situé dans une tourelle.

Au milieu de cet encombrement évoluait un homme aux joues flasques qui lançait des ordres à des personnages invisibles en balançant une lanterne.

– Alors, citoyen Simon, nous déménageons ? demanda Chauvelin.

– Oui, grâce à Dieu, – s'il existe un Dieu ! riposta l'autre.

– Je ne savais pas que tu t'en allais si tôt. Le citoyen Héron est-il ici ?

– Parti à l'instant. Il était venu voir le môme avant que ma femme ne l'enferme dans sa chambre. Il a dû s'en retourner chez lui.

Un homme à cet instant descendait pesamment l'escalier de la tour, chargé d'une commode vidée de ses tiroirs et suivi de Mme Simon qui aidait à maintenir le meuble en équilibre.

– Avant de descendre le reste, dit-elle d'une voix aigre, nous ferons mieux de commencer à charger la voiture. Ce vestibule est tellement encombré qu'on ne peut plus passer.

Ses yeux tombèrent sur les nouveaux venus ; en rencontrant le regard aigu de Chauvelin, elle ne put réprimer un frisson.

– Brrr..., fit-elle en serrant son châle autour d'elle, je suis contente de m'en aller d'ici. Je ne pouvais plus vivre entre ces murailles.

– La citoyenne ne me semble pas en effet jouir d'une brillante santé ! Peut-être son séjour à la Tour ne lui a-t-il pas procuré tout le profit qu'elle en espérait ?

Les yeux cernés de la femme le fixèrent avec méfiance :

– Je ne comprends pas, citoyen, dit-elle en pinçant les lèvres.

– Oh ! il n'y a rien de particulier à comprendre, reprit Chauvelin avec un sourire. Je suis entré en passant pour voir votre déménagement. C'est une distraction pour l'homme occupé que je suis. Vous faites cela tout seuls ?

– Dupont, l'homme de peine qui travaille chez le concierge, nous aide à transporter les meubles, dit Simon. Le citoyen Héron n'a pas voulu que je fasse venir quelqu'un du dehors.

– Ce en quoi il a eu parfaitement raison. Les nouveaux commissaires sont arrivés ?

– Cochefer est là. Il attend les autres au haut de l'escalier.

– Et Capet ?

– Il dort. Le citoyen Héron a fait verrouiller sa chambre, et Cochefer monte la garde sur le palier.

Durant cette conversation, l'homme attendait des ordres, plié en deux sous le poids de la commode, et pestait contre sa position peu confortable.

– Où faut-il poser ça ? j'ai le dos brisé. Du train dont nous allons, nous en avons pour toute la nuit. Et il faut donner deux sols toutes les demi-heures au gamin qui tient le cheval.

– Alors, commençons à charger, commanda Simon ; pose la commode et prends le canapé qui barre le passage.

– Il est trop lourd. Il faudra que vous me donniez un coup de main. Attendez que j'aille voir si la charrette est à la place qu'il faut. Je reviens tout de suite.

– Emporte quelque chose sur ton chemin, lança la voix mécontente de Mme Simon. Ce sera toujours autant de fait.

L'homme empoigna une corbeille à linge dans un coin, la chargea sur son dos et s'éloigna en traînant les pieds.

– De quel œil Capet a-t-il vu partir son papa et sa maman ? interrogea Chauvelin.

– Hé ! grogna Simon, il s'apercevra bientôt qu'il n'a pas gagné au change.

– Les autres commissaires ne vont sans doute pas tarder, j'imagine ?

– Ils devraient être là ; mais peu importe, je n'ai pas besoin de les attendre puisque Cochefer monte la garde là-haut.

– Alors, au revoir, citoyen. Citoyenne, votre serviteur !

Après avoir salué la femme du cordonnier avec une politesse affectée, Chauvelin ressortit, suivi d'Armand, laissant Simon exprimer entre ses dents les sentiments que lui inspiraient les agents du Comité de sûreté générale.

– Six mois de cachot, grommela-t-il, tout le monde ne ferait pas cela pour la République ! Et après, bonsoir ! ni merci, ni pension… J'aimerais autant servir un ci-devant que ce damné Comité !

Dupont était revenu. Il commença le transport des meubles du cordonnier. Il avait l'air assez lourdaud et les Simon étaient obligés de le guider dans sa besogne. Chauvelin, s'étant retourné, regarda un instant s'agiter leurs silhouettes affairées, puis, avec un geste d'indifférence, reprit le chemin de l'appartement de Héron.

19

Il s’agit du dauphin

Héron n’était pas encore de retour quand Chauvelin et Armand arrivèrent chez lui ; mais la porte leur fut ouverte par un soldat qui devait jouer le rôle de serviteur chez l’agent en chef.

– Le citoyen Héron est allé souper, leur dit-il en les introduisant, mais il reviendra certainement vers les huit heures.

Armand, brisé par la fatigue et les émotions, se laissa tomber sur une chaise et demeura les yeux fixés sur le feu, inconscient de la fuite du temps.

Enfin Héron revint. Il serra la main de Chauvelin et lui dit, en jetant un regard rapide sur son compagnon :

– Attends-moi encore un instant. Les Simon viennent de partir. Cochefer surveille le louveteau, mais je veux m’assurer que les autres commissaires sont arrivés et que tout est en ordre à la Tour.

Il ressortit aussitôt. Armand n’avait pas bougé. Une horloge suspendue au mur comptait les secondes une à une. La bruine s’était changée en pluie qui fouettait les carreaux, et de temps à autre une rafale ébranlait la fenêtre au cadre disjoint. Ces bruits monotones et la chaleur du poêle engourdissaient Armand. Chauvelin marchait de long en large dans la pièce, les mains derrière le dos.

Soudain Armand se redressa. Des pas précipités se faisaient entendre dans le corridor ; une porte battit, et l'instant d'après Héron apparut sur le seuil de la pièce, l'air si bouleversé qu'Armand le regarda avec stupéfaction.

L'agent en chef semblait vieilli de dix ans ; il avait le teint livide, le regard hébété, les lèvres entrouvertes ; ses cheveux en désordre se collaient sur son front moite.

À la vue de ses traits décomposés, Chauvelin s'exclama sourdement :

– Capet ?...

Mais l'autre était incapable de répondre ; ses dents s'entrechoquaient, sa langue était comme paralysée. Chauvelin s'approchant lui plaça une main sur l'épaule. Malgré sa petite taille il avait l'air de dominer cet homme effondré.

– Capet n'est plus là ?... fit-il d'une voix sifflante.

Héron demeurait muet, mais son regard terrifié répondait clairement pour lui.

– Quand ?... Comment ?...

Impossible d'arracher un mot à cet homme possédé par l'épouvante. Chauvelin se détourna avec impatience en grondant :

– Où diable trouver de l'eau-de-vie ?

Il fourragea dans le buffet et parvint à découvrir ce qu'il cherchait. Il versa l'eau-de-vie dans un verre et en fit absorber à Héron une ou deux gorgées.

– Tâche de te remettre et raconte ce qui s'est passé.

Héron se laissa tomber sur une chaise et passa une main tremblante sur son front.

– Disparu !... balbutia-t-il. Il a dû être enlevé pendant le déménagement de Simon. Cet imbécile de Cochefer s'est laissé berner...

Il parlait bas, d'une voix sans timbre, comme quelqu'un dont la gorge est serrée. Mais l'eau-de-vie commençait à faire son effet et ses yeux perdaient leur regard vitreux.

– De quelle façon ? interrogea Chauvelin.

– Cochefer est arrivé pour prendre sa garde au moment où j'allais quitter la Tour. Je lui ai donné mes instructions dans le corridor, et, pendant que nous parlions, il n'y avait dans la Tour, j'en suis certain, que les Simon occupés avec Dupont à leur déménagement. Je venais de voir Capet et avais ordonné qu'on verrouillât sa chambre. Cochefer est monté droit au second étage et a trouvé la Simon qui fermait la porte à clef. « J'ai enfermé Capet, dit-elle. Il dort et n'a besoin de rien. Inutile de s'occuper de lui pour l'instant. »

– Cochefer n'est-il pas entré dans la chambre du petit ?

– Si fait. Il a ordonné de rouvrir la porte et a vu dans un coin de la pièce l'enfant couché tout habillé, sur un divan. Cela, il le certifie. Et moi-même, à l'instant, quand je suis entré avec les commissaires Lasnière, Lorinet et Legrand...

– Eh bien ?...

– J'ai cru voir un enfant endormi, mais Lorinet qui tenait la bougie s'est approché et a poussé un cri : l'enfant n'était qu'un

paquet de chiffons recouvert de vêtements et d'une perruque blonde, – un mannequin, quoi !

Le silence se fit dans la petite pièce où l'horloge continuait à mesurer le temps de son tic-tac régulier. Héron, la tête plongée dans les mains, tremblait comme si la fièvre s'était emparée de lui. Armand avait écouté son récit avec avidité. Son cœur battait, ses yeux brillaient ; ce que ces hommes consternés ne comprenaient pas était pour lui fort clair. Tout de suite il avait évoqué le petit logement du quai de l'École, le conciliabule avec Lord Tony, Hastings, Sir Andrew Ffoulkes ; il revoyait Percy arpentant la pièce en silence, puis s'arrêtant tout à coup pour prononcer ces simples mots : « Il s'agit du dauphin. »

– As-tu des soupçons ? demanda Chauvelin.

– Des soupçons ! s'exclama l'autre, plus que des soupçons : une certitude ! L'homme était assis là, sur cette chaise, il y a trois jours. Il prétendait faire l'innocent, mais je flairais quelque chose et je lui ai dit que s'il s'avisait de toucher à Capet je l'étranglerais de mes propres mains.

Ses longs doigts osseux aux ongles pointus se crispèrent comme les griffes des fauves quand ils tiennent leur proie.

– De qui veux-tu parler ?

– Et ce qui donc, si ce n'est de ce damné Klagenstein ? Il a les poches bourrées d'argent autrichien : il aura acheté les Simon, Cochefer, les sentinelles…

– Aussi bien que Lorinet, Lasnière et moi-même, coupa Chauvelin.

– C'est faux ! rugit Héron, écumant comme une bête aux abois.

– En es-tu certain ? reprit Chauvelin d'un ton glacial. En tout cas ne sois pas si prompt à lancer des accusations à tort et à travers. Tu ne gagneras rien à poursuivre les uns et les autres au hasard, et tu perdras tout en répandant la nouvelle de l'enlèvement du prisonnier dont tu étais responsable. Qui as-tu laissé à la Tour, en ce moment ?

– Les commissaires. Ils cherchent comment cacher la chose pour éviter le châtiment, car ils sont tous en faute et s'en rendent compte. Cochefer est coupable d'une grave négligence et les autres sont arrivés en retard à leur poste. Quant à l'Autrichien, fit Héron d'une voix rauque, je lui ai juré qu'il ne m'échapperait pas s'il se mêlait des affaires de Capet. Je le retrouverai, et, quand je devrais le torturer, j'arriverai à le faire parler.

– En attendant, tais-toi. Quant à moi, je vais dire aux commissaires qu'ils peuvent tenir leur langue, pour peu qu'ils tiennent à leur tête.

Sur ces mots, il quitta la pièce.

Armand se redressa ; l'oreille tendue, il écouta Chauvelin refermer la porte et s'éloigner dans le corridor. Un ardent désir de s'enfuir venait de s'emparer de lui. Tel un coup de fouet, le nouvel exploit du Mouron Rouge avait ranimé sa confiance et son énergie. Les assurances données par Chauvelin n'avaient, somme toute, aucune valeur ; libre, Armand aurait plus de chances de sauver Jeanne.

Le moment était propice entre tous : Chauvelin ne serait vraisemblablement pas de retour avant un bon laps de temps ; Héron, la tête dans les mains, ne faisait aucune attention à lui.

Armand se leva doucement et, d’un pas léger, traversa la pièce. Dans l’antichambre, il saisit la lanterne laissée par Héron et s’engagea dans le corridor désert.

– Tu peux laisser Klagenstein tranquille, dit Chauvelin en refermant la porte un peu plus tard. Il n’est pour rien dans l’affaire.

Héron grogna quelques mots entremêlés de jurons pour exprimer son incrédulité.

– Inutile de jurer et de tempêter. Arrête Klagenstein si cela te fait plaisir, ou laisse-le en paix ; cela n’a aucune importance : il n’est pas en cause ici.

Tout en parlant, Chauvelin déplissait un papier chiffonné qu’il mit brusquement sous les yeux de Héron.

– C’est l’Anglais qui a fait le coup, poursuivit-il avec une fureur contenue. Je m’en étais douté tout de suite, en voici la preuve. C’est à ses trousses qu’il faut lâcher tous tes chiens ; tu n’en as pas trop pour un pareil gibier.

Héron saisit la feuille pour la lire. Ses yeux brouillés par l’émotion ne purent déchiffrer la grande écriture qui la recouvrait, mais la fleurette à quatre pétales dessinée à l’encre rouge dans un coin était des plus intelligibles.

– Le Mouron Rouge… Klagenstein avait raison, fit-il atterré. Où mettre la main sur lui, maintenant ?

– Envoie l’ordre à toutes les barrières de ne laisser passer personne. De mon côté, je vais agir. Nous avons un atout dans notre jeu qui peut nous être précieux : ce jeune homme qui était assis là, tout à l’heure.

– Qui est-ce ?

– Un membre de la ligue du Mouron Rouge. Héron eut un haut-le-corps :

– Comment ! Et tu ne m'en as rien dit ! Où est-il ?

– Il a profité de mon absence pour s'en aller… et je l'ai laissé faire.

– Es-tu fou ? hurla Héron.

– Du calme ! je sais ce que je fais. En sortant j'avais donné des ordres pour qu'on le suive discrètement. Tel que je le connais, il nous servira plus en liberté que sous les verrous. Maintenant, il nous faut jouer serré. La première chose à faire, c'est de prendre des dispositions aussi secrètes que possibles pour mettre à la Tour un enfant d'âge et de signalement correspondants à ceux du prisonnier disparu, pour qu'il tienne la place du jeune Capet jusqu'à ce que nous ayons remis la main sur lui. Ce n'est pas bien difficile à découvrir ; les asiles d'enfants trouvés peuvent te fournir à la douzaine ce qu'il te faut. L'important, c'est que le nouveau prisonnier ne soit pas trop bavard ; mais en le stylant bien, ou en prenant un sourd-muet… Et maintenant, je te quitte, car, pas plus que toi, je n'ai une minute à perdre.

20

L'enlèvement

La nuit était particulièrement sombre et la pluie tombait sans arrêt. Pour ne point être mouillé jusqu'aux os, Sir Andrew, enveloppé dans une toile à sac, s'était mis à l'abri sous sa charrette. Par malchance, il n'avait pu trouver de voiture à bâche, et, autre malchance, le dégel s'accompagnait depuis midi d'une pluie plus ou moins fine, mais incessante, qui rendait peu agréable une station prolongée au-dehors par cette nuit obscure. Mais Sir Andrew, pour son compte, ne s'en souciait guère. Dans sa belle résidence du comté de Suffolk, il aurait le temps de jouir de tous les conforts. Aujourd'hui, pelotonné sous sa charrette dans ses vêtements de débardeur, il débordait d'allégresse. À cette joie, cependant, se mêlait une préoccupation. Il n'avait pas revu Armand Saint-Just, et se demandait ce que cela signifiait. Celui-ci avait-il reçu d'autres ordres de son chef ?

Que cette attente était longue ! Sir Andrew aurait aimé savoir l'heure, mais aucune horloge ne sonnait dans ce faubourg écarté. Les abords du canal étaient morts depuis que les travailleurs, à la tombée de la nuit, avaient suspendu leur besogne. À la surface de l'eau, les chalands immobiles avaient l'air de monstres endormis. Tout ce silence et cette obscurité avaient fait perdre à Sir Andrew la notion du temps. Une vague torpeur l'envahit, et il tomba dans un demi-sommeil dont il sortit brusquement sans savoir s'il avait dormi une minute ou une heure, mais avec la sensation très nette qu'il était temps de se réveiller. Il se glissa hors de son abri, l'oreille aux aguets. Presque aussitôt un cri d'oiseau de mer traversa la nuit. Trois fois de suite, il se

répéta. Sir Andrew attendit quelques secondes et poussa le même cri. Cinq minutes plus tard une forme noire surgissait de l'obscurité, à quelques pas de la charrette.

– Hé ! Ffoulkes ! murmura une voix.

– Présent, répondit-il.

– Aidez-moi à coucher l'enfant dans la charrette. Il est endormi et pèse lourd sur mon bras. Avez-vous un morceau de bâche ou un peu de paille sèche pour le protéger ?

– De la paille, oui, mais pas très sèche, je le crains.

Avec de tendres précautions, les deux hommes couchèrent le petit roi de France dans la charrette à foin. Blakeney le recouvrit de son manteau et prêta l'oreille un instant pour écouter sa respiration tranquille et régulière.

– Saint-Just n'est pas là. Le saviez-vous ? demanda Sir Andrew.

– Je le savais, répondit laconiquement Blakeney.

Détail qui peint bien les deux hommes, ils n'échangèrent pas un mot sur l'enlèvement, les péripéties, les risques courus durant les dernières heures. L'enfant était là, sain et sauf, et Blakeney savait où était Saint-Just, cela suffisait à Sir Andrew, l'ami le plus dévoué, le plus confiant que possédât le Mouron Rouge.

Ffoulkes avait détaché le cheval.

– Voulez-vous monter, Blakeney ? dit-il ; nous pouvons partir.

Il monta lui-même sur le devant et prit les rênes pendant que Blakeney s'installait à côté de l'enfant au fond de la charrette.

Sir Andrew avait bien étudié la topographie des environs ; il prit un chemin de traverse qui lui faisait éviter les abords de la barrière de la Villette, tout en lui permettant de rejoindre assez rapidement la route de Saint-Germain.

Il se retourna pour demander l'heure à Sir Percy.

– Un peu plus de dix heures, répondit celui-ci. Poussez votre bête si vous le pouvez. Tony et Hastings doivent déjà nous attendre.

On ne voyait pas à dix mètres en avant, mais la route était droite et le vieux cheval semblait la connaître ; il avançait sans hésiter de son pas tranquille, – trop tranquille au gré de Ffoulkes qui, deux ou trois fois, descendit pour prendre la bête par la bride dans les mauvais passages. Ils contournèrent plusieurs petits villages dont on devinait à peine les maisons. Comme ils passaient à proximité de Saint-Ouen, l'horloge de l'église sonna minuit. Après Clichy, ils durent traverser la Seine sur le pont de bois branlant qui, même en plein jour, n'était pas sûr. Maintenant, ils approchaient du but : une lieue plus loin, ils laisseraient Courbevoie sur leur gauche et ne tarderaient pas à arriver au carrefour marqué d'un poteau où ils prendraient le chemin menant au petit bois fixé comme lieu de rendez-vous.

Cette dernière partie du trajet sembla interminable. Le cheval fourbu par quatre lieues dans des chemins détrempés n'avançait plus qu'au pas. Il était plus de deux heures du matin. Sir Andrew descendit pour mener le cheval par la bride, et, en même temps, surveiller la route afin de ne pas dépasser le carrefour.

Enfin, dans l'obscurité, il vit se détacher la forme blanche d'un poteau. Deux routes se coupaient à angle droit.

– Je crois que nous y sommes, murmura-t-il.

Il fit tourner le cheval à gauche dans un chemin plus étroit et continua d'avancer pendant quelques minutes.

– Arrêtez, dit soudain Blakeney, le bois doit être tout près, sur la droite.

Il descendit de voiture et s'enfonça dans l'obscurité. Bientôt s'éleva le cri de la mouette auquel le même cri répondit aussitôt, et Sir Andrew, dont les sens étaient aiguisés, perçut le martèlement sourd qui révèle la présence de plusieurs chevaux à une oreille exercée. Blakeney revint, prit dans la charrette l'enfant qui ne s'était pas réveillé et s'éloigna dans la direction du petit bois, laissant Sir Andrew dételer le cheval. Celui qui le trouverait le lendemain matin ainsi que la charrette les prendrait pour un don du ciel et serait sans doute fort heureux d'en profiter.

Quand Sir Andrew rejoignit le petit groupe, sous les sapins, Tony et Hastings, à la lueur d'une lanterne sourde, contemplaient avec une émotion attendrie le petit roi de France qui reposait endormi, dans les bras de Blakeney, sa tête blonde appuyée contre l'épaule de son sauveteur.

– En deux mots, Blakeney, dit Tony d'un ton suppliant, rien qu'en deux mots, contez-nous comment cela s'est passé.

Sir Percy se mit à rire.

– Par pitié, Tony, attendez un moment plus favorable ; nous sommes tous éreintés ; et par ce temps horrible…

– Non, non, tout de suite ! insista Lord Tony, pendant que Hastings prépare les chevaux. Je ne puis attendre, et les sapins nous abritent de la pluie.

– Eh bien ! puisque vous y tenez, voilà ! commença Blakeney. Sachez d'abord que j'ai vécu pendant ces dernières semaines au Temple en qualité de balayeur et d'homme de peine.

– Vrai ? s'exclama Lord Tony. Par Jupiter !

– Parfaitement, jeune homme. Tandis que vous vous amusiez à décharger du charbon le long du canal, je lavais les corridors, brossais les parquets, allumais les feux et travaillais pour le plus grand confort de toutes ces canailles. Quand j'avais une ou deux heures de liberté, je rentrais chez moi me nettoyer un peu.

– Morbleu ! vous êtes étonnant, Blakeney ! Ainsi, l'autre soir, quand vous nous avez réunis…

– Je sortais d'un bain dont j'avais un furieux besoin, car je venais de passer une partie de la journée à cirer des bottes. Mais j'avais appris en même temps que les Simon partaient du Temple le surlendemain et je m'étais fait embaucher par eux pour le déménagement.

– Cireur de bottes ! murmura Lord Tony avec ravissement. Et alors ?…

– Au Temple j'étais connu de tout le monde. D'un bout de la journée à l'autre c'était : « Dupont, par-ci, Dupont par-là ! – Dupont, allume ce poêle. – Dupont, cire-moi mes chaussures. Héron, lui-même, l'agent en chef du Comité de sûreté générale, me connaissait bien, et je lui ai souvent porté sa lanterne quand il allait le soir faire sa ronde à la Tour. Pour les aider, les Simon pensèrent tout de suite à Dupont. Le dimanche, j'allai donc

louer une grande voiture de blanchisseur et j'apportai avec moi un mannequin, pour le mettre à la place de l'enfant. Simon ne savait rien, mais j'avais gagné sa femme. C'est elle qui a étendu le mannequin – fort réussi, ma foi, avec une magnifique perruque de vrais cheveux – sur le divan, pendant que je fourrais sa Majesté endormie dans un panier à linge. À ce moment, Héron causait à l'étage au-dessous avec le commissaire qui venait prendre la garde. Après quoi, grand branle-bas, chargement des meubles dans la voiture, déchargement chez les Simon, – à l'exception du panier à linge. Puis, je suis allé avec ma voiture chez des gens qui me sont tout dévoués pour charger d'autres paniers à linge qu'ils avaient préparés d'avance. Ainsi transformé en blanchisseur, je me suis hâté de sortir de Paris par la porte de Ménilmontant et j'ai contourné la ville extérieurement jusqu'à la porte de la Villette. Mais, avant d'y arriver, pour mieux dépister les recherches, j'ai tiré le dauphin de son panier, nous avons mis pied à terre et nous avons fait le reste du chemin à pied par des chemins déserts. L'enfant me tenait la main et avançait courageusement dans la boue et l'obscurité, – un vrai petit homme, et plus un Capet qu'un Bourbon. Je m'aperçus vite, cependant, qu'il n'en pouvait plus et je le pris dans mes bras où il s'endormit aussitôt. Peu après nous avons rejoint Ffoulkes, et voilà !

– Et voilà ! vous semblez trouver cela très facile, Blakeney, reprit Lord Tony après un instant de silence ; mais, supposons que la femme Simon ne se soit pas laissé acheter ?

– J'aurais trouvé autre chose.

– Et si Héron n'avait pas bougé de la chambre pendant le déménagement ?

– Cela m'eût été très déplaisant, mais je me serais arrangé autrement. Rappelez-vous, mes amis, qu'il y a toujours un moment fugitif où dame Chance passe à portée de notre main ;

c’est à nous d’en profiter pour l’empoigner au passage. La réussite de nos entreprises ne tient pas à des plans de génie ou à d’habiles combinaisons, mais seulement à notre célérité à la saisir aux cheveux. Avec elle, vous voyez comme tout est simple.

Si simple que ses compagnons n’avaient pas de mots devant tant d’audace et de présence d’esprit.

– Heureusement que vous avez pu sortir si vite de Paris, reprit Lord Tony, car la nouvelle va se répandre rapidement.

– C’est probable. Naturellement, elle ne l’était pas encore quand j’ai quitté la ville, et à la barrière on m’a laissé passer sans difficulté sur un simple examen de mes paniers. Mais assez bavardé, fit-il. Maintenant, en selle ! Vous, Hastings, soyez prudent : les destinées de la France, peut-être vont reposer dans vos bras.

– Mais vous, Blakeney ? s’exclamèrent ensemble les trois hommes.

– Moi, je ne pars pas et je vous confie l’enfant. Pour l’amour du ciel, gardez-le bien. Conduisez-le à Mantes, où vous pouvez arriver à la fin de la matinée. Que l’un de vous se rende directement au n° 9 de la rue de la Tour et frappe trois coups à la porte. Un vieillard viendra ouvrir. Ne lui dites qu’un seul mot : « Enfant. » Il vous répondra ; « Royal. » Remettez le dauphin entre ses mains, et Dieu vous bénisse pour toute l’aide que vous m’avez donnée cette nuit.

– Mais vous, Blakeney ? répéta Tony avec une intonation de profonde anxiété dans sa voix claire.

– Moi, je retourne à Paris, répondit-il avec calme.

– C’est impossible !

– J’y retourne, cependant.

– Pourquoi ?… Au nom du Ciel, Percy, vous rendez-vous compte de ce que vous allez faire ?

– Je m’en rends parfaitement compte.

– L’enlèvement du dauphin est maintenant connu. On a dû y reconnaître votre main, la police doit battre Paris pour mettre la main sur vous.

– Je le sais.

– Et vous y retournez ?

– J’y retourne.

– Blakeney, réfléchissez encore.

– Je ne puis faire autrement, Tony. Armand est à Paris. Je l’ai aperçu hier soir dans le corridor du Temple en compagnie de Chauvelin.

– Le malheureux !… s’exclama Hastings.

Les autres gardèrent le silence. Que dire ? L’un des leurs était en danger – Armand Saint-Just, le frère de Lady Blakeney. Était-il vraisemblable que Percy l’abandonnât ?

– En tout cas, l’un de nous vous accompagnera, déclara Sir Andrew.

– Je veux bien. Vous, si vous le voulez. Tony et Hastings vont partir pour Mantes d’où ils se rendront directement à Calais pour se mettre en communication avec le *Day Dream*. Que

le bateau demeure dans les eaux de Calais jusqu'à nouvel ordre. J'espère que nous ne tarderons pas à le rejoindre. À présent, montez tous deux à cheval. Quand vous serez en selle, Hastings, je vous passerai l'enfant. Assis devant vous et maintenu par une courroie, il ne court aucun risque. D'ailleurs votre bête a l'air très douce.

Le chef avait parlé, il ne restait plus qu'à obéir et achever l'œuvre commencée. Les deux jeunes gens se mirent en selle, puis l'enfant, objet de tant d'héroïque dévouement, fut hissé devant Hastings.

– Maintenez-le avec votre bras gauche, conseilla Blakeney ; soyez prudent et que le ciel vous protège !

Les chevaux s'ébrouèrent sur place, impatients de partir ; deux mains se tendirent pour étreindre celle du chef, puis les cavaliers s'ébranlèrent et disparurent dans l'obscurité.

21

Retour à Paris

Sir Percy et Ffoulkes restèrent silencieux tant que le pas des chevaux se fit entendre. Quand tout bruit se fut éteint, Sir Andrew demanda simplement :

– Que voulez-vous que je fasse, Blakeney ?

– Pour l'instant, mon cher, je désire que vous atteliez l'un des trois chevaux qui restent à votre vieille amie la charrette à foin. Ensuite il vous faudra, j'en ai peur, reprendre le même chemin en sens inverse.

– Et puis ?

– Continuez à charger du charbon sur le quai de la Villette, c'est la meilleure manière de passer le temps sans attirer l'attention. Le soir, portez-vous avec votre charrette à l'endroit où nous nous sommes rencontrés cette nuit. Recommencez demain et après-demain. Si, au bout de trois jours, vous ne m'avez pas revu, et si vous n'avez reçu de moi aucun message, alors, retournez en Angleterre et dites à Marguerite qu'en donnant ma vie pour son frère, c'est à elle que sont allées toutes mes pensées.

– Blakeney !

– De ma part, ce langage vous étonne, n'est-il pas vrai ? fit-il en posant une main lourde sur l'épaule de son compagnon. Je n'ai plus le même ressort, Ffoulkes, voilà la vérité. N'y faites pas

attention. J'imagine que ma confiance dans le destin a fléchi cette nuit pendant que je portais dans mes bras cet enfant endormi. Sa pauvre petite figure pâle semblait marquée par le sceau de la fatalité, et je me demandais si je ne l'avais pas tiré d'un sort misérable pour le plonger dans un autre plus misérable encore. Il m'est apparu alors combien sont vains nos efforts et nos désirs.

La pluie avait cessé, et un vent violent déchirait les nuages. La pâle clarté de la lune à son déclin permit à Sir Andrew de distinguer les traits de son chef. Sa figure était blême, et dans ses yeux au regard lointain, n'y avait-il pas aussi comme la marque de la fatalité ?

– Vous êtes inquiet pour Armand ? fit Sir Andrew à voix basse.

– Oui.

Et Blakeney, en quelques mots, le mit au courant de ce qui s'était passé.

– Armand a manqué de confiance en moi, conclut-il ; au lieu d'attendre à la Villette les nouvelles que je devais lui faire parvenir, il a dû rentrer comme un fou dans Paris et courir de prison en prison pour tomber finalement entre les griffes de Chauvelin. Il s'est jeté dans la gueule du loup en pure perte ; j'ai appris samedi soir, trop tard pour le lui faire savoir, que Mlle Lange avait été relâchée. Si, au lieu de perdre son sang-froid, il avait attendu mes instructions, j'aurais pu prendre des mesures pour mettre la jeune actrice en sûreté dans notre maison de Charonne où elle aurait attendu le prochain départ pour l'Angleterre. Armand aurait pu les conduire. Il n'en est plus question maintenant, et Dieu sait comment nous sortirons tous de là !

Blakeney poussa un soupir. Sir Andrew, celui de ses lieutenants le mieux fait pour le comprendre, sentit combien il était anxieux, tourmenté ; il devina quel était son regret de renoncer à reprendre le chemin de l'Angleterre où, avec Marguerite, la paix et le bonheur l'attendaient. Mais pour lui, la blessure la plus douloureuse était celle que lui avait causée l'insubordination d'Armand. Pour la première fois, un de ses lieutenants lui avait désobéi, et c'est ce qui donnait à ses paroles une amertume inusitée.

Sir Andrew alla chercher dans le petit bois un des chevaux laissés par Hastings et Tony.

– Et vous, Blakeney, n'allez-vous pas prendre un cheval pour retourner à Paris ?

– Non, ce serait imprudent ; mon costume n'est pas celui d'un cavalier. Je préfère gagner à pied la barrière du Roule qui est la plus proche, dit Blakeney en aidant Sir Andrew à placer le cheval entre les brancards. Laissez ici les autres bêtes ; si quelque pauvre diable s'en empare pour fuir cette ville infernale, tant mieux ! À la première occasion, je dédommagerai le fermier de Saint-Germain de sa perte. Maintenant, mon cher, adieu ! Peut-être me verrez-vous dès ce soir. Sinon, attendez-moi demain et après-demain comme je vous l'ai dit.

– Dieu vous protège, Blakeney ! dit Sir Andrew en lui pressant la main avec ferveur.

Il sauta dans la charrette et tira sur les rênes. Son cœur était lourd comme du plomb et un nuage brouillait ses yeux, l'empêchant de voir Blakeney qui, demeuré seul dans le froid et la nuit, regardait s'éloigner son compagnon le meilleur et le plus sûr.

22

L'appel

Sir Percy Blakeney n'était pas homme à se laisser dominer par de sombres pressentiments ; de plus, la pensée de Hastings et de Tony galopant sur la route de Mantes avec l'enfant royal ranimait son courage et, pendant sa marche matinale vers Paris, lui fit oublier parfois la situation périlleuse dans laquelle la folie d'Armand les avait placés tous les deux.

Blakeney était assurément un homme d'une énergie et d'une endurance physique peu communes ; autrement il n'aurait pu supporter les fatigues des dernières vingt-quatre heures, depuis le moment où il avait commencé le déménagement des Simon jusqu'à son arrivée, le lundi, devant la barrière du Roule, vers la fin de la matinée.

Son entrée dans Paris ne présenta point de difficulté ; le sergent paraissait plus occupé à examiner ceux qui sortaient de la ville que ceux qui voulaient y entrer, et il se laissa convaincre aisément que Blakeney était un honnête tâcheron de Neuilly qui venait chercher du travail dans la capitale.

La première chose que fit Blakeney fut d'entrer dans un petit restaurant sans apparence, car il éprouvait un égal désir de se réconforter et de s'asseoir. Il avait si grand-faim qu'il dévora le repas médiocre qui lui fut servi. Tout en paraissant concentrer son attention sur son assiette de bœuf bouilli, il écoutait les propos qui s'échangeaient autour de lui. La salle était occupée par des ouvriers dont la tenue et les vêtements ne différaient guère des siens. Il était surtout question dans leur conversation

de la cherté de la vie, du travail rare, des promesses faites par les représentants du peuple. Mais de l'enlèvement du jeune Capet, pas un mot. Blakeney en conclut qu'on avait pris en haut lieu des mesures pour que la nouvelle ne s'ébruitât point, alors que normalement elle aurait dû se répandre comme une traînée de poudre. En y réfléchissant, il était naturel que les responsables essayassent de tenir secret un événement qui pouvait avoir pour eux de si graves conséquences. Tant mieux ! le souci de ne pas laisser transpirer la vérité entraverait singulièrement les recherches de la police. Cette pensée donna confiance à Blakeney.

Il paya son écot et se mit en marche dans la direction du quai de l'École. Après une journée de fatigue, une nuit sans sommeil et sa longue marche de la matinée, la lassitude avait enfin raison de ses forces et il éprouvait un urgent besoin de repos. Comme il avait pour habitude de ne jamais résider longtemps au même endroit, demain, il chercherait un autre logement. C'était chose facile, car l'émigration et les emprisonnements avaient vidé, non seulement les beaux hôtels de Paris, mais aussi quantité d'appartements, et bien des gens étaient heureux de louer les pièces inoccupées de leur maison à ceux qui se présentaient, pourvu que le loyer fût payé d'avance.

Il retournerait sans doute rue de l'Arcade, dans une maison où il était déjà descendu ; la logeuse était une veuve qui vivait très retirée et lui avait paru particulièrement discrète. Demain aussi, il commencerait ses recherches au sujet d'Armand. Dans les circonstances présentes il ne pouvait songer à aller consulter lui-même les registres d'écrou ; mais il savait une personne sûre qui lui rendrait ce service.

Tout en dressant ses plans, Blakeney était arrivé chez lui ; son premier soin fut de se débarrasser de la poussière du déménagement des Simon à laquelle était venue s'ajouter la boue de

la grand-route ; puis, ses ablutions terminées, il se coucha et s'endormit profondément.

Un pâle soleil d'hiver le trouva debout, se préparant à sortir. Il s'était noirci les cheveux et les sourcils et avait mis des vêtements sombres qui lui donnaient l'apparence d'un boutiquier ou d'un artisan. Ayant fait un ballot des quelques effets et objets qu'il voulait emporter, il le prit sous son bras et sortit.

Sur le quai encore désert à cette heure, un petit garçon pauvrement vêtu s'avançait le nez en l'air en considérant l'une après l'autre les maisons du quai d'un air indécis. Il s'arrêta devant celle de Blakeney, la dépassa, puis y revint.

Blakeney, ayant remarqué ce manège, l'apostropha d'un jovial :

– Hé ! tu es bien matinal, mon garçon.

– Oui, dit l'enfant en levant vers lui sa figure pâlotte, j'ai une commission à faire au n° 9 du quai de l'École. Est-ce cette maison-là ? Je ne vois pas le numéro.

La main de l'enfant se glissa dans sa poche, comme si quelque chose de précieux y était enfermé.

Blakeney le regarda, frappé d'une idée subite.

– C'est bien ici, dit-il. Est-ce que ta commission serait une lettre, par hasard ? Tu peux me la donner alors ; inutile de déranger le portier.

– Ce n'est pas au portier que je la donnerai, dit l'enfant en avançant vers la porte, mais au locataire de la maison, à qui je dois la remettre en personne.

– Ah ! au locataire du second, je gage.

– Et quand cela serait ? dit l'enfant d'un air de défi.

– C'est moi, mon bonhomme, le locataire du second.

– Qui me dit que c'est vrai ? J'aime mieux monter. Blakeney, qui avait rendu la clef de son logement, entrevit des complications.

Il saisit l'enfant par le bras.

– C'est aussi vrai que voici un écu pour ta peine. Donne-moi la lettre, dit-il rudement en lui glissant une pièce dans la main.

L'enfant, effrayé, tira de sa poche une feuille de papier sans adresse qu'il remit à Blakeney.

– Le citoyen qui vous l'envoie m'avait dit de la rapporter si je ne vous trouvais pas, dit-il.

– C'est bien, dit Blakeney qui avait jeté un coup d'œil rapide sur l'écriture, et maintenant file. Tu pourras dire au citoyen qui t'a envoyé que tu as bien fait sa commission.

Rentrant sous la voûte de la porte cochère, il déplia la feuille et lut d'un trait :

Je vous ai désobéi. Vous ne pouvez me juger plus sévèrement que je ne le fais. Mais si vous saviez la torture que j'endure sans relâche, vous auriez pitié de moi, Percy ! Jeanne est aux mains de ces misérables, j'ai vu son nom sur le registre de la prison. Je le vois toujours… Il me brûle les yeux ! Demain, aujourd'hui peut-être, ils vont la juger, la condamner, et moi, je suis ici, impuissant, ne sachant que faire, appelant de tous

mes vœux vos conseils et votre aide. Percy, aurez-vous pitié de moi… et d'elle ?

Mais je ne sais même pas si cette lettre vous parviendra. Êtes-vous seulement à Paris ?… Je n'ose me mettre à votre recherche. Je ne suis moi-même en liberté que par miracle et craindrais d'amener des espions à votre porte. Je vous envoie ce billet à tout hasard. S'il vous parvient, je vous en supplie, venez à moi, dans mon petit logement dont vous êtes le seul à connaître l'adresse. Le meilleur moment serait vers dix heures du soir. Je m'arrangerai pour que la porte d'entrée soit simplement poussée. Une bougie sera allumée au bas de l'escalier à côté d'un panier portant vos initiales. Si vous trouvez toutes choses ainsi, montez sans crainte mes deux étages et poussez la première porte à droite. J'y serai.

Au nom de la pitié que vous inspirent tous les innocents, venez ! Vous savez, Percy, que Jeanne est ce que j'ai de plus précieux au monde.

Quand il eut terminé sa lecture, Blakeney poussa un soupir de soulagement.

– La situation est moins mauvaise que je ne le craignais, murmura-t-il. Avec un peu de chance, il nous sera facile d'en sortir.

Cependant, après avoir tourné le coin de la rue, le gamin qui avait apporté le message d'Armand s'était arrêté. Assis sur une borne, il considérait la pièce qui brillait dans sa main. Il en tira d'autres de sa poche et fit son compte à demi-voix :

– Cinq livres du citoyen qui m'a remis la lettre, deux de celui qui m'a arrêté en route pour la lire, et, pour finir, cet écu… Voilà une commission qui rapporte gros ! Maman sera contente.

23

La chance tourne

Blakeney observa les alentours avant de s'engager dans la rue de la Croix-Blanche. À cette heure tardive, ce quartier écarté était désert. Ne voyant rien d'insolite, il gagna en rasant le mur le n° 32, situé vers le milieu de la rue.

La porte d'entrée était entrebâillée ; il la poussa sans bruit. Dans l'embrasure d'une fenêtre brûlait une bougie dont la lumière jaune éclairait les premières marches de l'escalier. À côté de la bougie était posée une feuille de papier sur laquelle, en s'approchant, Blakeney lut ses deux initiales : S. P., tracées au crayon. Tout était bien comme Armand l'avait annoncé. Blakeney, néanmoins, monta silencieusement les deux étages. Au second palier, la porte de droite était simplement poussée ; l'antichambre était obscure, mais un rai de lumière montrait que la pièce voisine était occupée. Blakeney ouvrit doucement la porte.

Du premier coup d'œil il vit que tout était perdu. Devant lui, encadré par Héron et Chauvelin, Armand, pâle comme un mort, s'appuyait au mur de la chambre. Un bâillon couvrait sa bouche, et ses mains étaient liées.

Au même instant, la pièce s'emplit littéralement de soldats sortis de tous les recoins de l'étroit logement.

Chose remarquable, Blakeney, au lieu de se débattre et de protester en sentant des mains l'agripper, rejeta la tête en arrière et partit d'un éclat de rire.

– Par Jupiter ! s'exclama-t-il. Je suis flambé !

– La fortune vous abandonne, je le crains, Sir Percy, lui dit Chauvelin, tandis que Héron exprimait sa satisfaction par quelques jurons énergiques.

– Par tous les diables, monsieur, dit Sir Percy avec sang-froid, c'est bien ce que la dame aux yeux bandés semble faire en ce moment. Allons ! les amis, allons ! fit-il en s'adressant aux soldats, je ne lutte pas contre la fortune quand elle se présente sous la forme de vingt forts gaillards comme vous. J'en mettrai bien quatre ou cinq hors de combat, six peut-être ; mais vingt, c'est vraiment trop. Holà ! doucement…

Les hommes, saisis d'une sorte de rage, s'étaient rués sur lui. Si c'était là ce mystérieux Anglais dont on contait des choses si étranges, il fallait au plus vite le réduire à l'impuissance. Des mains brutales lui tordirent les poignets, d'autres l'immobilisèrent, tandis que des cordes passaient et repassaient autour de lui. Oui, la chance avait tourné. Le Mouron Rouge, cette fois, avait joué trop gros jeu et il avait perdu… Mais il savait l'art de perdre comme celui de gagner, et sous les regards triomphants de ses adversaires, il conservait une complète possession de lui-même.

– Ah ! fit-il avec un sourire qui dissimulait une grimace de douleur, ces coquins me troussent comme une volaille !

Cependant la souffrance aiguë causée par les cordes serrées sur son poignet foulé le fit défaillir. Il réussit à murmurer en anglais :

– Armand, elle est libre !

Puis il perdit connaissance.

– Maintenant, à la Conciergerie ! prononça la voix sèche de Chauvelin.

– Et celui-là ? demanda un sergent en désignant Armand.

– Oh ! celui-là nous est trop utile quand il est en liberté, répondit Chauvelin. Nous aurions tort de le confiner entre les murs d'une prison. Il est préférable de le laisser aller et venir à sa guise… avec un peu de surveillance, s'entend.

Ceci se passa le mardi 21 janvier 1794, anniversaire de la mort du roi, ou, suivant le nouveau calendrier, le 2 Pluviôse de l'an II de la République. Le *Moniteur* du 3 Pluviôse relate l'événement en ces termes : *Hier soir, l'Anglais connu sous le nom du Mouron Rouge, qui, depuis deux ans, conspire contre la Nation, a été arrêté, grâce à l'habileté des citoyens Héron et Chauvelin, du Comité de sûreté générale, et a été écroué à la Conciergerie où il attend le juste châtiment de ses forfaits. Vive la République !*

TROISIÈME PARTIE

24

À Richmond Park

Un crépuscule gris et morne achevait cette triste journée de janvier. Assise auprès du feu dans la demi-obscurité de son petit salon, Marguerite Blakeney sentit un frisson la parcourir et elle ramena son écharpe sur ses épaules.

Le valet de chambre entra et alluma les candélabres et la cheminée. Aussitôt, la pièce, sortant de l'ombre, reprit son aspect riant, avec ses boiseries blanches à filets d'or éclairées par la lumière douce des bougies voilées d'abat-jour roses.

– Le courrier n'est pas encore arrivé, Edward ? demanda la jeune femme en tournant ses grands yeux aux paupières rougies vers la figure impassible du domestique.

– Pas encore, milady, répondit celui-ci avec la placidité d'un serviteur bien stylé.

– C'est le jour, cependant.

– Oui, milady, et c'est aussi l'heure de son passage, mais la pluie a détrempé les routes. Il a dû être retardé par le mauvais temps.

– Oui, sans doute, dit-elle d'un air absent. Cela va bien, Edward. Non, ne fermez pas encore les volets. Je sonnerai dans un moment.

Le domestique sortit de son pas d'automate, ferma la porte derrière lui, et Marguerite se retrouva seule.

Elle ramassa le livre qu'elle avait feuilleté avant que la nuit tombât et voulut de nouveau fixer son attention sur ce conte d'amour et d'aventures écrit par monsieur Fielding, mais elle avait perdu le fil de l'intrigue, et il y avait comme un nuage entre ses yeux et les pages imprimées. D'un geste impatient, elle repoussa le livre et, se levant, s'approcha de la fenêtre.

Tout le jour, le temps avait été singulièrement doux. Le dégel persistait, et le vent du sud soufflait, venant de la Manche. Marguerite ouvrit la croisée, s'assit sur le large rebord de pierre et plongea son regard dans le parc que l'ombre envahissait.

Au bas des pelouses en pente, la rivière coulait avec lenteur. Sur ses rives, quelques touffes de perce-neige, messagers d'un printemps encore lointain, mettaient de minuscules taches blanches. Bientôt, tout s'assombrit ; les fleurs blanches des perce-neige et les roseaux disparurent les premiers, puis le ruban gris de la rivière ; enfin les cèdres et les peupliers de la pelouse se fondirent dans l'obscurité, mais le vent du sud continua à soupirer dans les roseaux et dans les grands arbres. Marguerite aspirait largement cette brise qui arrivait tout droit de France et semblait lui apporter sur ses ailes quelque chose de Percy.

Bien qu'il ne fît pas froid, elle frissonna de nouveau. Le retard du courrier la tourmentait. Elle avait coutume de le voir arriver de Douvres chaque semaine, au jour dit, toujours porteur de quelque message que Percy s'arrangeait pour lui envoyer de France. Ces messages étaient comme des miettes de pain jetées à un mendiant affamé ; ils arrivaient tout juste à réconforter son cœur, – ce pauvre cœur avide d'un bonheur durable qui lui était toujours refusé.

L'homme qu'elle aimait de toute son âme ne lui appartenait pas. Il appartenait à l'humanité souffrante, à cette pauvre France meurtrie et divisée où la voix des innocents persécutés l'appelait plus fort que ne le pouvait faire son amour à elle.

Depuis trois mois il était absent : trois mois pendant lesquels elle s'était nourrie de souvenirs, et aussi de la joie d'une brève apparition de Percy, six semaines auparavant, entre deux folles aventures qui avaient sauvé plusieurs existences et failli lui coûter la sienne. Marguerite avait goûté alors quelques instants d'un indicible bonheur, mais son mari était reparti aussi subitement qu'il était arrivé, et elle vivait depuis dans l'attente du courrier qui lui apportait de ses nouvelles. Aujourd'hui, cette joie lui était refusée, et la déception qui en résultait lui semblait trop dure à supporter.

Elle ferma la fenêtre, reprit son siège devant le feu et rouvrit son livre avec la résolution énergique de ne pas se laisser dominer par ses nerfs. Mais comment fixer son attention sur les aventures de Tom Jones alors que celles de Sir Percy Blakeney emplissaient son esprit ?

Un bruit de roues sur le gravier l'éveilla tout à coup de l'engourdissement qui commençait à la gagner. Elle se redressa et tendit l'oreille. Une voiture à cette heure, en cette saison !... Qui pouvait-elle bien amener ? Lady Ffoulkes, elle le savait, était à Londres ; Sir Andrew, naturellement, était à Paris ; Son Altesse Royale, visiteur assidu, était venue la veille, et le courrier arrivait toujours à cheval.

Il y eut un bruit de voix, dans le vestibule. Marguerite entendit Edward qui disait :

– Je suis sûr que Sa Grâce vous recevra, milady ; mais je vais m'en assurer.

Avec une joie soudaine, Marguerite se précipita vers la porte et l'ouvrit toute grande.

– Suzanne ! s'exclama-t-elle, ma petite Suzanne ! Je vous croyais à Londres. Montez vite... Quel bon vent vous amène ?

Une seconde plus tard, Suzanne Ffoulkes pressait Marguerite contre son cœur tout en essayant de cacher son visage humide de larmes dans le fichu de son amie.

– Entrez, ma chérie, dit Marguerite. Mon Dieu ! que vos mains sont froides ! Venez vous chauffer un peu.

Elle allait l'entraîner dans le boudoir, quand elle aperçut Sir Andrew qui se tenait à quelques pas en arrière, en haut de l'escalier.

– Sir Andrew ! s'écria-t-elle avec joie.

Elle s'arrêta brusquement. L'exclamation de bienvenue expira sur ses lèvres, le sang se retira de ses joues et elle eut l'impression que son cœur était saisi dans un étau.

Elle rentra dans le boudoir, tenant toujours la main de Suzanne. Sir Andrew les suivit et ferma la porte derrière lui. Aussitôt jaillit des lèvres de Marguerite ce cri angoissé :

– Percy ?... Que lui est-il arrivé ?... Il est mort !

– Non, non ! s'exclama vivement Sir Andrew.

Suzanne passa son bras autour des épaules de son amie et la fit asseoir sur une chaise basse au coin du feu, puis s'agenouillant à ses pieds sur le tapis, elle posa ses lèvres sur les mains glacées de Marguerite. Sir Andrew demeura debout, son

regard exprimant l'affectueuse compassion et la peine dont son âme était emplie.

Le silence régna un instant dans le joli boudoir aux boiseries blanches. Marguerite, les yeux fermés, rassemblait tout son courage.

– Dites-moi, reprit-elle enfin d'une voix sans timbre, dites-moi, sans rien cacher, tout ce que vous savez. N'ayez pas peur. Je suis assez forte pour tout supporter.

Sir Andrew était demeuré debout, la tête inclinée, une main appuyée sur la table. D'une voix basse mais ferme il dit ce qu'il savait des événements, essayant seulement d'atténuer la responsabilité d'Armand dans la catastrophe. Il raconta l'enlèvement du Temple, la course nocturne en charrette à travers la campagne avec le dauphin endormi, la rencontre avec Hastings et Tony dans le petit bois. Il donna seulement de sommaires explications sur la présence d'Armand à Paris, présence qui avait obligé Percy à rentrer dans la capitale.

– Armand, paraît-il, s'est violemment épris d'une jeune actrice, dit Sir Andrew en voyant se peindre sur le visage de Marguerite une expression d'étonnement. Or, celle-ci a été arrêtée un ou deux jours avant l'enlèvement du dauphin, et Armand ne voulant pas l'abandonner, n'a pu nous rejoindre. Vous le comprendrez, sans doute.

Marguerite ne faisant aucun commentaire, il reprit son récit :

– J'avais reçu l'ordre de retourner à la Villette où je devais reprendre mon travail d'homme de peine durant le jour et attendre Blakeney à la nuit. Le fait d'être resté pendant deux jours sans aucun message commençait à me tourmenter ; mais j'ai une telle foi en lui, en son étoile, en sa prodigieuse habileté que

je repoussais l'idée d'une catastrophe. Hélas ! le troisième jour, j'apprenais la nouvelle…

– Quelle nouvelle ? demanda Marguerite haletante.

– J'apprenais que l'Anglais connu sous le nom de Mouron Rouge avait été arrêté dans une maison de la rue de la Croix-Blanche et emprisonné à la Conciergerie.

Marguerite devint blême et sa main pressa plus fort celle de Suzanne.

– Où se trouve cette rue ?

– Du côté de Montmartre. C'est là que logeait Armand. J'imagine que c'est en essayant de le sauver que Percy est tombé dans un traquenard.

– Qu'avez-vous fait alors, Sir Andrew ?

– Je suis rentré dans Paris pour m'assurer si la nouvelle était vraie.

– Ne reste-t-il aucun doute ?

– Hélas ! aucun ! Le jour même le *Moniteur* annonçait officiellement la capture du Mouron Rouge.

Marguerite avait écouté l'affreux récit, immobile et les yeux secs. Maintenant, elle demeurait assise, le regard perdu dans le vague, insensible en apparence à ce qui l'entourait, aux larmes de Suzanne qui tombaient sur ses doigts, à l'attitude accablée de Sir Andrew qui s'était laissé choir sur un siège et restait silencieux, la figure cachée dans les mains.

Elle fut néanmoins la première à revenir aux réalités du présent. !

– Sir Andrew, dit-elle, où Lord Hastings et Lord Tony se trouvent-ils en ce moment ?

– À Calais, madame, comme il était convenu répondit-il. Je les ai vus sur ma route. Ils venaient de Mantes où ils avaient remis le dauphin à ses partisans suivant les ordres reçus.

– Pensez-vous qu'ils nous attendent là-bas ?

– Qu'ils *nous* attendent, dites-vous, Lady Blakeney ? répéta Sir Andrew d'un air étonné.

– Oui, *nous,* Sir Andrew, dit Marguerite tandis que l'ombre d'un sourire apparaissait sur son visage. Ne voulez-vous pas m'escorter jusqu'à Paris ?

– Mais… Lady Blakeney…

– Ah ! je sais les objections que vous allez me faire : les risques du voyage, les dangers de toutes sortes, l'emprisonnement, la mort peut-être… Vous me direz que je ne suis qu'une femme et ne puis être d'aucun secours à mon mari, que je m'expose même à devenir une gêne, un obstacle, comme cela m'est arrivé à Boulogne. Mais le cas aujourd'hui est tout autre. Ma présence ne peut aggraver une situation déjà désespérée. Hélas ! je ne puis m'illusionner ! Maintenant que ces misérables ont Percy en leur pouvoir, ils ne lui laisseront pas la moindre chance de s'échapper. Ils le surveilleront nuit et jour comme ils l'ont fait pour la malheureuse reine, jusqu'au moment…

Sa voix se brisa dans un sanglot. Son courage menaçait de l'abandonner à la pensée de la mort ignominieuse qu'allait subir loin d'elle et de son pays, l'homme qu'elle aimait si ardemment.

– Je ne puis le laisser mourir seul, Sir Andrew. Il aura besoin de me sentir près de lui !... Et puis, vous êtes là aussi, vous, Lord Tony, Lord Hastings, tous les autres, et vous n'allez pas le laisser mourir... comme cela... abandonné...

– Certes, Lady Blakeney, dit vivement Sir Andrew, nous n'allons pas abandonner notre chef, et nous tenterons tout ce qui est humainement possible pour le sauver. Déjà Hastings et Tony sont sur la route de Paris. Il existe dans la capitale et ses alentours deux ou trois lieux de rendez-vous connus seulement de nos ligueurs et où Percy trouverait l'un de nous s'il réussissait jamais à s'évader. Tout le long du chemin entre Paris et Calais, nous avons des refuges où nous pouvons trouver des déguisements, des vivres, des chevaux, ou nous cacher si besoin est. Non, non, Lady Blakeney, ne parlez pas de situation désespérée : nous sommes vingt hommes prêts à donner notre vie pour le Mouron Rouge. Déjà moi, son lieutenant, j'ai été désigné pour prendre la tête d'une troupe prête à tout risquer pour le sauver. Je repars demain pour Paris, et si le courage et l'ardeur peuvent renverser les montagnes, eh bien ! nous les renverserons ! Notre mot de passe est « Dieu sauve le Mouron Rouge ! »

Il s'agenouilla près de Marguerite et baisa les doigts qu'elle lui tendait.

– Et Dieu vous bénisse tous ! acheva-t-elle tout bas.

Suzanne s'était relevée et faisait de son mieux pour retenir ses larmes.

– Voyez comme je suis égoïste, observa Marguerite. Je parle devant vous d'emmener votre mari comme si c'était chose naturelle, et pourtant je connais moi-même l'horreur de telles séparations.

– Mon mari ira où son devoir l'appelle, répondit Suzanne avec une dignité simple. Je l'aime de toute mon âme à cause de sa vaillance et de son dévouement. Il ne peut abandonner celui qui est à la fois son chef et son ami, et ce n'est pas moi qui lui demanderai de jouer le rôle d'un lâche. Le Ciel le protégera, j'en suis sûre.

Ses yeux brillaient de fierté. Malgré sa jeunesse et son aspect frêle, elle était bien la femme d'un soldat. Mais aussi, Sir Percy Blakeney n'avait-il pas sauvé toute sa famille ? Le comte et la comtesse de Tournai, son jeune frère et elle-même devaient la vie au Mouron Rouge. Elle n'était pas près de l'oublier.

– Je ne crois pas que nous courions grand danger, dit Sir Andrew de son ton le plus naturel. Le gouvernement révolutionnaire veut frapper à la tête ; peu lui importent les membres. Il n'en serait pas de même si nous réussissions à délivrer notre chef, mais alors, nous n'aurions plus rien à craindre.

– En ce qui me concerne, vous pouvez dire la même chose, Sir Andrew, dit Marguerite. Maintenant qu'ils se sont emparés de Percy, ses ennemis ne se soucient pas de moi. Si vous réussissez à sauver mon mari, comme vous, je ne craindrai aucun danger, et si vous échouez…

Elle s'interrompit et posa la main sur le bras de Sir Andrew.

– Emmenez-moi, mon ami, dit-elle d'un ton suppliant. Ne me condamnez pas au supplice de l'attente dans laquelle on s'épuise à deviner ce qui se passe au loin sans oser accueillir le moindre espoir, de peur de le voir brisé l'instant d'après.

Comme Sir Andrew demeurait silencieux et irrésolu, elle poursuivit avec une douce insistance :

– Je ne vous gênerai pas, je saurai m'effacer de façon à ne pas contrarier vos plans et j'aurai la force de supporter toutes les fatigues et toutes les privations. Ah ! poursuivit-elle tandis qu'une note de passion faisait vibrer sa voix, ne comprenez-vous pas qu'il faut que je respire l'air qu'il respire, sans quoi j'étoufferais ou je deviendrais folle !

Sir Andrew se tourna vers sa femme, une muette interrogation dans les yeux.

– Il serait à la fois cruel et inutile de ne pas accorder votre protection à Marguerite, répondit Suzanne d'un ton grave qui contrastait avec son expression enfantine ; car je crois que si vous ne l'emmenez pas avec vous demain, elle partira pour Paris toute seule.

Marguerite remercia son amie du regard. Sir Andrew ne pouvait résister plus longtemps. Il savait que Lady Blakeney était courageuse et douée d'une grande endurance physique. D'autre part, connaissant sa nature ardente et sensible, il se représentait quelle torture serait pour elle l'attente dans l'inaction, loin de Paris. Il comprenait surtout qu'elle voulût à tout prix partager le destin, bon ou mauvais, de l'homme qu'elle aimait.

25

À l'affût des nouvelles

Sir Andrew venait de rentrer. Il essayait de réchauffer auprès du feu ses membres engourdis, car le froid avait repris avec une nouvelle rigueur.

Sans le questionner, Lady Blakeney lui versa une tasse de café qu'elle venait de préparer elle-même. À quoi bon lui demander des nouvelles ? Il n'en avait certainement aucune à lui donner, autrement il n'aurait pas eu dans son regard cette expression de lassitude et de découragement qu'il ne parvenait pas à dissimuler.

– J'essaierai encore ce soir un autre endroit, dit-il lorsqu'il eut absorbé quelques gorgées de café brûlant, un restaurant de la rue de la Harpe où se rendent souvent pour souper les membres du club des cordeliers, leur séance terminée. On peut y glaner quelques renseignements intéressants.

– Il semble vraiment étrange qu'ils soient si longs à le mettre en jugement, dit Marguerite de cette voix basse et sans timbre qui était maintenant la sienne. Quand vous m'avez apporté l'horrible nouvelle, j'étais persuadée qu'ils allaient le juger tout de suite, et je vivais dans la terreur d'arriver trop tard…

Elle fit un effort courageux pour contenir le tremblement de sa voix.

– Et Armand ? reprit-elle d'un air interrogateur.

– Oh ! quant à lui, je demeure dans l'ignorance la plus complète, dit Ffoulkes. Je n'ai pu trouver son nom sur aucun registre d'écrou.

– Pauvre Armand ! soupira-t-elle. Quelle souffrance ce doit être pour lui de penser que c'est son imprudence qui nous a plongés tous dans une telle détresse !

Elle parlait avec tristesse, mais d'un ton dépourvu de toute amertume. Ce calme apparent ne sembla que plus poignant à Sir Andrew qui lisait en même temps dans son regard un désespoir infini.

– Bien que nous ne puissions comprendre ce qui se passe, Lady Blakeney, dit-il avec effort, nous ne devons pas oublier que tant que subsiste la vie, l'espoir doit subsister aussi.

– L'espoir ! murmura-t-elle en attachant sur le visage de son compagnon le regard de ses grands yeux cernés.

Ffoulkes détourna la tête et s'occupa de ranger la cafetière et les tasses ; il ne pouvait supporter de voir cette expression sur le visage de Marguerite, car il se sentait impuissant à la réconforter. Le désespoir le gagnait, lui aussi, et pour rien au monde il ne voulait le laisser paraître.

Trois jours s'étaient écoulés depuis que Sir Andrew Ffoulkes et Lady Blakeney étaient arrivés à Paris. Ils avaient trouvé un abri temporaire à l'intérieur de la ville ; Tony et Hastings se tenaient dans la banlieue proche, prêts à répondre au premier appel, et tout le long de la route de Paris à Calais, à Saint-Germain, à Mantes, dans les villages entre Beauvais et Amiens, partout où ils s'étaient ménagé des concours sûrs, des partisans dévoués du Mouron Rouge étaient postés, n'attendant qu'un signal pour se porter au secours de leur chef.

Dès son arrivée, Sir Andrew avait constaté par la lecture des gazettes et plus encore par les conversations entendues dans les lieux publics que la capture du Mouron Rouge et sa détention dans la cellule de Marie-Antoinette à la Conciergerie continuaient à occuper les esprits. Par contre le nom du dauphin n'était jamais prononcé, aucune allusion faite à son enlèvement ; Sir Andrew se rendit compte que la nouvelle ne s'était pas répandue dans le public. Nul doute que quelqu'un n'eût un puissant intérêt à tenir le fait soigneusement caché.

Il laissait la pauvre Marguerite imaginer les précautions avec lesquelles son mari devait être gardé, précautions plus minutieuses encore que celles qui avaient fait des derniers jours de l'infortunée souveraine un véritable martyre. Lui-même avait à ce sujet des précisions qu'il ne se souciait pas de communiquer, car les détails appris vingt-quatre heures auparavant à la faveur d'une rencontre imprévue étaient de nature à plonger dans le désespoir la malheureuse femme.

La veille, comme il assistait à la sortie des jacobins, il avait reconnu soudain dans un petit homme malingre au teint bilieux l'ex-ambassadeur Chauvelin. Celui-ci parlait à un individu de haute taille, aux épaules voûtées qui l'écoutait d'un air maussade. Sir Andrew, en évoluant entre les groupes, était parvenu à se glisser dans le sillage des deux hommes. Qu'espérait-il ? Il ne pouvait s'approcher d'eux suffisamment pour entendre autre chose que des bribes de conversations incompréhensibles. N'importe, il les suivit, et les vit bientôt entrer dans un café auquel sa situation privilégiée à proximité du club assurait toujours une nombreuse clientèle.

Sans hésiter, Ffoulkes y entra derrière eux et alla prendre place au fond de la salle, près de la table où les deux hommes venaient de s'installer. Il s'assit en leur tournant le dos, et parut s'absorber dans la dégustation d'une chopine de vin blanc qu'il avait commandée en entrant.

Chauvelin et son compagnon continuaient à s'entretenir à voix basse ; mais l'oreille de Sir Andrew était fine, toute son attention tendue, et il ne perdait presque rien de leur conversation. Chauvelin semblait essayer de réconforter son comparse.

– Un peu de patience ! répétait-il. Te voilà affaissé comme si tout était perdu.

– C'est que pour moi, l'enjeu est gros ! marmotta l'autre.

– Raison de plus pour suivre mes conseils. Pas de violences, pas de brutalités inutiles. Nous finirons par venir à bout de sa résistance.

– C'est long, reprit l'autre. Nos hommes s'acquittent pourtant avec conscience de leur tâche. Ils ne passent pas plus d'un quart d'heure, la nuit comme le jour, sans entrer dans la cellule en criant : « Hé ! l'Anglais, dis-nous où est l'enfant. » Il a déjà eu cinq jours de ce régime, pas une seconde de sommeil, et juste assez de nourriture pour le soutenir. Évidemment, sa résistance ne peut durer longtemps, mais nous n'en voyons pas encore le bout, et en attendant je me fais vieux.

Sir Andrew avait compris. Un instant, il sentit que son sang-froid l'abandonnait, et il faillit sauter à la gorge du misérable. D'un brusque effort, il se ressaisit, et, craignant que son émotion n'eût été remarquée, il alla payer son écot et se hâta de sortir.

Depuis lors la vision de son chef soumis à une telle torture hantait son esprit et lui faisait considérer l'avenir sous les couleurs les plus sombres.

26

L'ennemi

Ce même soir, Sir Andrew Ffoulkes ayant annoncé son intention de se rendre rue de la Harpe prit congé de Marguerite peu après sept heures, promettant d'être de retour vers neuf heures. Marguerite, de son côté, dut s'engager à prendre au moins une partie du souper que la logeuse devait lui monter.

Lady Blakeney et Sir Andrew habitaient depuis leur arrivée ce modeste logement garni dans une vieille maison située sur le quai de la Mégisserie. Presque en face se dressait le Palais de Justice dont Marguerite passait des heures à contempler les murailles sombres.

Bien que la nuit fût tombée, elle demeura près de la fenêtre après le départ de Sir Andrew Ffoulkes, guettant les petites lumières qui s'allumaient de l'autre côté du fleuve. Elle ne pouvait apercevoir les fenêtres de la prison qui donnaient sur une cour intérieure, mais elle éprouvait une sorte de consolation mélancolique à contempler ces murs qui renfermaient ce qu'elle avait de plus cher au monde.

Mon Dieu ! était-il possible d'imaginer Percy avec son allure insouciante, ses propos légers, son rire joyeux devenu la proie de ses ennemis ? Ah ! comme ceux-ci devaient jouir de leur triomphe, l'insulter, l'humilier, le torturer peut-être afin de briser cet esprit indomptable qui était capable de les narguer jusqu'au seuil du tombeau !... Le Mouron Rouge à la merci de ses ennemis... Celui qui avait arraché tant d'innocents à

l'injustice, livré lui-même aux persécuteurs… Dieu pouvait-il permettre une telle infamie !

À cet instant un coup léger fut frappé à la porte.

– Entrez ! dit-elle aussitôt.

Ce ne pouvait être que la logeuse apportant le souper ou du bois pour regarnir le feu, et Marguerite ne se retourna même pas. Elle entendit la porte s'ouvrir, puis se refermer doucement.

– Lady Blakeney, puis-je solliciter la faveur de quelques instants d'entretien ? prononça sur un ton déférent une voix masculine.

Marguerite se retourna en réprimant un cri de terreur.

– Chauvelin !… balbutia-t-elle.

– Lui-même, à votre service, répondit celui-ci en s'inclinant. Sa personne mince et fluette, éclairée par la lampe, se détachait sur le mur sombre. Il posa son chapeau et son manteau sur une chaise et fit mine d'avancer. Instinctivement, Marguerite leva la main comme pour l'arrêter.

Il haussa les épaules tandis qu'un sourire sarcastique se jouait autour de ses lèvres.

– Me permettez-vous de m'asseoir ? demanda-t-il simplement.

– Comme il vous plaira, prononça Marguerite d'un ton glacé.

– Et puis-je vous demander de me prêter votre attention pendant un moment, Lady Blakeney ? continua-t-il en prenant une chaise qu'il plaça de façon à garder son visage dans l'ombre.

– Est-ce bien nécessaire ?

– C'est indispensable si vous désirez revoir votre mari, vous entretenir avec lui, lui être utile enfin… avant qu'il ne soit trop tard.

– Alors parlez, citoyen ; je vous écoute.

Elle se laissa tomber sur le siège le plus proche sans se soucier si la lumière de la lampe révélait son visage ravagé. À cet homme, cause de tout ce qu'elle endurait, elle n'avait rien à cacher ; elle savait que le courage pas plus que le désespoir ne pouvaient le toucher, et que sa haine pour Percy avait depuis longtemps étouffé en lui la dernière étincelle de pitié.

– Peut-être, Lady Blakeney, commença Chauvelin après un court silence, aimeriez-vous à savoir comment j'ai réussi à me ménager le plaisir de cet entretien avec vous ?

– Vos espions ont fait leur besogne habituelle, je suppose.

– Précisément. Nous étions sur le qui-vive depuis quelques jours ; or hier soir, un mouvement involontaire de Sir Andrew Ffoulkes a suffi pour nous mettre sur votre trace.

– Sir Andrew Ffoulkes… ? fit-elle étonnée.

– Il était dans un café de la rue Saint-Honoré, fort habilement travesti, je le reconnais, essayant sans aucun doute de recueillir des renseignements sur le sort de son chef, Sir Percy Blakeney. Sir Andrew, ému, j'imagine, par ce qu'il entendait d'une conversation voisine, perdit un instant son sang-froid et

fit un mouvement qui le trahit. Un de nos policiers sortit sur les talons du jeune portefaix qui avait écouté avec un si vif intérêt la conversation de votre serviteur et d'un de ses collègues et se mit à le suivre. Il fut ainsi conduit jusqu'à la porte de cette maison. Très simple, comme vous le voyez. Pour moi, je me doutais depuis huit jours que nous ne serions pas longtemps avant de recevoir à Paris la charmante épouse de Sir Percy. Lorsque j'ai su où logeait Sir Andrew, j'ai deviné sans difficulté que Lady Blakeney ne devait pas être bien loin.

– Et qu'y avait-il dans votre conversation d'hier soir, demanda Marguerite avec calme, qui ait pu motiver l'émotion de Sir Andrew ?

– Il ne vous l'a pas dit ?

– Non.

– En ce cas, Lady Blakeney, il faut que je vous expose exactement la situation. Sir Percy, avant qu'une heureuse chance le remît entre nos mains, avait jugé bon de s'intéresser aux affaires d'un de nos principaux prisonniers d'État.

– Oui, je sais, monsieur, interrompit Marguerite, un enfant, le fils du souverain que vous avez décapité et que vous assassiniez lui-même lentement, corps et âme…

– Pensez-en ce qu'il vous plaira. Quoi qu'il en soit, cette affaire ne regardait en rien Sir Percy. Il en jugea autrement et se permit d'enlever du Temple le jeune dauphin. Seulement, deux jours plus tard, il était lui-même sous les verrous.

Chauvelin s'arrêta un instant, ses yeux aux reflets d'acier fixés sur le visage de Marguerite. Son sourire ironique s'était accentué.

– Sir Percy, poursuivit-il, est donc maintenant à la Conciergerie, gardé plus étroitement encore que la défunte Marie-Antoinette.

– Mais il se rit de vos barres et de vos verrous ! s'exclama Lady Blakeney dans un fol accès de défi. Rappelez-vous Calais, monsieur. Rappelez-vous Boulogne !

– Oui, mais à présent c'est à notre tour de rire. Nous serions prêts cependant à renoncer même à ce plaisir si Sir Percy, montrant un peu plus de bonne volonté, consentait à lever le petit doigt pour reconquérir sa liberté.

– Quoi ! une autre lettre infâme à écrire, sans doute, observa dédaigneusement Marguerite, une nouvelle tentative contre son honneur…

– Non, non ! Lady Blakeney, interrompit Chauvelin d'un ton patelin. La situation cette fois est beaucoup plus simple. Si nous voulions, nous pourrions envoyer votre mari dès demain à l'échafaud : mais je préfère ne pas en venir à cette extrémité, si Sir Percy veut bien, de son côté, accéder à certaine demande que nous lui adressons.

– Et cette demande… ?

– Est des plus raisonnables. Votre mari, selon toute vraisemblance, sait où se trouve actuellement l'enfant qu'il a enlevé. Qu'il ordonne à ses acolytes, dont un certain nombre, si je ne m'abuse, rôdent en ce moment aux alentours, de nous rendre le jeune Capet, et non seulement nous ferons en sorte que ces messieurs puissent regagner l'Angleterre sains et saufs, mais nous serons aussi disposés à traiter avec beaucoup moins de rigueur l'audacieux Mouron Rouge lui-même.

Marguerite fit entendre un petit rire sec et méprisant.

– Je me demande si je vous comprends bien, dit-elle. Vous voulez que mon mari vous livre le petit roi de France après avoir risqué sa vie pour l'arracher de vos griffes… C'est bien cela que vous voulez dire ?

– C'est, en effet, ce que nous répétons à Sir Percy lui-même depuis six jours.

– Eh bien ! alors, vous devez connaître sa réponse.

– Oui, dit-il lentement, mais cette réponse devient de plus en plus faible chaque jour.

– Plus faible ? Je ne comprends pas.

– Alors, laissez-moi vous expliquer, Lady Blakeney. Il y a un instant, vous faisiez allusion à mes échecs passés ; comme un défi, vous me jetiez à la face les noms de Calais et de Boulogne. Je reconnais que j'ai été joué à Calais et vaincu à Boulogne ; mais là, j'avais commis une grave erreur, – erreur qui comportait une leçon dont je tire parti aujourd'hui.

Il fit une pause pendant laquelle son regard aigu fouilla le visage qu'il avait en face de lui.

– À Boulogne, reprit Chauvelin satisfait de son examen, Sir Percy et moi ne luttions pas à armes égales. Reposé par un séjour dans sa magnifique résidence de Richmond et animé de cet esprit d'aventure qui fait bouillir dans ses veines un sang généreux, Sir Percy dans tout l'épanouissement de sa force physique s'est trouvé opposé à un homme de moyens chétifs : rien d'étonnant à ce que j'aie perdu la partie. J'avais commis la faute de me mesurer à un homme à l'apogée de sa force. Tandis que maintenant…

– Tandis que maintenant… ?

– Sir Percy a passé exactement une semaine à la Conciergerie, Lady Blakeney, prononça Chauvelin lentement afin de laisser chacune de ses paroles s'enfoncer dans l'esprit de son interlocutrice. Avant même qu'il ait pu examiner sa cellule et bâtir pour son compte un de ces remarquables plans d'évasion qui l'ont rendu si justement célèbre, les hommes préposés à sa garde ont commencé à mettre en pratique les instructions que je leur avais données. Une semaine vient de s'écouler, et tout ce temps les gendarmes ont questionné le prisonnier sans répit. Vous entendez, Lady Blakeney : sans répit. Tous les quarts d'heure, la nuit comme le jour, deux de ces hommes entrent dans sa cellule et lui posent cette question : « Dis-nous où est l'enfant. » Jusqu'ici, nous n'avons pas obtenu de réponse, bien que j'aie expliqué à Sir Percy que plusieurs de ses amis honorant en ce moment Paris de leur visite, tout ce que nous lui demandions, c'était d'envoyer des instructions à ces hardis gentlemen pour qu'ils remettent entre nos mains le jeune Capet. Malheureusement, notre prisonnier est quelque peu obstiné. Au début, l'idée a paru l'amuser : il répétait en riant qu'il avait toujours eu la faculté de dormir les yeux ouverts ; mais nos gendarmes remplissent leur consigne avec une conscience digne d'éloge, et le manque de sommeil joint à une nourriture des plus frugales commencent à produire leur effet. Je ne crois pas que Sir Percy soit très long maintenant à céder à nos efforts persuasifs. Dans tous les cas, chère madame, nous n'avons désormais à craindre aucun essai d'évasion de sa part. Je me demande même s'il serait capable à l'heure qu'il est de traverser cette pièce d'un pas ferme.

Pendant que Chauvelin parlait, Marguerite était restée silencieuse et en apparence impassible. Son visage n'exprimait encore qu'un indicible étonnement, un pli s'était creusé entre ses deux yeux, dont le bleu limpide était devenu presque noir. Elle essayait de se représenter ce que Chauvelin venait de lui

décrire : un homme harcelé par une question répétée sans trêve ni relâche, un homme à qui on n'accordait ni sommeil ni repos, ni nourriture, un homme qui endurait un supplice digne des âges les plus barbares.

Marguerite regarda Chauvelin comme elle aurait regardé quelque monstre à figure de sphinx.

– Ainsi, c'est pour me faire ces révélations que vous êtes venu me trouver ce soir ? demanda-t-elle dès qu'elle se sentit assez maîtresse de sa voix pour parler. Maintenant que vous avez rempli votre mission, je vous en prie, partez.

– Pardon, Lady Blakeney, répliqua-t-il, j'avais un double objectif en recherchant cette entrevue. Je me proposais de vous donner des nouvelles de Sir Percy et de vous offrir la possibilité d'user auprès de lui de votre influence.

– Mon influence ?

– Vous désirez voir votre mari, Lady Blakeney, n'est-il pas vrai ?

– Oui.

– Alors, usez de mes services. Je puis vous en obtenir la permission quand vous le désirerez.

– Vous comptez sans doute que je ferai mon possible pour affaiblir sa résistance par mes prières, par mes larmes !

– Pas nécessairement, dit-il d'un ton affable. Je vous assure que nous pouvons fort bien, tout seuls, arriver à ce résultat.

– Misérable ! (Ce cri d'horreur jaillit du fond de l'âme de Marguerite.) Ne craignez-vous donc pas que la colère de Dieu s'abatte sur vous ?

– Nullement, répliqua-t-il d'un ton léger, car je n'ai pas l'avantage de croire en Dieu. Allons, reprit-il plus sérieusement, ne vous ai-je pas prouvé que mon offre était désintéressée ? Je vous le répète donc, si vous voulez voir Sir Percy, dites-le-moi, et les portes s'ouvriront devant vous.

Elle attendit un moment ; puis, le regardant en face, elle dit froidement :

– C'est bien, j'irai.

– Quand ?

– Ce soir.

– Bien. Je vais trouver mon collègue Héron pour prendre avec lui les dispositions nécessaires.

– Eh bien ! allez. Je vous suivrai dans une heure.

– C'est entendu. Veuillez être à l'entrée principale de la prison, à neuf heures et demie. Vous savez qu'elle se trouve rue de la Barillerie, à droite du grand escalier du Palais de Justice.

– Le Palais de Justice, murmura-t-elle avec amertume. Puis elle ajouta d'un ton froid :

– Très bien, citoyen. J'y serai à neuf heures et demie.

– Vous me trouverez à la porte de la prison, prêt à vous introduire.

Chauvelin prit son manteau, son chapeau, s'inclina cérémonieusement devant Marguerite et se dirigea vers la porte. Il allait la franchir quand la voix de Lady Blakeney s'éleva, hésitante :

– Mon entretien avec le prisonnier, demanda-t-elle, en essayant vainement de cacher son émotion, mon entretien avec le prisonnier sera-t-il privé ?

– Naturellement, répondit Chauvelin avec un sourire rassurant. Au revoir, Lady Blakeney.

27

À la Conciergerie

Marguerite, accompagnée de Sir Andrew, marchait rapidement le long du quai où une bise aigre faisait tourbillonner de rares flocons. La neige qui était tombée dans l'après-midi dessinait de l'autre côté de l'eau les toits pointus de la prison.

Lady Blakeney et son compagnon avançaient en silence. Tout ce qu'ils pouvaient avoir à dire avait été dit dans le triste petit logement du quai de la Mégisserie lorsque Sir Andrew était rentré peu après le départ de Chauvelin.

– Ils le font mourir à petit feu, Sir Andrew ! s'était écriée Marguerite d'un ton déchirant. N'y a-t-il rien que nous puissions faire pour lui ?

Bien peu de chose, hélas ! Sir Andrew lui avait remis deux petites limes d'acier et une dague fine comme un bijou.

– Vous ne voyez rien d'autre que je puisse emporter ? avait-elle demandé après avoir dissimulé ces objets dans les plis de son fichu. J'ai de l'argent au cas où ses gardiens…

Sir Andrew s'était détourné sans répondre. Depuis trois jours il avait tenté tous les moyens de corruption pour entrer en communication avec le personnel de la prison. Ah ! Chauvelin et ses amis n'avaient négligé aucune précaution ! Le cachot de Blakeney, situé au centre du labyrinthe de la Conciergerie, était commandé par une salle de garde, et l'on ne pouvait y pénétrer sans passer au milieu des gendarmes qui surveillaient le prison-

nier nuit et jour. De même que toutes les tentatives faites pour arracher la malheureuse reine à sa prison avaient échoué, tout essai de parvenir jusqu'au Mouron Rouge ou de soudoyer ses gardiens était également voué à l'insuccès.

– Courage, Lady Blakeney, murmura Sir Andrew à Marguerite comme ils atteignaient le Pont-Au-Change. Rappelez-vous notre fière devise : Le Mouron Rouge ne connaît pas la défaite. Dites-vous bien que si Blakeney vous confie un message pour nous, quoi qu'il nous demande, nous sommes prêts à le faire et à donner notre vie pour notre chef. Courage ! Quelque chose me dit qu'un homme comme Percy ne peut périr entre les mains de ces canailles.

– Maintenant, séparons-nous, dit Marguerite. Il serait imprudent que vous veniez plus loin.

– Bah ! dit Sir Andrew, s'ils avaient voulu me prendre, je serais arrêté depuis hier soir. Quand vous sortirez, continua-t-il, ne regardez ni à droite ni à gauche, mais retournez directement à la maison. Je serai aux aguets, et dès que ce sera possible, je vous rejoindrai. Dieu vous garde tous les deux !

Arrivée à la grille donnant accès dans la grande cour du Palais de Justice, Marguerite vit que des mesures avaient été prises en vue de sa visite. Elle n'eut qu'à dire son nom à la sentinelle pour obtenir la permission de passer. À droite de l'escalier monumental, elle trouva la grille entrouverte. Chauvelin l'attendait de l'autre côte.

– Une entrevue d'une demi-heure vous est accordée avec Sir Percy, Lady Blakeney, dit-il en lui faisant descendre quelques marches.

Il la guida à travers une petite cour en contrebas à l’extrémité de laquelle une porte s’ouvrait. Ils franchirent deux guichets : Marguerite était à l’intérieur de la Conciergerie.

Comme dans un rêve elle suivit Chauvelin à travers des salles dallées, des corridors à demi éclairés, franchit plusieurs grilles. À cette heure, bien qu’on croisât quelques ombres dans les couloirs, la lugubre prison était presque silencieuse. Soudain Chauvelin s’arrêta devant une porte fermée et se tourna vers Marguerite qui le regarda, le cœur battant.

– Croyez à mes regrets, Lady Blakeney, dit-il d’un ton plein de déférence, mais les autorités de la prison, en me donnant la permission de vous introduire ici, ont mis à cette faveur une condition.

– Une condition ?

– Je vous donne ma parole que je n’ai rien à faire avec cette formalité que vous trouverez peut-être contraire à votre dignité, mais je ne puis vous l’épargner. Si vous voulez bien entrer dans cette salle, la personne qui s’y trouve vous expliquera ce dont il s’agit.

Il poussa la porte.

– Je vous attends ici, murmura-t-il, en s’effaçant devant Marguerite. Si vous avez à vous plaindre de la moindre chose, appelez-moi.

Et il ferma la porte derrière elle.

Marguerite se trouva dans une petite pièce carrée où une femme grisonnante, au teint blême, tricotait à la lumière d’une lampe suspendue au plafond. Cette femme se leva en la voyant et déposa son ouvrage sur une table.

– Citoyenne, dit-elle, je dois vous prévenir que j'ai l'ordre de vous visiter.

– Me visiter ?... répéta Marguerite, cherchant à comprendre.

– De vous fouiller, quoi ! C'est une chose que j'ai souvent à faire aux gens qui viennent voir les prisonniers. Aussi n'est-ce pas la peine d'essayer de me tromper. Je suis très habile à découvrir les objets, papiers, limes ou cordes, dissimulés dans le fond d'un bonnet ou l'ourlet d'un jupon. Allons, ajoutât-elle avec impatience en voyant que Marguerite demeurait immobile au milieu de la pièce, plus tôt nous finirons et plus tôt vous pourrez voir votre prisonnier.

Ces mots produisirent l'effet désiré. Il eût été vain de protester ; dissimulant sa révolte intérieure, Lady Blakeney retira son fichu et sa robe et se soumit sans mot dire au contact des mains rudes qui se promenaient partout où pouvaient se dissimuler des objets prohibés. La femme accomplissait consciencieusement sa besogne. Elle ne témoigna pas la moindre surprise en trouvant les petites limes d'acier et se contenta de les poser sur la table. Toujours en silence, elle mit à côté l'arme-joujou ainsi que la bourse gonflée de pièces d'or. Elle compta tout haut celles-ci et les replaça dans la bourse.

Quand elle fut certaine que Marguerite n'avait plus rien de caché sur elle, la femme lui permit de se rhabiller et lui offrit même de l'aider ; puis elle rouvrit la porte.

Chauvelin, demeuré à la même place, regarda sortir Marguerite dont la figure pâle et fermée n'exprimait rien de l'indignation qu'elle ressentait, et tourna des yeux interrogateurs vers la femme.

– Deux limes, un petit couteau et une bourse contenant vingt louis, dit celle-ci laconiquement.

Chauvelin reçut cette information sans aucun commentaire.

– Suivez-moi, Lady Blakeney, dit-il paisiblement.

Un instant plus tard, il s'arrêta près d'une lourde porte percée d'un judas derrière laquelle résonnaient des voix bruyantes.

– C'est ici, dit-il à Marguerite.

Un gendarme qui arpentait le corridor avait fait halte. D'un geste, Chauvelin lui montra son écharpe tricolore tout en frappant à la porte.

– Qui va là ? fit une voix à l'intérieur.

Et une paire d'yeux apparut dans l'ouverture grillagée.

– Citoyen Chauvelin, du Comité de sûreté générale.

Un bruit de verrous se fit entendre, puis le grincement d'une clef dans l'énorme serrure, et la porte tourna lentement sur ses gonds.

Éblouie par la lumière vive de la salle des gardes, Marguerite monta en trébuchant la marche d'entrée. La pièce lui parut remplie de soldats ; plusieurs jouaient aux cartes autour d'une table, d'autres dormaient, couchés sur des paillasses le long du mur. L'un d'eux, qui portait les galons de sergent, arrêta d'un mot le bruit qui régnait dans la salle, et montrant à Lady Blakeney une ouverture sans porte pratiquée dans le mur de droite lui dit brièvement :

– De ce côté, citoyenne.

Une barre de fer coupait l'ouverture. Le sergent la souleva en faisant signe à Marguerite d'avancer. Instinctivement elle jeta un coup d'œil derrière elle pour voir si Chauvelin la suivait, mais celui-ci avait disparu.

28

Le lion en cage

Sans doute le soldat qui introduisit Marguerite dans la cellule du prisonnier avait-il gardé au fond du cœur quelque sentiment d'humanité, en dépit de la besogne impitoyable qu'on exigeait de lui. La figure lasse de la jeune femme, son regard de détresse durent éveiller sa compassion, car, sitôt que Lady Blakeney fut passée dans la seconde pièce, il referma la barrière et resta en faction près de l'ouverture, le dos tourné vers l'intérieur de la cellule.

Marguerite s'était arrêtée sur le seuil. Après la vive lumière de la salle de garde, le cachot semblait plongé dans l'obscurité. Petit à petit, ses yeux s'habituèrent à la pénombre ; elle vit que l'étroite et longue cellule se terminait à gauche par une espèce d'enfoncement, et, rapide comme l'éclair, le souvenir lui revint de Marie-Antoinette se confinant dans cette sombre retraite pour échapper aux regards insolents de ses gardiens. Maintenant, Marguerite distinguait quelques meubles groupés dans ce recoin : deux chaises, une table, éclairées par la clarté confuse d'une veilleuse accrochée au mur.

Soudain, elle vit Percy. Il était assis dans une attitude abandonnée, le bras gauche étendu sur la table et la tête à demi cachée dans le repli de son bras.

Marguerite le contempla un instant en silence. Puis, d'un pas léger, elle traversa la cellule, s'agenouilla auprès de son mari, et, prenant la main qui pendait inerte à son côté, d'un geste plein de ferveur la porta jusqu'à ses lèvres.

Blakeney tressaillit, il souleva un peu la tête et murmura d'une voix sourde :

– Je vous dis que je n'en sais rien, et quand bien même je le saurais…

Marguerite l'entoura de ses bras. Un frisson parcourut Sir Percy ; il tourna lentement la tête et ses yeux las aux paupières rougies rencontrèrent ceux de Marguerite. Un éclair aussitôt s'alluma dans son regard.

– Ma bien-aimée, murmura-t-il. Je savais que je vous reverrais.

Il se redressa et noua ses bras autour d'elle. Cette étreinte passionnée ne laissait deviner ni épuisement, ni lassitude. Lorsque Marguerite leva de nouveau les yeux sur lui, elle aurait pu croire que la première vision qu'elle avait eue de son mari dans son attitude affaissée n'était qu'une illusion de son imagination anxieuse. Un sang chaud, ardent, colorait maintenant le visage de Sir Percy, la vie semblait palpiter avec la même force dans ses membres puissants.

– Percy, murmura-t-elle, ils m'ont accordé de vous voir quelques instants. Ils se figuraient que mes larmes briseraient votre résistance.

Il échangea avec Marguerite un de ces regards intimes et profonds qui lient deux âmes l'une à l'autre.

– Là, petite fille ! dit-il avec un sourire, comme ils vous connaissent mal ! La belle âme courageuse qui brille à travers vos yeux défierait les machinations de Satan lui-même… Fermez ces jolis yeux, ma chérie, de peur que l'ivresse de les contempler ne me rende fou de joie.

Il avait pris le visage de Marguerite entre ses mains et semblait en effet ne pouvoir en rassasier ses regards.

– Ah ! ma chérie, soupira-t-il en plongeant son visage dans la masse soyeuse des cheveux blonds de Marguerite, j'étais si fatigué avant que vous n'arriviez !

Puis, se redressant, il continua, tandis que dans ses yeux bleus dansait une lueur de son impérissable gaieté :

– N'est-ce pas une chance, ma mignonne, que ces brutes aient consenti à me laisser raser ? Je n'aurais vraiment pas osé vous recevoir avec une barbe de huit jours au menton. À force d'éloquence j'ai décidé un de ces aimables gentlemen à me rendre ce service chaque matin, – car, naturellement, ils ne me laisseraient pas manier moi-même un rasoir : ils auraient peur que je ne me coupe la gorge ; mais j'ai trop sommeil pour en avoir même l'idée.

– Oh ! Percy !... s'exclama Marguerite d'un ton de reproche.

– Allons, ma chérie, ne soyez pas émue par une simple plaisanterie, dit-il. Ces canailles n'en ont pas encore fini avec moi.

Il resta silencieux un instant, puis reprit plus doucement :

– Marguerite, les moments sont précieux. Dieu sait que je pourrais passer une éternité à vous presser ainsi contre mon cœur, mais nous n'avons qu'une demi-heure à nous et j'ai beaucoup de choses à vous dire. À présent que je ne suis plus qu'un malheureux gibier pris au piège, j'ai besoin de votre aide. Voulez-vous écouter attentivement ce que je vais vous dire ?

– Oui, Percy ; je vous écoute.

– Êtes-vous prête à faire exactement ce que je vous demanderai ?

– Il me serait impossible de faire autre chose, répondit-elle simplement.

– Cela signifie qu'il faut nous séparer aujourd'hui, peut-être pour ne jamais nous revoir. Chut, bien-aimée, dit-il en plaçant sa main sur les lèvres de Marguerite d'où un gémissement avait failli s'échapper, essayez d'être forte, je vous en supplie. Je sais que votre âme sera toujours près de la mienne, et un amour comme celui que je lis dans vos yeux est suffisant pour obliger un homme à s'accrocher à la vie de tout son pouvoir. Mais dans mon intérêt comme dans le vôtre, ne tentez pas de revenir ici. Puis-je compter que vous m'obéirez ?

Elle répondit d'une voix basse mais ferme :

– Oui, Percy, je ferai tout ce que vous me demanderez.

– Alors, Dieu bénisse votre courage, ma chérie, car vous allez en avoir besoin.

29

Pour le salut du dauphin

L'instant d'après, il était à genoux sur le carrelage, et ses mains tâtaient sous la table les briques irrégulières qui revêtaient le sol. Marguerite s'était levée et le regardait faire avec des yeux intrigués. Elle le vit glisser soudain ses longs doigts dans une fente entre deux carreaux, soulever l'un d'eux, et tirer de cette cachette une petite liasse de papiers. Inquiète, elle jeta un rapide regard vers l'entrée, mais fut aussitôt rassurée : personne ne les épiait, et l'extrémité de la cellule était invisible à quiconque n'en avait pas franchi le seuil.

Après avoir remis le carreau en place, Percy s'était relevé ; il attira Marguerite plus près de lui.

– Bien-aimée, murmura-t-il, je vous confie ces papiers en vous demandant de les regarder en quelque sorte comme mes dernières volontés. J'ai réussi un jour à me jouer de ces brutes en feignant de céder à leurs menaces : on m'a octroyé de l'encre, une plume, du papier et une demi-heure de tranquillité pour que j'adresse à mes partisans l'ordre de ramener le dauphin, – moyennant quoi j'ai pu écrire trois lettres, une pour Armand et deux pour Ffoulkes, et les cacher sous ce carrelage. Vous voyez, ma chérie, j'étais sûr que vous viendriez et que je pourrais vous les confier.

Il s'arrêta, et l'ombre d'un sourire se dessina sur ses lèvres. Il songeait à ce jour où Héron et Chauvelin avaient cru à la réussite de leurs machinations et s'imaginaient avoir réduit à merci leur ennemi. Il souriait au souvenir de leur fureur lorsque après

une demi-heure d'attente impatiente, ils avaient trouvé seulement quelques feuillets couverts de mots incohérents et de vers inachevés à côté du prisonnier profondément endormi.

Mais de ceci il ne souffla mot pas plus que du redoublement de rigueur qui en avait résulté.

Il glissa un des papiers dans la main de Marguerite qu'il retint dans la sienne.

– Cette première lettre est pour Ffoulkes, dit-il tout bas. Elle a trait aux dernières mesures à prendre pour la sécurité du dauphin, et contient mes instructions pour les membres de la ligue qui se trouvent en ce moment à Paris et aux alentours. Ffoulkes est avec vous, n'est-ce pas ?

Sur un signe affirmatif de Marguerite, il continua :

– J'en étais sûr. Bénis soient son amitié et son dévouement. Remettez-lui cette lettre, ma chérie, et dites-lui combien je tiens à ce que mes instructions soient exécutées à la lettre.

– Mais le dauphin est maintenant en sûreté, observa Marguerite, et c'est pour vous porter secours que Ffoulkes et les autres sont ici, en ce moment.

– Me porter secours ? reprit Blakeney avec gravité. Dans la situation où je suis, je ne compte plus que sur l'aide du Ciel et sur le peu d'esprit et d'ingéniosité que ces misérables n'auront pas réussi à m'enlever pendant les dix jours qui vont s'écouler.

– Dix jours !

– J'ai dû attendre une semaine pour placer ce paquet entre vos mains, il faut dix jours encore pour faire sortir le dauphin de France. Après cela, nous verrons.

– Percy ! s'exclama-t-elle, frappée d'horreur, vous ne pouvez endurer ce martyre dix jours de plus.

– Oh ! répliqua-t-il d'un ton de défi, il y a peu de choses à quoi un homme ne puisse arriver s'il y est fermement résolu. Le reste est entre les mains de Dieu, ajouta-t-il plus doucement. Marguerite, vous avez juré que vous seriez brave. Songez que le dauphin est encore à Mantes et que tant qu'il n'aura pas franchi la frontière il sera en danger. Ses partisans, Dieu sait dans quel espoir chimérique, voulaient le garder en France. Si j'avais été libre, je n'aurais pas permis une telle imprudence. Il faut maintenant qu'ils se rendent à mes raisons et laissent un membre de la ligue conduire l'enfant hors de France. J'attendrai ici qu'il soit en sûreté. Si j'essayais de m'échapper maintenant et que j'y réussisse, les canailles retourneraient leurs efforts contre le dauphin et celui-ci risquerait d'être repris sans que je puisse lui porter secours. Marguerite, comprenez-moi bien : mon honneur est lié à la sécurité de l'enfant royal. Mais je vous jure que le jour où je sentirai cette sécurité assurée, je ferai tout pour sauver ma carcasse… ou ce qu'il en restera.

– Percy, s'écria-t-elle dans une soudaine explosion de révolte, vous parlez comme si la sécurité de cet enfant importait plus que votre vie à vous ! Dix jours !… Mais vous êtes-vous demandé comment je vivrai pendant ces dix jours alors que vous donnerez peu à peu, votre chère, votre précieuse vie pour une cause désespérée !

– Bah ! je suis coriace, ma chère, répliqua-t-il avec entrain. Ce n'est pas pour moi une question de vie ou de mort. Il s'agit seulement de quelques jours désagréables de plus à passer dans ce satané trou. Qu'est-ce que cela, après tout ?

Le regard de Marguerite lui répondit seul, un regard d'angoisse qui errait sur son visage hâve allant du creux des orbites aux rides dessinées autour de la bouche par la fatigue.

– Je puis résister beaucoup plus longtemps que ces brutes ne se l'imaginent, continua Blakeney d'un ton léger.

– Vous vous abusez, Percy, répliqua-t-elle avec une ardeur contenue. Chaque jour que vous passez enfermé entre ces murs, soumis à ce supplice constant du manque de sommeil, altère vos forces et diminue vos chances de salut. Vous voyez, je parle avec calme : je n'invoque même pas les droits que je possède sur votre existence. Mais vous devez mettre dans la balance les vœux de tous ceux qui doivent la vie à votre dévouement. À côté d'une existence comme la vôtre, qu'est la liberté d'un chétif enfant ? Pourquoi devrait-elle être sacrifiée sans merci pour que vive l'héritier d'un trône renversé dont ne se soucient ni le monde, ni son pays, ni même sa propre famille ?

Elle s'efforçait de parler avec sang-froid, sans élever la voix, mais ses mains serraient ce papier qui lui brûlait les doigts, ce papier sur lequel était écrite la sentence de mort de son mari.

Le regard de Percy ne répondit pas à son appel. Il était fixé bien au-delà des murs de la prison, hors de Paris, sur une route solitaire qu'arrosait une pluie fine tandis que dans le ciel se poursuivaient des nuages couleur de plomb chassés par la tempête.

– Pauvre innocent, dit-il à mi-voix, comme il marchait bravement à côté de moi, sa petite main dans la mienne ! Puis, lorsqu'il a été trop fatigué, il s'est niché dans mes bras et y a dormi jusqu'à ce que nous rejoignions Ffoulkes et sa charrette. Il n'y avait pas de roi de France alors, mais un pauvre être sans défense que le Ciel m'avait confié.

Marguerite baissa la tête, émue par le ton quasi paternel de cette évocation.

– Mais le dauphin n'est pas en danger pour l'instant, fut tout ce qu'elle put dire après un moment de silence.

– Non, répondit-il avec calme, mais il sera infiniment plus en sûreté hors de France. J'avais espéré l'emmener avec moi en Angleterre, mais le mauvais sort est intervenu. Dans mes instructions à Ffoulkes, j'indique la façon d'accomplir ce voyage. Tony est tout désigné pour conduire l'expédition, et je lui dis de se diriger vers la Hollande, la frontière du nord étant gardée moins étroitement que celle de l'est. À Delf demeure un fidèle défenseur de la cause des Bourbons qui donnera l'abri de son nom et de son foyer au roi de France fugitif jusqu'à ce qu'on puisse le conduire à Vienne. Une fois que je saurai l'enfant à l'abri, je m'occuperai de moi, n'ayez crainte.

Il s'arrêta, car les forces factices qui le soutenaient depuis l'arrivée de Marguerite menaçaient de l'abandonner. Sa voix, bien qu'il eût parlé bas, était sans timbre, et ses tempes battaient par suite de l'effort qu'il venait de fournir.

– Si ces coquins avaient seulement pensé à me priver de nourriture plutôt que de sommeil, murmura-t-il involontairement, j'aurais pu tenir plus facilement jusqu'à ce que…

Puis, changeant brusquement d'expression, il entoura Marguerite de ses bras.

– Le ciel me pardonne mon égoïsme, dit-il d'un ton de remords. J'ai l'air d'oublier, ma chérie, que vous avez sur le cœur un autre fardeau. Avant qu'on ne nous sépare, dites-moi, que savez-vous d'Armand ?

– Nous n'en avons aucune nouvelle, dit Marguerite, saisie de remords elle aussi en s'apercevant que la pensée de son frère était sortie de son esprit. Sir Andrew a parcouru les registres des prisons sans découvrir son nom.

Une expression singulière que Marguerite ne sut comment interpréter passa sur le visage de Blakeney, mais cette ombre se dissipa aussitôt et ce fut avec un sourire rassurant qu'il dit :

– Dites à Ffoulkes de cesser de fouiller les registres des prisons et de se mettre plutôt en rapport avec Mlle Lange. C'est par elle que vous apprendrez où se trouve Armand.

– Mlle Lange ! s'exclama Marguerite avec amertume. Mlle Lange pour qui Armand a oublié son devoir ! Oh ! Sir Andrew a essayé de me déguiser la faute de mon frère, mais j'ai deviné ce qu'il voulait me taire. C'est la désobéissance d'Armand, son manque de confiance en vous qui sont cause de tout ce que nous souffrons en ce moment.

– Ne soyez pas trop sévère. L'arrestation de Jeanne Lange l'a bouleversé au point de lui faire perdre momentanément la raison. Il en souffre cruellement aujourd'hui. Pour moi, Armand sera toujours votre frère, c'est-à-dire l'être qui a occupé toute votre affection jusqu'au moment où je suis entré dans votre vie. Cette lettre est pour lui, poursuivit-il en glissant un second pli dans la main de Marguerite : elle contribuera, j'espère, à le réconforter. Comme Ffoulkes dans la sienne, il y trouvera mes instructions. Mais dites-lui de les lire quand il sera seul. Vous vous en souviendrez, n'est-ce pas ?

– Oui, Percy, je le lui dirai.

– Maintenant, en ce qui vous concerne, Marguerite, je sais que je ne puis vous demander de quitter Paris pour l'instant, mais notre maison de la rue de Charonne serait un plus sûr abri

que celui où vous pouvez être en ce moment. Dites à Ffoulkes de vous y conduire. Lui et les autres la connaissent et savent que les gens qui l'occupent ont toute ma confiance. Dites-moi que vous irez.

– Je vous le promets, Percy.

Blakeney poussa un soupir de satisfaction.

– La demi-heure doit être passée, fit une voix sèche dans la salle de garde.

– Trois minutes encore, répliqua le sergent impassible.

– Trois minutes, canailles ! murmura Blakeney, les dents serrées, comme il glissait la troisième lettre dans la main de Marguerite.

Une fois de plus son regard ardent pénétra dans celui de sa femme. Il la tenait serrée contre lui, et leurs visages étaient tout proches.

– Mettez ce papier dans votre fichu, sur votre cœur, ma bien-aimée ; gardez-le sans l'ouvrir jusqu'au moment où il vous semblera que rien ne peut plus me garantir de la honte… Chut ! ma chérie, ajouta-t-il avec tendresse en arrêtant la protestation qui montait aux lèvres de Marguerite. Je ne puis m'expliquer davantage pour l'instant. Durant les dix jours qui vont s'écouler, le dauphin sera sur les chemins de France, en route vers le salut et la sécurité. Je pourrai, entre ces quatre murs, le suivre en pensée, étape par étape. Pendant ce temps, à quelles inventions démoniaques peuvent se livrer Héron et Chauvelin pour avoir raison de ma résistance, je n'en sais rien. Après tout, je ne suis qu'un homme, déjà réduit à un état de faiblesse pitoyable. Au cas où ma raison vacillerait, Dieu sait ce que je pourrais faire… Alors, donnez ce pli à Ffoulkes : il contient mes dernières ins-

tructions, lisez-le ensemble, puis efforcez-vous d'agir exactement comme je vous le demande. Promettez-moi cela, ma chérie, en votre nom et en celui de Ffoulkes, notre ami fidèle.

À travers les sanglots qui l'étouffaient presque, elle murmura la promesse désirée. Épuisée par l'effort, la voix de Blakeney devenait de plus en plus rauque.

– Bien-aimée, murmura-t-il, ne me regardez pas avec ces grands yeux effrayés. Si vous ne comprenez pas mes paroles, gardez-moi au moins votre confiance. Rappelez-vous que je dois avant tout sauver le dauphin. Ce qui se passera ensuite ne compte pas. Cependant, pour vous, Marguerite, je souhaite vivre.

Il poussa un long soupir. L'expression de téméraire insouciance et d'éternelle gaieté reparut de nouveau dans ses yeux.

– N'ayez pas cet air désespéré, petite fille, dit-il en lui souriant. Ces misérables canailles ne m'ont pas encore à leur merci.

Puis il s'affaissa sur son siège.

Marguerite, bouleversée, eut néanmoins le sang-froid de ne pas appeler à l'aide. Elle appuya sur sa poitrine la tête qui s'abandonnait, baisa les pauvres yeux creux, les tempes moites, guettant éperdument le retour à la vie sur le visage de l'homme qui personnifiait pour elle la vitalité, la force et l'énergie, et qui gisait maintenant dans ses bras, plus faible qu'un enfant.

Un instant, le silence régna dans la petite cellule ; puis les soldats, rompus à leur pitoyable consigne, jugèrent qu'il était temps d'intervenir. Des crosses sonnèrent sur le dallage, la barre de fer fut soulevée, et deux gendarmes firent une tapageuse irruption dans la cellule.

– Holà, l'Engliche, réveille-toi, cria l'un d'eux. Tu ne nous as pas encore dit où est l'enfant.

Marguerite poussa un cri d'effroi. Instinctivement, ses bras s'interposèrent en un geste de protection, entre son mari et ces brutes.

– Il a perdu connaissance, dit-elle d'une voix tremblante d'indignation. Mon Dieu ! ne reste-t-il point en vous la moindre pitié ?

Les hommes haussèrent les épaules, et l'un d'eux se mit à rire brutalement.

– Pas de simagrées, citoyenne ! Dis-lui plutôt de nous répondre, fit-il en accompagnant cette injonction d'une plaisanterie grossière qui fit monter le sang aux joues blêmes de Marguerite.

Le rire, l'insulte qui l'accompagnait furent perçus par Blakeney qui reprenait ses esprits. Avec une force soudaine, presque surnaturelle semblait-il, il sauta sur ses pieds, et son poing fermé frappa le soldat en plein visage.

L'homme, surpris, chancela en arrière en poussant un juron. Son compagnon se précipita sur Blakeney en appelant à la rescousse. Aussitôt l'étroite cellule fut remplie de soldats, et Marguerite, rejetée de côté, ne vit plus qu'une masse confuse d'uniformes bleus et de ceinturons blancs au-dessus de laquelle émergea une seconde la figure blême de son mari dont les yeux dilatés cherchaient les siens.

– Rappelez-vous ! lui cria-t-il.

Puis il disparut.

Marguerite à demi inconsciente se sentit entraîner hors de la cellule ; elle vit comme dans un rêve de lourds verrous qu'on tirait, une grosse clef qui tournait ; puis une bouffée de l'air froid du corridor vint la ranimer.

30

« Le sort de Sir Percy est entre vos mains »

– Tous mes regrets, Lady Blakeney, dit une voix sèche à son oreille, mais vous devez reconnaître que nous ne sommes pas responsables de l'incident qui a marqué la fin de votre visite.

Marguerite s'écarta pour éviter le contact de cet homme. Comme un automate, elle suivit Chauvelin le long du corridor sombre. Dix coups sonnèrent à une église voisine. Était-il possible qu'une brève demi-heure seulement se fût écoulée depuis qu'elle avait pénétré dans ce sinistre bâtiment ? Il lui semblait que des siècles avaient passé sur sa tête. Elle se sentait subitement vieillie, incapable de redresser ses épaules voûtées et ses membres las ; un brouillard obscurcissait sa vue. Elle distinguait à peine la forme menue de Chauvelin qui la précédait de quelques pas.

À la porte de la petite pièce où elle avait dû entrer en arrivant, la femme qui l'avait fouillée attendait : elle tenait à la main les limes, le stylet et la bourse.

– Voici votre bien, citoyenne, dit-elle avec le même visage impassible.

Et vidant le contenu de la bourse dans sa main, elle compta de nouveau les vingt pièces d'or. Comme elle les replaçait dans la bourse, Marguerite lui dit :

– Ne les remettez pas toutes, citoyenne. Gardez-en une pour vous en souvenir, non seulement de moi, mais de toutes les infortunées qui entrent ici avec un peu d'espérance et s'en vont le cœur brisé.

La femme tourna vers elle son regard terne et empocha paisiblement la pièce d'or en marmottant un mot de remerciement.

Chauvelin, pendant ce bref intermède, avait continué à marcher. Il attendit que Marguerite l'eût rejoint pour franchir les trois grilles qui coupaient le long corridor. Sur le seuil de la salle d'entrée, il se tourna vers elle :

– Puis-je encore vous rendre quelque service, Lady Blakeney ? Sir Andrew vous attend, j'imagine, pour vous escorter jusque chez vous ?

Ne recevant pas de réponse, il poursuivit :

– J'espère que vous avez été satisfaite de cet entretien avec Sir Percy. Pour ma part, je lui ferais volontiers visite de temps à autre, mais il ne paraît pas se soucier beaucoup de ma compagnie. Mon collègue Héron, au contraire, va le voir quatre fois par jour, à chaque relève de la garde, pour inspecter les gendarmes et s'assurer qu'aucun traître ne s'est glissé parmi eux. Tous les hommes affectés à cette garde lui sont connus personnellement. Mon camarade Héron, vous le voyez, est plein de zèle et, chose curieuse, Sir Percy ne semble pas voir ses visites avec déplaisir. Quand vous désirerez un nouvel entretien avec notre prisonnier, Lady Blakeney, veuillez me le faire savoir, et je m'arrangerai pour vous l'obtenir. Mais j'espère que cette première entrevue aura suffi pour vous convaincre d'une chose.

Il s'arrêta, ses yeux pâles fixés sur ceux de Marguerite comme s'il voulait fouiller jusqu'à l'âme cette femme dont la pensée secrète lui échappait.

– Me convaincre de quoi ? interrogea-t-elle.

– Qu'il ne tient qu'à vous de mettre un terme à cette situation.

– Que voulez-vous dire ?

– Vous pouvez certainement persuader les amis de Sir Percy de prendre les dispositions nécessaires pour faire cesser la pénible détention de leur chef. S'ils le veulent, ils le peuvent dès demain.

– En vous livrant le dauphin ? demanda froidement Marguerite.

– Vous l'avez dit.

– Et vous espérez qu'en mettant devant mes yeux le spectacle des tortures infligées à votre prisonnier vous m'induirez à jouer le rôle de traître vis-à-vis de mon mari et de lâche vis-à-vis de ses amis ?

– Oh ! fit Chauvelin en levant la main dans un geste de protestation, la cruauté, maintenant, ne vient plus de moi. Le sort de Sir Percy, je vous le répète, repose entre vos mains. Je ne demande pour ma part qu'à en finir avec cette désagréable affaire. C'est vous, en somme, qui donnez le dernier tour de vis.

Elle retint un cri de souffrance et, ne se sentant plus assez de sang-froid pour répondre, fit un mouvement vers la porte.

Chauvelin, haussant les épaules comme si désormais l'affaire ne le concernait plus, précéda Marguerite à travers le vestibule jusqu'à la sortie de la prison.

– Lady Blakeney, dit-il en lui ouvrant la porte, au cas où vous auriez le désir d'user de mes services, rappelez-vous que j'habite 19, rue Dupuy, et que je reste entièrement à votre disposition.

Marguerite passa devant lui sans répondre.

Il suivit des yeux la gracieuse silhouette jusqu'à ce qu'elle eût disparu dans l'obscurité de la petite cour.

– Une seconde visite opérera des merveilles, je n'en doute pas, ma belle dame, murmura-t-il entre ses dents.

31

Projets

– Non, Lady Blakeney, nous n’avons pas le droit de désespérer, déclara Sir Andrew, et notre devoir est simple : c’est d’obéir à la lettre à ses ordres, quoi qu’il nous en coûte. Je suis persuadé qu’à cette heure même, Blakeney a en tête quelque plan que la moindre initiative malheureuse de notre part pourrait faire échouer. Demain matin, de très bonne heure, j’irai rue de Charonne où je sais trouver Tony pour lui communiquer les instructions de Blakeney. Pendant ce temps, vous pourriez vous rendre impasse du Roule, afin de vous renseigner au sujet d’Armand. S’il est réellement en liberté, Mlle Lange saura vous dire où le trouver, et votre anxiété à ce sujet sera du moins soulagée.

– Armand en liberté ! Pouvez-vous le comprendre, Sir Andrew ?

– Pas plus que vous, Lady Blakeney ; mais, où qu’il soit, je pense que le malheureux garçon doit passer des heures bien sombres. Ah ! s’il avait seulement éprouvé pour son chef cette confiance totale que Blakeney a su nous inspirer à tous.

Sir Andrew s’arrêta. Quelle que fût l’amertume que lui inspirait la conduite d’Armand, il ne pouvait l’exprimer sans ajouter encore à un chagrin déjà trop lourd.

– C’est la fatalité, Lady Blakeney, reprit-il au bout d’un moment, une déplorable fatalité qui est cause de tout. Grand Dieu ! Imaginer Blakeney au pouvoir de ces misérables est

chose si affreuse qu'il me semble parfois être le jouet d'un cauchemar que sa voix joyeuse va dissiper dans un instant !

Avec une allusion à l'heure tardive, Sir Andrew se leva. Minuit approchait et, depuis leur retour dans leur étroit logis, lui et Marguerite n'avaient cessé de parler de ce qui s'était passé à la Conciergerie. La lettre de son chef était cachée contre sa poitrine ; une fois retiré dans sa chambre, Sir Andrew l'étudierait de nouveau afin de savoir par cœur, mot à mot, toutes les mesures prescrites pour assurer le salut de l'enfant royal ; après quoi, par prudence, il la détruirait.

Il prit congé de Marguerite. Celle-ci était visiblement épuisée de corps et d'âme, et lui, l'ami fidèle, se demandait avec inquiétude combien de temps elle serait capable de supporter pareille épreuve.

Dès qu'elle fut seule, Marguerite s'efforça de calmer son agitation intérieure afin de prendre un repos que sa raison lui représentait comme particulièrement nécessaire, étant donné les fatigues et les émotions qu'elle allait avoir encore à subir. Mais elle eut beau faire, le sommeil ne vint pas. Et comment aurait-elle pu dormir quand, dans son cerveau enfiévré, se dressait sans cesse l'image d'un homme harassé que des soldats secouaient brutalement en criant à son oreille : « Réveille-toi, citoyen, tu ne nous as pas encore dit où était l'enfant ! »

32

Dans le salon de l’impasse du Roule

Le matin la trouva brisée, mais plus calme. Elle prit un peu de café, fit sa toilette et se disposa à sortir. Sir Andrew, pressé de communiquer à Lord Tony les instructions de Blakeney, était déjà parti pour la rue de Charonne. C’est donc seule que Marguerite prit le chemin de l’impasse du Roule.

La neige tombée pendant la nuit recouvrait le sol et le froid restait vif, mais Marguerite ne faisait pas plus attention à la température qu’aux passants qu’elle croisait. Absorbée par ses pensées, elle traversa sans le voir ce quartier pour elle si plein de souvenirs. Ici, sur sa droite, c’était le Palais-Royal ; mais ses jardins et ses galeries n’étaient plus comme autrefois le théâtre de promenades et de causeries joyeuses. Qui songeait à l’été, au plaisir et à la flânerie en ce matin glacial d’un hiver tragique ? Chacun allait devant soi, frileusement serré dans ses vêtements, le visage fermé et souvent douloureux.

Marguerite suivait maintenant la rue Saint-Honoré. Elle y avait habité avant son mariage, quand le succès souriait à l’artiste en renom qu’elle était alors. Mais ce n’était pas ce temps heureux qu’évoquait son esprit obsédé par la pensée du lugubre cortège qui y passait quasi journellement pour gagner la place de la Révolution. Que cette rue était longue, et que Marguerite se sentait lasse ! Enfin elle arriva devant les grilles privées de portes de l’impasse du Roule et, quelques instants plus tard, la digne Mme Belhomme, le visage encore pâli par ses récentes émotions, l’introduisait dans le petit salon aux tentures fleuries.

Enfoncée dans une vaste bergère, Mlle Lange rêvait ; elle avait bien un livre ouvert sur les genoux, – un rôle à étudier sans doute, – mais son regard absent était tourné vers le carré de ciel hivernal qui s'encadrait dans l'ouverture de la fenêtre.

À l'entrée de Marguerite elle se leva, visiblement surprise.

– Je vous demande pardon, mademoiselle, dit Lady Blakeney aussitôt que Mme Belhomme eut refermé la porte ; cette visite doit vous paraître bien matinale. Je suis Lady Blakeney.

– Lady Blakeney ! répéta Mlle Lange.

– Oui, la sœur d'Armand Saint-Just.

Une vive émotion se peignit sur le visage de la jeune actrice. Avec un peu de nervosité elle attira un fauteuil près du feu et pria Marguerite de s'asseoir, tout en considérant avec quelque timidité cette belle jeune femme au regard triste qui touchait Armand de si près.

– Vous m'excuserez, mademoiselle, dit Marguerite dont les manières simples et naturelles eurent vite fait de dissiper la confusion de la jeune fille, mais j'ignore où est mon frère, et son sort m'inspire une telle inquiétude que je suis venue vous trouver, espérant que vous pourrez faire cesser mon anxiété.

– Je puis en effet vous rassurer, madame. Votre frère est à Paris. Je l'ai vu hier encore. Mais comment avez-vous eu l'idée de venir me trouver ?

– J'avais entendu parler de vous.

– Par qui ?... par lui ?

– Non, hélas ! Je n'ai pas revu mon frère depuis son départ d'Angleterre. Mais plusieurs de mes amis sont à Paris en ce moment. L'un d'eux a reçu ses confidences.

Une teinte rose couvrit le visage de Mlle Lange. Elle hésita une seconde avant de dire :

– Moi aussi, madame, j'avais entendu parler de vous… par Armand. Il vous aime si tendrement !

– Nous étions très jeunes tous deux quand nous avons perdu nos parents, dit Marguerite, et jusqu'à mon mariage nous avons été tout l'un pour l'autre.

– Il me l'a dit. Il m'a dit aussi que vous aviez épousé un Anglais et viviez près de Londres. Armand semble aimer beaucoup l'Angleterre. Au commencement il parlait souvent de m'y emmener quand je serais sa femme et me décrivait le bonheur dont nous jouirions là-bas.

– Pourquoi dites-vous « au commencement » ?

– Il n'en parle plus guère, maintenant.

Jeanne Lange était assise en face de Marguerite, sur un tabouret bas, les coudes posés sur les genoux. Ses boucles brunes voilaient à demi son visage incliné sans cacher cependant l'expression mélancolique répandue sur ses traits. Dans cette pose abandonnée, elle était gracieuse et touchante à la fois.

Marguerite était venue, le cœur plein de ressentiment contre la femme qui avait su s'emparer du cœur d'Armand au point de lui faire oublier ses devoirs de fidélité et d'obéissance envers son chef ; mais rancune et préventions se fondaient à la vue de la jeune actrice ; elle comprenait l'attrait puissant que cette créature fragile et charmante devait exercer sur la nature

ardente et chevaleresque de son frère et l'affolement qu'il avait dû ressentir en la sachant en danger.

Bien qu'elle tînt les yeux baissés, Mlle Lange devait avoir conscience de l'insistance avec laquelle Lady Blakeney la considérait, car la rougeur de son visage s'accentuait de plus en plus.

– Mademoiselle Lange, dit soudain Marguerite, ne croyez-vous pas que vous pourriez me donner votre confiance ?

Jeanne leva les yeux et vit que Lady Blakeney lui souriait. Elle se laissa glisser aux genoux de sa visiteuse et, prenant les mains que celle-ci lui tendait, les porta à ses lèvres.

– Que vous êtes bonne, murmura-t-elle. Oui, j'ai besoin de me confier à quelqu'un, de parler à cœur ouvert. Je me sens toute désemparée, et Armand…

D'un geste impatient, elle essuya les larmes qui s'amassaient dans ses yeux.

– Qu'est-ce qu'Armand a fait ? interrogea doucement Marguerite.

– Oh ! rien pour me peiner, protesta vivement la jeune fille. Il n'a pour moi que tendresse et bonté. Je l'aime de tout mon cœur et son amour me rendrait pleinement heureuse si je ne lui voyais cet air triste et rongé de soucis qu'il porte maintenant sur son visage. Armand a changé : son regard, parfois, m'effraye…

Elle s'arrêta un instant, puis reprit d'une voix étouffée :

– Hier soir, après qu'il m'eut quittée, j'ai pleuré pendant des heures, simplement de l'avoir vu si triste… Il ne me parle plus de l'Angleterre, de ses vergers fleuris ni du cottage où nous

devions vivre ensemble. Il n'a pas cessé de m'aimer, j'en suis sûre, mais, hélas ! cet amour ne suffit pas à le rendre heureux !

Jeanne avait plongé la tête dans ses mains et pleurait silencieusement. Tout ce qui pouvait rester d'amertume dans l'âme de Marguerite s'évanouit. Elle ne se demanda plus quelle part avait eue Mlle Lange dans la catastrophe qui venait de bouleverser son existence, mais vit seulement un pauvre cœur souffrant, une âme inexpérimentée qui, pour la première fois, entrait en lutte avec les dures réalités de l'existence. D'un geste maternel, elle attira à elle sa compagne, appuya contre son épaule le jeune visage baigné de larmes et murmura doucement des paroles de consolation et de réconfort.

33

Frère et sœur

Il était impossible d'imaginer plus joli tableau que celui de ces deux jeunes femmes enlacées : Marguerite svelte, élancée, d'une beauté vraiment royale sous sa couronne de cheveux ardents ; Jeanne menue et charmante avec ses boucles brunes, son teint mat et la courbe enfantine de ses lèvres fraîches.

C'est ainsi qu'Armand les vit, lorsqu'un instant plus tard, il entra sans être annoncé. Ayant poussé silencieusement la porte, il demeura quelques secondes immobile à les contempler, sans qu'une lueur de joie vînt éclairer sa physionomie tourmentée.

Ces deux femmes représentaient pourtant ce qu'il avait de plus cher au monde, mais, à cause de l'une, sa fiancée, il avait commis une grande, une irréparable faute, dont l'autre, sa sœur très aimée, allait subir les cruelles conséquences. L'émotion qu'il éprouvait à les voir ainsi réunies était telle qu'un gémissement étouffé s'échappa de ses lèvres. Marguerite se retourna.

Malgré ce que Jeanne lui avait dit du changement survenu chez son frère, le seul aspect de celui-ci lui causa un choc douloureux. Armand, déjà mince en temps ordinaire, avait tellement maigri que ses vêtements semblaient flotter autour de lui ; sa poitrine s'était creusée, ses épaules voûtées ; mais le plus grand changement résidait dans sa physionomie dont les joues hâves et les yeux cernés évoquaient des nuits sans sommeil, tandis que des plis se formaient autour de la bouche qui paraissait avoir désappris le sourire.

Marguerite se reprocha confusément d'avoir trop oublié, dans son désarroi, les angoisses et les souffrances par lesquelles avait dû passer son frère.

– Armand ! s'écria-t-elle.

Silencieusement, Jeanne s'était glissée hors de la pièce. Armand, mû par une impulsion à laquelle il ne pouvait résister, se jeta dans les bras de sa sœur. Un bref instant, le présent disparut avec ses remords ; seul demeurait l'inoubliable passé, le temps où Marguerite était la sœur aînée, la petite maman toujours prête à consoler, à réconforter ; la confidente de ses chagrins d'enfant et de ses escapades d'écolier.

Mais cet oubli du présent ne dura pas. Armand se dégagea brusquement, sentant qu'il n'avait plus droit à ces baisers fraternels.

– Je t'apporte un message de Percy, murmura Marguerite gagnée par l'embarras de son frère ; une lettre qu'il m'a priée de te remettre au plus tôt.

– Tu l'as vu ? balbutia-t-il d'une voix sourde.

Elle inclina la tête, pour toute réponse ; émue comme elle l'était, elle n'avait pas la force de parler de ce qui s'était passé la veille.

Elle chercha dans les plis dans sa robe et tira d'une poche l'enveloppe remise par Blakeney.

– C'est une longue lettre semble-t-il, dit-elle avec un faible sourire. Percy a recommandé que tu la lises quand tu serais seul.

Elle la glissa dans la main d'Armand qui était devenu très pâle.

– Je m'en vais maintenant, dit-elle. Tu présenteras mes excuses à Mlle Lange. Vous désirerez sans doute causer ensemble quand tu auras terminé ta lecture.

Elle se dirigea vers la porte. Comme elle posait la main sur le bouton, Armand, qui était resté immobile et comme figé à considérer la lettre qui lui avait été remise, sembla seulement s'apercevoir que sa sœur partait et la rappela d'un cri :

– Marguerite !

Elle revint sur ses pas et lui saisit les deux mains.

– Marguerite, quand te reverrai-je ?

– Lis ta lettre, mon petit, répondit-elle à voix basse. Si tu désires me faire part de ce qu'elle contient, viens ce soir me rejoindre au 98, rue de Charonne, dans la maison de Lucas le fripier.

Elle prit la tête inclinée de son frère entre ses deux mains tremblantes, déposa un baiser rapide sur son front et sortit de la pièce.

34

La lettre

Assis seul devant le feu, Armand relisait pour la dixième fois, peut-être, la lettre remise par Marguerite, et dont chaque mot, maintenant, était gravé dans son esprit.

Armand, je ne vous adresserai pas de reproches. Je sais que vous devez expier cruellement le moment de folie où vous avez oublié votre devoir. Je crois même pouvoir dire que je ne voudrais pas échanger ma place contre la vôtre, si peu enviable que puisse paraître mon sort en ce moment.

Mais le temps presse : voici en deux mots ce que j'ai à vous dire. Je suis dans une impasse dont il semble que nul pouvoir humain ne puisse me faire sortir. Il se peut cependant que l'heure vienne où la main d'un ami me soit nécessaire pour tenter l'impossible.

J'ai pensé à vous, Armand, d'abord parce que vous êtes le frère de Marguerite ; ensuite parce que le rôle que je vous offre comporte de graves dangers. Je m'étais juré jadis de ne jamais risquer la vie d'un camarade pour sauver la mienne, mais aujourd'hui les circonstances ont changé. Nous sommes chacun dans un véritable enfer, n'est-il pas vrai ? et il me semble que c'est seulement en m'aidant à sortir du mien que vous arriverez à vous échapper du vôtre.

Au cas où vous l'auriez quitté, veuillez retourner dans votre logement de la rue de la Croix-Blanche, afin que je sache toujours où vous toucher : si vous recevez de moi un nouveau

message, quel qu'en soit le contenu, transmettez-le immédiatement à Marguerite et à Ffoulkes et conformez-vous aux instructions que vous y trouverez.

Demeurez en rapport avec votre sœur. Dites-lui que je vous ai assez pardonné pour remettre ma vie et mon honneur entre vos mains.

Je ne puis m'assurer si vous êtes prêt à faire tout ce que je vous demande. Néanmoins, Armand, je sens que je puis compter sur vous.

– « Néanmoins, Armand, je sens que je puis compter sur vous », répéta plusieurs fois le jeune homme à voix basse. Mon Dieu ! ajouta-t-il avec ferveur, accordez-moi de pouvoir donner ma vie pour sauver la sienne.

35

Dernière résistance

– Eh bien ! Où en est-il ?

– Au bout de son rouleau, je crois, mais il ne cède toujours pas.

– Il faudra bien qu'il y arrive.

– Bah ! tu l'as souvent dit ; ces Anglais sont coriaces !

– Certes, il faut du temps pour en avoir raison. Je t'avais prévenu moi-même que ce serait long. En fait, sa résistance a duré dix-sept jours.

Ceci se passait à huit heures du soir dans la salle de garde précédant la cellule du prisonnier. Héron était venu, comme il le faisait quatre fois par jour, assister à la relève. Il avait inspecté les hommes qui allaient prendre la première garde de nuit et se disposait à regagner ses nouveaux quartiers dans un coin du vaste Palais de Justice situé à proximité de la Conciergerie, quand son collègue était entré inopinément.

– S'il te semble vraiment à bout, reprit Chauvelin en baissant encore la voix, pourquoi ne pas faire ce soir un effort décisif ?

– Je ne demande qu'à en finir ; l'anxiété me ronge encore plus que lui, répondit Héron d'un air sombre en indiquant de la

tête la cellule ; mais j'ai l'impression qu'on n'obtiendra rien de lui.

– Laisse-moi essayer, néanmoins.

– Fais comme tu veux.

Le citoyen Héron, à demi allongé sur deux chaises, semblait remplir toute la pièce. Ses larges épaules étaient plus voûtées qu'à l'ordinaire et sa tête grisonnante se penchait sur sa poitrine. Toute son attitude indiquait un profond découragement.

Chauvelin jeta à son collègue un regard de mépris. Certes, il aurait préféré conduire seul et à sa guise de si difficiles négociations, mais le citoyen Héron, agent principal du Comité de sûreté générale, s'était acquis par son zèle véritablement hors de pair la confiance du gouvernement révolutionnaire et ne pouvait être mis de côté dans une affaire qui le touchait si personnellement. Pour l'instant, il laissait les mains libres à Chauvelin. Celui-ci n'en demandait pas davantage.

– Que les hommes fassent tout le bruit qu'ils veulent, dit-il avec un sourire indéfinissable ; le prisonnier et moi n'en serons que plus tranquilles pour notre plaisant entretien.

Sur ces mots, il entra dans la cellule et, de son pas silencieux, s'avança vers le recoin où se tenait le prisonnier. Dès qu'il aperçut celui-ci, il s'arrêta et demeura quelques instants immobile dans son attitude familière, les mains derrière le dos, – immobile sauf un frémissement involontaire de la bouche et le mouvement nerveux de ses doigts qui se croisaient et se décroisaient derrière son dos. Il savourait dans toute sa plénitude la joie la plus forte que pût éprouver un homme de son espèce : celle de voir devant lui son ennemi vaincu.

Blakeney était assis près de la table sur laquelle il s'accoudait, le corps penché en avant, le regard perdu dans le vague. Il ne s'était pas aperçu de l'entrée de Chauvelin et celui-ci pouvait se rendre compte à loisir du résultat obtenu par ses géniales combinaisons.

L'homme qu'il avait sous les yeux, grâce aux privations de toute espèce, – air, nourriture, sommeil, – était devenu l'ombre de lui-même ; son visage était d'une pâleur de cendre, ses lèvres décolorées, et seul le feu de la fièvre mettait un peu de vie dans ses yeux entourés d'un large cerne violet.

Chauvelin le regardait en silence, remué au fond de lui-même par quelque chose qu'il ne pouvait définir, quelque chose qui, se faisant jour à travers ses sentiments de haine et de revanche satisfaite, ressemblait presque à de l'admiration.

Mais en même temps une crainte le saisit ; il se demanda si l'épuisement physique avait réellement abattu l'énergie sans égale qui animait cet homme. Il avait beau regarder son visage ravagé, il ne pouvait découvrir dans les yeux au regard fixe la moindre expression de faiblesse, de découragement. Cette volonté tenace, il la reconnaissait à un autre signe : Sir Percy Blakeney, réduit depuis dix-sept jours à la captivité la plus étroite, n'avait pas abdiqué ses goûts raffinés. Il était habillé et coiffé avec le même soin qu'à l'ordinaire ; ses vêtements n'avaient pas un grain de poussière, les boucles de ses souliers brillaient, ses cheveux blonds étaient arrangés avec recherche.

Un mouvement de Chauvelin ayant trahi sa présence, Blakeney tourna les yeux vers lui. Aussitôt un sourire parut sur son visage blême.

– Eh ! je ne me trompe pas. C'est bien mon excellent ami monsieur Chauvelin, fit-il d'un air enjoué.

Et, se levant, il fit un pas pour l'accueillir suivant toutes les règles de la courtoisie mondaine.

Une lueur de satisfaction brilla dans les prunelles pâles de Chauvelin, car Sir Percy, pour se lever, avait dû s'accrocher à la table. Le geste avait été rapide et habilement dissimulé ; il avait été néanmoins remarqué, et il suffisait pour assurer Chauvelin que cette étonnante vigueur physique, qu'il haïssait chez son adversaire autant que l'insolence à peine voilée de ses manières, était arrivée à son terme.

– Et qu'est-ce qui me procure, monsieur, l'honneur de votre visite ? reprit Blakeney qui semblait s'être remis aussitôt et dont la voix, bien que faible et enrouée, gardait son accent léger et impertinent.

– Le souci de votre intérêt, Sir Percy, répliqua Chauvelin sur le même ton.

– En vérité, monsieur, vous avez déjà fait montre à cet égard d'une sollicitude qui ne peut être dépassée. Mais, ne voulez-vous pas vous asseoir ? J'étais sur le point d'absorber le repas somptueux que vos amis ont la bonté de me faire servir chaque soir. J'espère que vous accepterez de le partager avec moi. Vous y êtes cordialement invité. Peut-être ces agapes vous rappelleront-elles le souper que nous fîmes ensemble, un soir, à Calais ; vous savez bien, monsieur Chauvelin… au temps où vous étiez dans les ordres ?

Chauvelin se mordit si fortement la lèvre inférieure qu'une goutte de sang y perla. Il entendait rester impassible maintenant qu'il voyait la victoire toute proche et qu'il savait qu'un geste de lui suffirait pour clore à jamais cette bouche impudente.

Il prit un siège et s'assit en disant d'un ton froid :

– Sans doute, Sir Percy, vous plaît-il de me décocher vos sarcasmes. Je ne vous chicanerai pas cette satisfaction. Dans votre présente situation, vos traits se trouvent singulièrement émoussés.

– Et je n'aurais plus de temps de vous en lancer beaucoup, glissa Blakeney qui avait tiré une autre chaise près de la table et se trouvait maintenant assis en face de Chauvelin, son visage éclairé par la lampe, comme pour montrer à ce dernier qu'il n'avait rien à cacher : pensée, espoir ou crainte.

– En effet, conclut sèchement Chauvelin, et dans ces conditions, Sir Percy, ne jugeriez-vous pas préférable de ne pas gaspiller plus longtemps le peu de chances qui vous restent de vous sauver ? Le temps passe. Vous ne nourrissez plus, je pense, les mêmes espoirs qu'au début. Vous ne jouissez pas non plus d'un confort exagéré dans ce cachot. Pourquoi ne pas faire cesser une fois pour toutes une situation si désagréable ? Vous n'aurez pas sujet de le regretter, je vous en donne ma parole.

Sir Percy se renversa sur le dossier de sa chaise et bâilla ostensiblement.

– Je vous prie de m'excuser, monsieur, dit-il, mais je suis diablement fatigué. Je n'ai pas dormi depuis quinze jours.

– Justement, Sir Percy ; une nuit de repos vous ferait le plus grand bien.

– Une nuit, monsieur ! s'exclama Blakeney. Palsambleu ! c'est une semaine entière qu'il me faudrait…

– Je crains que nous ne puissions être aussi généreux, mais une nuit complète vous délasserait grandement.

– Vous avez raison, monsieur, tout à fait raison, mais ces satanés gendarmes font un bruit d'enfer dans la salle à côté.

– Des ordres seraient donnés pour que le calme le plus complet régnât cette nuit dans la salle de garde et un souper réconfortant vous serait servi sans tarder.

– Ce programme est diantrement alléchant. Comment se fait-il, monsieur, que vous n'en ayez pas eu l'idée plus tôt ?

– Vous vous montriez… comment dirai-je ?… si obstiné, Sir Percy.

– Dites, si stupidement entêté, mon cher monsieur Chauvelin, corrigea Blakeney, ce n'est pas moi qui m'en formaliserai…

– En tout cas, monsieur, vous agissez en opposition directe avec vos intérêts.

– Et c'est pourquoi, rempli de compassion, vous venez, tel le bon Samaritain, me presser d'accepter un peu de confort, un souper succulent et un lit moelleux, conclut Blakeney allègrement.

– Admirablement résumé, Sir Percy, dit Chauvelin ; c'est exactement la mission dont je me suis chargé.

– Et qu'attendez-vous, monsieur, pour réaliser ce beau programme ?

– Tout simplement, Sir Percy, que vous consentiez à céder aux sollicitudes pressantes de mon collègue, le citoyen Héron.

– N'est-ce que cela ?

– Il voudrait savoir où se trouve le jeune Capet. Ce désir, vous en conviendrez, est des plus naturels, la disparition de l'enfant confié à ses soins lui causant une grande anxiété.

– Et vous, monsieur Chauvelin, demanda Sir Percy avec ce soupçon d'insolence dans la voix qui, maintenant encore, avait le don d'exaspérer son adversaire, et vous-même, monsieur, quels sont vos désirs en l'occurrence ?

– Moi, Sir Percy ? riposta Chauvelin dont les joues pâles s'enflammèrent soudain ; moi ? Eh bien ! à vous parler franc, le sort du petit Capet m'est assez indifférent. Qu'il moisisse en Autriche ou dans nos prisons, est à mes yeux sans importance. Ce que je souhaite, monsieur, c'est la destruction de votre damnée ligue et l'avilissement, sinon la mort de son chef.

Ces paroles violentes lui avaient échappé ; en dépit de la résolution qu'il avait prise de garder son calme, la rage amassée en lui depuis des mois, le souvenir de ses défaites de Boulogne et de Calais avaient fini par lui faire perdre son sang-froid devant le regard moqueur fixé sur lui.

Tandis qu'il parlait, Blakeney s'était de nouveau tourné vers la table. Il attira l'écuelle de bois dans laquelle reposait un morceau de pain de mine peu engageante. Avec une application solennelle, il le partagea en deux et passa l'assiette à Chauvelin.

– Je regrette, dit-il avec un sourire, de ne pouvoir vous offrir meilleure chère, monsieur. Mais avec toute ma bonne volonté…

Il émietta un peu de pain entre ses longs doigts et se mit à le manger avec l'air d'y trouver la plus grande saveur. Il versa ensuite de l'eau dans le gobelet et la but.

Puis il dit avec un petit rire :

– Le vinaigre que ce coquin de Brogard nous servit à Calais était encore préférable à ce breuvage insipide. Qu'en pensez-vous, mon cher monsieur Chauvelin ?

Chauvelin ne répondit pas. Comme un félin qui guette la proie prête à tomber entre ses griffes, il ne quittait pas des yeux son adversaire. Or, le visage de Blakeney était devenu positivement effrayant ; l'effort qu'il venait de faire pour parler, rire, plaisanter était évidemment au-dessus de ses forces. Une pâleur de cendre s'étendait maintenant sur son visage.

Chauvelin détourna son regard. Un sentiment de pitié remuait-il une corde cachée au fond de son cœur ? Non, sans doute, car tant de spectacles cruels avaient endurci ce cœur qu'il était désormais inaccessible à tout mouvement généreux. C'était plutôt une sorte de gêne qui lui avait fait baisser les yeux. Quand il regarda de nouveau Sir Percy, il retrouva le même sourire sur sa figure livide.

– Une faiblesse passagère, mon cher monsieur, expliqua celui-ci. Vous disiez que…

Exaspéré par ce ton persifleur, Chauvelin sauta sur ses pieds :

– Je dis, Sir Percy, que cette situation est intolérable. Au nom de Dieu, mettez-y un terme, dès ce soir !

– Au nom de Dieu, dites-vous ? Vous me surprenez, monsieur ; je me figurais que vous et vos pareils ne croyiez pas en Dieu.

– Non, mais vous y croyez, vous autres Anglais.

– C’est possible ; mais nous ne nous soucions pas d’entendre son nom prononcé par vos lèvres.

– Alors, au nom de la femme que vous aimez !

Avant que ces paroles fussent achevées, Sir Percy Blakeney s’était levé, lui aussi.

– Tais-toi, misérable, gronda-t-il d’une voix sourde en se penchant au-dessus de la table. (Et il avait dans ses yeux cernés une lueur si farouche que Chauvelin recula d’un pas et jeta un regard furtif vers la salle de garde.) Tais-toi, ou par le Dieu vivant que tu oses invoquer, je trouverai assez de force pour te souffleter le visage !

Mais Chauvelin avait rapidement recouvré son sang-froid.

– Le jeune Capet, Sir Percy, dit-il en soutenant le regard menaçant de Blakeney, dites-nous seulement où est le jeune Capet, et vous vivrez pour savourer encore les caresses de la plus belle créature du Royaume-Uni.

Il avait lancé cette phrase comme une insulte, et sans doute son esprit vif et pénétrant en avait-il prévu l’effet.

Celui-ci ne se fit pas attendre. Sir Percy saisit sur la table le pot d’étain à demi rempli d’eau et, d’une main qui tremblait à peine, le jeta à la tête de son adversaire.

Le lourd pichet manqua son but et alla heurter violemment le mur de pierre, mais l’eau inonda le visage et le cou de Chauvelin. Haussant les épaules, celui-ci envoya un regard moqueur à son assaillant qui était retombé sur son siège, épuisé par l’effort ; puis il prit son mouchoir et s’essuya paisiblement la figure.

– Pour un tireur réputé, Sir Percy, dit-il simplement, vous n'avez plus le coup d'œil aussi juste.

– Non, monsieur… apparemment… non.

Les mots arrivaient saccadés. Blakeney semblait avoir perdu à demi conscience ; ses lèvres étaient entrouvertes, ses yeux clos, sa tête renversée contre le mur. Un moment Chauvelin craignit que son zèle n'eût outrepassé la prudence et qu'il n'eût porté un coup mortel à cet homme arrivé au dernier degré de l'épuisement. Il se précipita vers la salle de garde.

– Vite, de l'eau-de-vie, cria-t-il.

– Hein ! quoi !… que se passe-t-il ? demanda Héron tiré brusquement de sa somnolence.

– De l'eau-de-vie, répéta Chauvelin avec impatience. Le prisonnier s'est évanoui.

– Bah ! riposta l'autre, tu ne voudrais tout de même pas gaspiller de l'eau-de-vie pour le ranimer ?

– Si fait, et tout de suite encore, sans quoi, dans une heure il sera mort.

– Par tous les diables de l'enfer, s'exclama Héron en sautant sur ses pieds, tu ne l'as pas achevé, au moins ?

Avec un juron sonore, il se précipita vers la cellule, bousculant son collègue au passage sans la moindre cérémonie. Arrivé au milieu du cachot il se retourna vers Chauvelin.

– Tu clamais qu'il serait mort dans une heure, dit-il d'un air furieux.

Blakeney était assis dans sa posture habituelle, un bras appuyé sur la table et l'ombre d'un sourire se jouait sur ses lèvres.

– Pas dans une heure, citoyen Héron, dit-il d'une voix qui n'était qu'un murmure, pas même dans deux.

– Bougre d'animal, es-tu fou ? hurla Héron. Après dix-sept jours de ce régime, n'en as-tu pas assez ?

– Cordialement assez, si, mon brave, répondit Blakeney d'une voix un peu plus distincte.

– Dix-sept jours, répéta l'autre. Tu es arrivé ici le 2 Pluviôse ; nous sommes aujourd'hui le 19.

– Le 19 Pluviôse ! répéta Sir Percy tandis qu'une lueur étrange brillait au fond de ses yeux. La peste soit de votre jargon, citoyen. En langage de chrétien, quel jour cela peut-il être ?

– Le 7 Février, Sir Percy, pour vous servir, répondit paisiblement Chauvelin.

– Je vous remercie, monsieur ; dans ce satané trou, j'avais perdu la notion du temps.

Chauvelin, à l'inverse de son brutal collègue, n'avait cessé de surveiller la physionomie du prisonnier, et il lui semblait qu'un changement subtil, indéfinissable s'était opéré en lui depuis l'instant où il l'avait cru évanoui.

Blakeney n'avait pas changé d'attitude, ses yeux regardaient dans la même direction, mais il avait plus d'affaissement dans sa pose et dans ses yeux cernés, l'expression de lassitude s'était accusée. À l'observateur attentif qu'était Chauvelin il apparut subitement que cet esprit indomptable, cette volonté de

fer contre lesquels il luttait depuis dix-sept jours étaient en train d'abandonner son adversaire.

À ce moment Blakeney tourna lentement vers lui son regard, un regard las, plein d'une muette et pitoyable supplication.

Le cœur de Chauvelin bondit dans sa poitrine. Son heure enfin était venue.

36

La partie se décide

Le silence régna quelques secondes dans l'étroite cellule. Héron lui-même, dans sa lourde stupidité, avait conscience du changement qui venait de s'opérer chez le prisonnier.

Blakeney, avec un geste et un soupir d'épuisement, s'était de nouveau affaissé sur la table, la tête appuyée sur ses bras repliés.

– Que le diable t'emporte ! s'écria Héron. Pourquoi avoir attendu si longtemps ?

Alors, comme le prisonnier ne répondait pas, mais, soulevant un peu la tête, le regardait avec des yeux ternes et comme égarés, Chauvelin s'interposa.

– Vous avez gaspillé une quinzaine en résistance inutile, Sir Percy, dit-il. Heureusement qu'il n'est pas encore trop tard.

– Capet ! interrompit Héron d'une voix rauque. Dis-nous où est Capet ?

Il se penchait au-dessus de la table, la voix tremblante et les yeux injectés de sang.

– Si seulement vous cessiez de me harceler…, commença Blakeney d'une voix si faible que les deux hommes durent tendre l'oreille pour le comprendre. Si vous me laissiez reposer et dormir en paix…

– Vous aurez le sommeil et la paix, dit froidement Chauvelin, si vous consentez à parler. Où est Capet ?

– Je ne puis vous le dire… C’est loin d’ici… La route est compliquée… je vous conduirai si vous m’accordez un peu de repos.

– Ce n’est pas ça qu’on te demande, gronda Héron. Dis-nous où est Capet, et nous saurons bien aller le chercher tout seuls.

– C’est un endroit perdu… en dehors des chemins fréquentés… connu seulement de moi et de mes amis.

Une fois de plus une teinte livide, qui semblait un signe avant-coureur de la mort, envahit son visage.

– Il mourra avant d’avoir parlé, marmotta Chauvelin entre ses dents. Tu as généralement sur toi de l’eau-de-vie, citoyen Héron ?

Celui-ci, cette fois, ne protesta pas. Il voyait le danger aussi clairement que son collègue. Quel infernal guignon si le prisonnier s’avisait de leur passer entre les mains au moment où il semblait sur le point de capituler ! Il tira d’une de ses poches un flacon, le déboucha et l’approcha des lèvres de Blakeney.

– L’horrible drogue ! murmura celui-ci en rouvrant les yeux.

– Capet ? Où est Capet ? répéta Héron avec impatience.

– À cent… deux cents… trois cents lieues d’ici… Il faut prévenir un de mes amis… Il le dira aux autres… Il leur fera comprendre…

Héron tapa du pied.

– Où est Capet ? Dis-nous où est Capet, vociféra-t-il.

On eût dit un tigre qui sent lui échapper la proie qu'il croyait tenir. Il leva le poing et aurait sans doute réduit pour jamais au silence les lèvres qui détenaient le précieux secret si Chauvelin ne lui avait saisi vivement le poignet.

– Es-tu fou ? lui dit-il à voix basse. Il n'a pas encore parlé. Le secret d'abord… la mort ensuite.

– Oui, mais pas dans ce damné trou ! murmura Blakeney.

– Sur l'échafaud, si tu parles, rugit Héron à qui l'exaspération faisait tout oublier, même son intérêt. Mais si tu t'entêtes à ne rien dire, c'est ici, dans ce cachot que tu périras. J'en ferai murer l'ouverture dès ce soir, pour que tu y meures de faim et serves de pâture aux rats !

Blakeney releva la tête lentement, un frisson le secoua, et ses yeux qui paraissaient presque éteints jetèrent sur Héron un regard d'épouvante.

– Je mourrai à ciel ouvert, prononça-t-il avec effort, mais pas dans ce damné trou.

– Alors, dis-nous où est Capet !

– Je vous le dirais si je pouvais. Je vous dis que je ne puis pas. Mais je vous conduirai où il est, je vous le jure… J'obligerai les autres à vous le livrer.

Chauvelin intervint de nouveau.

– Tu ne gagneras rien ainsi, Héron, dit-il tout bas. Cet homme divague. Il est tout à fait incapable de te donner des indications claires en ce moment.

– Que faire alors ? marmotta l'autre. Il n'en a pas pour vingt-quatre heures et ne fera que s'affaiblir de plus en plus.

– À moins que tu ne lui donnes de la nourriture et du repos.

– Si je le fais, nous réussirons seulement à prolonger sa résistance. Et qui nous dit que, pendant ce temps, le môme n'est pas emmené au-delà de la frontière ?

Le prisonnier était retombé dans une sorte de torpeur. Avec un geste brutal, Héron lui secoua l'épaule.

– Hé ! pas de ça ! cria-t-il. Nous n'avons pas encore réglé l'affaire du jeune Capet.

Alors, comme le prisonnier restait immobile et que Héron se remettait à l'invectiver, Chauvelin posa une main ferme sur l'épaule de son collègue :

– Je te dis, Héron, que tu perds ton temps. À moins que tu ne sois prêt à abandonner tout espoir de retrouver Capet, tu dois mettre un frein à ton impatience et user de la diplomatie là où la violence est sûre d'échouer.

– Ta diplomatie n'a pas fait merveille à Boulogne, l'an dernier, riposta Héron qui cracha par terre en signe de mépris pour les diplomates et leurs méthodes.

– Les circonstances étaient différentes, répondit Chauvelin sans se troubler, et jusqu'ici tu ne t'es pas si mal trouvé de mes conseils, je crois. Tu as des yeux pour voir, n'est-il pas vrai ?

Regarde ton prisonnier : si des mesures ne sont pas prises immédiatement pour le remonter, il n'y aura rien à faire, d'ici peu, pour négocier avec lui. Alors, qu'arrivera-t-il ?

Prenant son collègue par la manche, Chauvelin l'entraîna à l'autre extrémité de la cellule avant de poursuivre à voix basse :

– Il arrivera que, tôt ou tard, quelque trublion siégeant à l'Assemblée aura vent de l'enlèvement du petit Capet et viendra à la tribune réclamer à grands cris une enquête, et quand celle-ci aura établi que l'agent en chef du Comité de sûreté générale et les commissaires chargés de la garde du dauphin ont trompé la Nation en mettant au Temple un petit malheureux tiré d'un hospice pour dissimuler le résultat de leur négligence coupable, qu'arrivera-t-il, je te le demande ?

D'un geste expressif il passa vivement la main en travers de son cou.

Héron répondit par une imprécation, puis il gronda :

– Tu vois bien qu'il faut faire parler cette brute d'Anglais tout de suite.

– Tu n'y parviendras pas, déclara Chauvelin d'un ton tranchant, je te l'ai déjà dit. Dans l'état où il se trouve, il en est incapable. Mieux vaut patienter quelques heures et, quand il aura repris des forces, l'emmener sous bonne garde et nous faire guider par lui jusqu'à l'endroit où est caché l'enfant.

– Je me demande, dit Héron, si l'animal ne nous a pas fait cette proposition dans l'espoir de nous glisser entre les doigts, une fois hors d'ici. !

– C'est possible, quoique, dans l'état où il est, il ne me semble guère en être capable. Mais si tu veux te fier à moi, j'ai

en tête un plan qui ne peut manquer de déjouer les plus habiles combinaisons.

– L'idée de le laisser sortir de son cachot ne me dit rien qui vaille, reprit Héron. Quant à tes conseils, je m'y fierais davantage si pour toi comme pour moi la reprise du petit Capet était une question de vie ou de mort. Mais tu ne risques pas ta peau, toi !… Alors…

Chauvelin l'interrompit :

– La capture de Capet, pour moi comme pour toi, est d'une importance suprême, si elle s'accomplit grâce à la trahison de l'Anglais.

Son regard était chargé d'une telle haine que Héron murmura :

– À présent, je commence à comprendre.

– Ce n'est pas trop tôt, observa Chauvelin sèchement. Mets-toi bien dans la tête que le déshonneur de cet homme maudit est aussi vital pour moi que l'est pour toi la reprise de Capet. C'est pour arriver à cette fin que je t'ai montré le moyen de réduire cet aventurier à merci, et c'est pourquoi je suis prêt à t'aider jusqu'au bout, de tout mon pouvoir.

Héron, avant de parler, jeta encore un regard au fond de la cellule. Blakeney n'avait pas bougé : sa figure était cachée, mais ses mains émaciées, couleur de cire, en disaient aussi long que ses yeux auraient pu le faire.

– C'est bien, dit-il en se tournant de nouveau vers son collègue. Expose-moi ton fameux plan ; je t'écoute.

37

Capitulation

Ce qui se passa après ce conciliabule dans le cachot de la Reine – comme continuait à l'appeler le personnel de la Conciergerie – ne fut pas sans causer d'étonnement aux gendarmes qui y avaient pris la garde cette nuit-là. À dix heures du soir, Héron commanda qu'on servît un repas composé de soupe chaude, de viande et de vin au prisonnier qui depuis près de quinze jours ne recevait que de maigres rations de pain noir. Des instructions furent également données pour qu'il ne fût dérangé sous aucun prétexte jusqu'à six heures le lendemain matin et qu'on lui donnât à son réveil le déjeuner qu'il lui plairait de demander.

Ayant pris ensuite les dispositions relatives à l'expédition projetée, Héron revint à la Conciergerie et trouva son collègue Chauvelin qui l'attendait dans la salle de garde.

– Eh bien ? interrogea-t-il.

– Il semble moins affaissé.

– Tu l'as vu depuis son souper ?

– Seulement de la porte. Le sergent dit qu'il n'a pas beaucoup mangé et qu'on a eu quelque peine à le tenir éveillé jusqu'à maintenant.

– Alors, en avant pour la lettre, conclut Héron avec une agitation fébrile. Sergent ! de l'encre, des plumes et du papier !

– Tout est prêt dans la cellule, citoyen, répondit le sergent avec la même concision.

L'instant d'après, Héron et Chauvelin se trouvaient de nouveau face à face avec Sir Percy Blakeney. Celui-ci, de ses longs doigts maigres, jouait avec la plume d'oie qui avait été placée près de lui sur la table.

– J'aime à croire que toutes les mesures ont été prises en vue de votre confort, Sir Percy, dit Chauvelin en jetant un coup d'œil sur le lit de camp dressé dans un coin de la cellule.

– Certainement, monsieur, répondit Blakeney.

– Vous vous sentez mieux, j'espère ?

– Beaucoup mieux, je vous remercie. Mais j'ai encore diablement sommeil et s'il vous plaît d'être bref…

– Vous n'avez pas changé d'avis ? demanda Chauvelin d'une voix où perçait malgré lui une note d'anxiété.

– Non, mon cher monsieur Chambertin, répondit lentement Blakeney, je n'ai pas changé d'avis.

Cette déclaration rassura ses deux interlocuteurs. Le prisonnier avait certainement parlé d'une voix plus claire et plus ferme, mais le regain de forces donné par le repas qu'il venait de prendre ne semblait pas avoir suscité un retour de son obstination première.

– Vous êtes toujours prêt à nous conduire à l'endroit où est caché le petit Capet ?

– Je suis prêt à faire n'importe quoi pour sortir de ce tombeau.

– Très bien. Mon collègue, le citoyen Héron, a déjà pris des dispositions pour qu'une escorte de vingt cavaliers armés nous accompagnent jusqu'à l'endroit en question. Vous avez compris ?

– Parfaitement, monsieur.

– Il ne faut pas vous imaginer d'autre part que nous nous engageons à vous accorder la vie sauve si l'expédition échouait.

– Je ne m'aventurerais certainement pas, monsieur, à supposer une chose aussi invraisemblable.

Chauvelin lui jeta un regard aigu. Il y avait dans le ton de son interlocuteur quelque chose qui lui rappelait des souvenirs amers. Mais le visage de Sir Percy était dans l'ombre, l'on ne pouvait distinguer l'expression de son regard. Après une courte pause, il reprit sèchement :

– Si cependant l'expédition produit tous les résultats espérés, si le petit Capet nous est remis sain et sauf sans résistance d'aucune sorte, alors, Sir Percy, je ne vois pas pourquoi notre gouvernement n'userait pas en votre faveur du droit de grâce qu'il possède à l'égard des prisonniers politiques.

– Exercice dont la fréquente répétition n'a pu dû beaucoup le fatiguer jusqu'ici…

– Mais cette éventualité est encore éloignée. Je ne fais aucune promesse… En tout cas, nous pourrons discuter cela plus tard.

– Inutile en effet de perdre un temps précieux sur un sujet de si mince importance, acheva Blakeney. Si vous voulez m'excuser, monsieur, mais je meurs de sommeil…

– Alors, je pense que vous serez heureux de voir tout se régler aussi promptement que possible.

– Vous l'avez dit, monsieur.

Héron n'avait pris aucune part à la conversation. Il savait qu'il n'était pas toujours maître de lui, et tout en éprouvant un souverain mépris pour les formes employées par son collègue, dont il accusait la politesse de sentir l'ancien régime, il reconnaissait néanmoins que l'ancien diplomate était plus qualifié que lui pour mener ces difficiles négociations.

La patience cependant finit par lui manquer.

– Assez de discours, marmotta-t-il ; nous perdons notre temps, et j'ai encore beaucoup de choses à voir si nous partons demain à l'aube. Qu'il écrive cette damnée lettre, et…

Le reste se perdit dans un grognement indistinct. Chauvelin haussa les épaules et, sans tenir compte de l'interruption, se tourna de nouveau vers le prisonnier.

– Je vois avec plaisir, Sir Percy, dit-il, que nous sommes d'accord. Après quelques heures de repos, je ne doute pas que vous ne soyez capable d'entreprendre ce voyage. Ayez la bonté de me dire quelle direction nous devrons prendre.

– Celle du nord, d'un bout à l'autre.

– Jusqu'à la mer ?

– L'endroit où je vous mène est à quelques lieues de la côte.

– Et nos étapes seraient… ?

– Beauvais, Amiens, Abbeville.

– Et ensuite ?

– Nous quitterons les routes fréquentées et vous devrez vous en remettre à mes indications.

– Combien de temps, à votre avis, devrons-nous mettre pour arriver au but ?

– Environ trois jours.

– Durant lesquels vous voyagerez en voiture sous la garde de mon collègue Héron.

– J'aurais préféré plus plaisante compagnie, monsieur ; mais je saurai m'en accommoder.

– Ceci étant décidé, je suppose que vous désirez entrer en relations avec un de vos partisans ?

– L'un d'entre eux, en effet, devra prévenir ceux qui ont la garde du dauphin.

– C'est bien cela. Vous allez donc avoir l'obligeance d'écrire à un de vos amis que vous avez résolu de remettre le dauphin entre nos mains en échange de votre liberté.

– Vous avez dit il y a un instant que vous ne preniez aucun engagement à ce sujet, observa Blakeney.

– Si tout se passe bien, prononça Chauvelin avec une nuance de mépris, si vous consentez à écrire la lettre que je vais vous dicter, nous pourrons peut-être vous donner cette garantie.

– L'étendue de votre clémence, monsieur, dépasse l'imagination.

– Alors, veuillez prendre la plume. Quel est celui de vos partisans qui aura l'honneur de recevoir cette communication ?

– Mon beau-frère Armand Saint-Just. À son tour il se mettra en relation avec les autres.

Chauvelin eut un regard étonné. Blakeney ne parut pas s'en apercevoir ; il attira tranquillement à lui plume et papier et se mit en devoir d'écrire.

– Que voulez-vous que je dise ? demanda-t-il.

– Est-ce que ce jeune drôle fera l'affaire, citoyen Chauvelin ? demanda Héron d'un air inquiet.

Le même doute avait dû lui venir à l'esprit. Chauvelin se hâta de le rassurer :

– Mieux que quiconque, trancha-t-il. Voulez-vous écrire sous ma dictée, Sir Percy ?

– Je vous attends, mon cher monsieur.

– Commencez la lettre par la formule qui vous plaira… maintenant, continuez…

Et Chauvelin commença à dicter lentement, en regardant chaque mot au fur et à mesure que le traçait la plume de Blakeney :

Je ne puis supporter plus longtemps ma présente situation. Les citoyens Héron et Chauvelin – oui, Sir Percy, Chauvelin, pas Chambertin… C-H-A-U-V-E-L-I-N… c'est bien cela – *ont fait de ma prison un véritable enfer.*

Sir Percy leva les yeux et sourit.

– Vous vous calomniez, mon cher monsieur Chambertin, mon installation, bien que dénuée de confort, ne mérite pas semblable qualificatif.

– Je désire présenter la chose à vos amis sous le jour le plus favorable.

– Je vous en remercie. Mais continuez, je vous prie.

… un véritable enfer, vous avez écrit cela ? *Aussi ai-je accepté de guider lesdits citoyens Héron et Chauvelin jusqu'à l'endroit où se trouve le dauphin. Nous partons demain. Veuillez en avertir qui vous savez afin que les gardiens de l'enfant soient prêts à le remettre sans protestation ni résistance. D'autre part, les autorités exigent qu'un membre de la ligue m'accompagne. C'est pourquoi je vous demande,* ou vous prie ou vous supplie, ce que vous préférez, Sir Percy.

– Oh ! « je vous demande » fera tout à fait l'affaire. Savez-vous, monsieur, que cette rédaction m'intéresse infiniment ? – Et après…

… d'être prêt à vous joindre à l'expédition. Nous partons demain dès l'aube, et vous devrez vous trouver à six heures du matin à la grille du Palais de Justice. J'ai l'assurance de la part des autorités que vous n'aurez rien à craindre pour votre sécurité personnelle. Mais si vous refusez de m'accompagner, c'est l'échafaud pour moi le lendemain.

– « … C'est l'échafaud pour moi le lendemain… », comme ceci vous a un petit air joyeux, mon cher monsieur Chambertin ! commenta Sir Percy qui avait écrit sans sourciller tout ce que l'autre lui dictait. C'est probablement le mot de la fin. Vous ne pouvez vous imaginer le plaisir que j'ai pris à écrire cette lettre : ceci m'a rappelé les heureuses journées de Boulogne…

Chauvelin serra les lèvres ; il sentait qu'une réplique de sa part manquerait de dignité.

– Auriez-vous la bonté de signer cette lettre, Sir Percy ?

– Mais comment donc ! Voilà qui est fait, dit Blakeney en opposant son nom orné d'un immense paraphe au bas de la missive.

Chauvelin suivait tous ses mouvements. Dès qu'elle fut signée, il saisit la lettre, la relut attentivement comme s'il cherchait à découvrir quelque signification secrète aux mots qu'il avait dictés lui-même, puis, satisfait, plia la feuille et la glissa dans la poche de son vêtement.

– Ne craignez-vous pas, monsieur Chambertin, dit Blakeney d'un ton léger, que ce billet ne brûle l'étoffe de votre élégant habit ?

– Il n'en aura pas le temps, Sir Percy, répliqua Chauvelin ; je vais le porter tout de suite à son destinataire. À quel endroit croyez-vous que j'aurais chance de trouver le citoyen Saint-Just ?

– Son adresse, monsieur, doit toujours être 32, rue de la Croix-Blanche, au deuxième étage, la porte à droite. Vous connaissez les lieux pour y avoir déjà été. Et maintenant, ajouta-t-il avec un bâillement non dissimulé, si nous allions nous cou-

cher ? Nous partons à l'aube, avez-vous dit, et je suis si diablement fatigué…

Héron qui fumait sa pipe, à cheval sur une chaise, se leva d'un air satisfait.

– Voilà, je crois, de la bonne besogne terminée, citoyen Chauvelin, dit-il. Pendant que tu t'occupes de la lettre, je vais donner mes derniers ordres pour le départ de demain, après quoi je reviendrai et passerai la nuit dans la salle de garde.

– Et moi, sur cette couche à l'aspect moelleux, ajouta Sir Percy en se levant. Votre serviteur, messieurs !

Et il inclina légèrement la tête.

Chauvelin, avant de sortir, enveloppa d'un long regard son ennemi vaincu. Un doute s'était levé dans son esprit…

Sir Percy demeurait debout, mais ce devait être au prix d'un douloureux effort ; il avait posé sa main sur la table, évidemment pour se soutenir, et son visage était décomposé.

Rassuré, Chauvelin prit Héron par le bras et l'entraîna hors de la cellule.

38

Visite nocturne

Bien que l'heure fût avancée, Armand Saint-Just, assis sur son lit, la tête dans les mains, ne songeait point au sommeil. Quel repos, d'ailleurs, pouvait-il prendre dans cette maison pleine de souvenirs sinistres, où il n'était revenu habiter que pour répondre au vœu de Percy ? C'est ici, dans cette chambre… l'horrible scène ne cesse de le hanter ; il lui semble toujours y assister, bâillonné, impuissant, avec Héron et Chauvelin triomphants à ses côtés. Tout cela par sa faute ! cette pensée ne quitte pas son esprit. *Un enfer…* a écrit Percy ; oui, c'est bien le mot qui convient pour peindre la torture qu'il endure depuis lors.

Un coup sonore frappé à la porte d'entrée le fit sursauter. Qui pouvait venir à cette heure ? le porteur d'un message de Marguerite ? Il eût frappé plus doucement. Non, ce coup impératif au milieu de la nuit ne pouvait avoir qu'une signification : on venait l'arrêter, et tandis qu'il saisissait son bougeoir pour aller ouvrir, de l'autre côté de la porte les paroles attendues retentirent :

– Ouvrez ! au nom du peuple.

La voix qui les prononçait était froide et nette. Aucun bruit d'armes ne l'accompagnait et quand Armand ouvrit la porte, au lieu des militaires qu'il s'attendait à trouver, il ne vit devant lui qu'un petit homme mince vêtu de noir.

– Chauvelin ! fit-il avec un mouvement de recul.

– Lui-même pour vous servir, répondit celui-ci de son ton railleur. Je vous apporte un message de haute importance. Me donnez-vous la permission d'entrer ?

Sans répondre, Armand se rangea pour laisser passer son nocturne visiteur, puis, après avoir refermé la porte, le précéda dans sa chambre, la lumière à la main.

Chauvelin sourit en se retrouvant dans cette pièce où avait eu lieu la défaite de son ennemi. En ce moment, elle était à peine éclairée par la lumière de la bougie qu'Armand avait posée sur la table. Le jeune homme se retourna :

– Dois-je allumer la lampe ? demanda-t-il.

– Inutile, répondit brièvement Chauvelin. Je n'ai qu'une lettre à vous remettre, après quoi je vous poserai une ou deux questions.

De la poche intérieure de son habit, il tira une feuille de papier.

– Sir Percy Blakeney a écrit cette lettre tout à l'heure en ma présence, dit-il, veuillez en prendre connaissance.

Armand prit la feuille et, s'asseyant près de la table, approcha la lettre de la lumière pour la déchiffrer ; il la lut lentement jusqu'au bout, puis la reprit du commencement, se demandant, comme l'avait fait Chauvelin, si ces mots tracés par Blakeney pouvaient contenir un sens caché.

Que le Mouron Rouge fût prêt à se conduire en lâche, ce soupçon n'effleura même pas l'esprit d'Armand ; mais pour jouer le rôle que Percy lui avait offert, il fallait qu'il comprît les intentions de son chef.

Soudain, sa pensée se reporta à l'autre lettre, celle que Marguerite lui avait transmise quelques jours plus tôt :

Si vous recevez de moi un nouveau message, quel qu'en soit le contenu, transmettez-le immédiatement à Marguerite et à Ffoulkes et conformez-vous aux instructions que vous y trouverez.

À présent, tout s'éclairait. Son devoir, sa conduite lui étaient dictés par ces simples mots.

Chauvelin attendait en silence qu'Armand, toujours penché sur la lettre, eût terminé sa lecture.

– Un seul mot, citoyen, après lequel je ne vous retiendrai pas davantage, dit-il en voyant Armand relever enfin la tête. Mais auparavant, ayez la bonté de me rendre cette lettre. C'est un document précieux qui doit prendre place dans les archives de la Nation.

Il n'avait pas terminé ces mots qu'Armand, poussé par une inspiration subite, fit ce que Blakeney eût certainement souhaité lui voir faire. Comme pour la relire, il approcha la lettre de la flamme de la bougie, un coin du mince papier prit feu et, avant que Chauvelin pût faire un geste, la feuille tombait enflammée sur le plancher. Armand l'écrasa d'un coup de talon.

– Tous mes regrets, citoyen ! dit-il, un accident…

– Un acte de piété bien superflu, rétorqua Chauvelin en faisant effort pour réprimer sa colère. La conduite du Mouron Rouge dans l'affaire qui nous intéresse ne perdra rien de la publicité qu'elle mérite, en dépit de la sotte destruction de ce document.

– Croyez bien, citoyen, riposta le jeune homme, que je n'ai pas la prétention de juger la conduite de mon chef, pas plus que de priver ses actions de la publicité que vous semblez désirer pour elle presque autant que moi.

– Plus, mon cher monsieur, infiniment plus ! Le noble Mouron Rouge, ce valeureux gentilhomme, ce chevalier sans peur et sans reproche, se dispose à remettre entre nos mains, comme prix de sa vie et de sa liberté, le dauphin de France. M'est avis que ses pires ennemis ne pourraient souhaiter un plus beau couronnement à son aventureuse carrière et à une réputation de bravoure sans rivale dans le monde entier… Mais ne nous attardons point. Mon collègue, le citoyen Héron, m'attend pour prendre les dernières mesures relatives à notre voyage de demain. Je présume, citoyen Saint-Just, que vous êtes prêt à répondre au désir exprimé par Sir Percy Blakeney ?

– Bien entendu.

– S'il en est ainsi, vous devez vous présenter demain matin à six heures à l'entrée principale du Palais de Justice.

– Je m'y trouverai à l'heure dite.

– Une voiture vous attendra et vous ferez partie de l'expédition en qualité d'otage, répondant de la bonne foi de Sir Percy.

– J'ai compris.

– Vraiment ?… et… vous n'avez pas peur ?

– De quoi, monsieur ?

– Vous vous rendez compte que vous serez entre nos mains, à notre merci, au cas où votre chef s'aviserait de vouloir nous tromper ?

– Ma vie appartient à mon chef.

– Excusez-moi… Je croyais que votre vie était consacrée tout entière à une jeune et charmante actrice…

Devant ce nouveau sarcasme, Armand pâlit, ses yeux flamboyèrent et il crispa les poings dans un violent effort pour dompter la colère qui bouillonnait en lui. Cependant, toujours persifleur, Chauvelin poursuivit :

– Allons, jeune homme, ne prenez pas cet air menaçant. On dirait, ma parole, que vous voulez m'étrangler ! Vous rendriez un mauvais service à votre chef : Sir Percy Blakeney, en ce moment, n'a guère que le souffle, mais demain ce serait un homme mort si je ne reparaissais pas à la Conciergerie. La décision que je viens de vous notifier a été prise en commun par mon collègue et par moi.

– Oh ! je ne doute pas que vous n'ayez pris toutes les précautions nécessaires pour protéger votre précieuse existence. Mais vos craintes sont superflues. Je ne suis que les ordres de mon chef, et il ne m'a pas commandé de vous tuer.

– C'est fort aimable de sa part en vérité. Alors, citoyen, vous m'avez bien compris ?

– Vos explications sont très claires, dit Armand, et je crois les avoir parfaitement comprises.

– S'il en est ainsi, il me semble inutile de prolonger cet entretien, dit Chauvelin en se dirigeant vers la porte, car j'ai en-

core un certain nombre de dispositions à prendre. Bonne nuit, citoyen. Veuillez avoir la bonté de m'éclairer.

Saint-Just, sans répondre, prit la bougie et suivit Chauvelin jusqu'à l'escalier.

Demeuré seul, il ramassa un débris à demi consumé de la lettre de Percy et en effaça les plis avec le soin qu'il aurait mis à manier une relique, pendant que des larmes dont il n'avait pas honte lui montaient aux yeux. Ce simple fragment était tout ce que la flamme avait épargné de la lettre, mais Armand en savait le contenu par cœur. Il prit du papier et une plume, et se mit à écrire.

Quand il eut terminé, il plia la feuille, la cacheta, et descendit l'escalier, sa lumière à la main. Tout était obscur chez la concierge, et il ne réussit pas tout de suite à se faire entendre. Enfin la femme vint ouvrir la porte, peu satisfaite d'être dérangée en pleine nuit, pour la seconde fois ; mais à la vue d'Armand elle se radoucit. Elle avait une préférence pour ce jeune locataire à l'air triste, qui lui parlait toujours avec politesse et reconnaissait généreusement les moindres services.

– Citoyenne, dit Armand, voici une lettre urgente pour ma sœur. Je désire qu'elle lui soit remise rue de Charonne avant une heure d'ici. C'est une question de vie ou de mort pour elle, pour moi et pour quelqu'un qui nous est cher à tous deux.

La concierge fit un geste d'effroi.

– Rue de Charonne, à cette heure de la nuit ! s'exclama-t-elle. Qui s'en chargerait ? Ce n'est pas possible, citoyen !

– Si, c'est possible, reprit Armand avec fermeté. La rue de Charonne n'est pas tellement loin d'ici et il y aura cinq louis d'or pour le messager.

Cinq louis d'or !... Les yeux de la femme s'allumèrent de convoitise ; cinq louis, c'était le pain assuré pour plusieurs semaines.

– Donnez-moi la lettre, dit-elle brusquement décidée, je la porterai moi-même. Le temps d'enfiler un jupon chaud, de mettre mon fichu, et je pars.

– C'est bien. Vous demanderez à ma sœur de vous remettre un mot pour moi, dit Armand que l'expérience avait enfin rendu prudent ; apportez-le-moi dès votre retour, et je vous donnerai la somme promise en échange.

La femme fut bientôt prête. Armand l'accompagna jusqu'à l'entrée en lui donnant les indications nécessaires pour qu'elle pût se faire introduire sans peine auprès de Marguerite, puis il la regarda s'éloigner d'un pas rapide dans la brume glacée.

Il demeura un instant sur le pas de la porte et, tandis que l'air nocturne rafraîchissait son front brûlant, il eut soudain conscience qu'en dépit de l'angoisse qui remplissait son âme, un faible rayon d'espérance venait de s'y glisser.

39

Le dernier message du Mouron Rouge

Lady Blakeney considéra un instant le pli cacheté qu'elle venait de tirer de son corsage.

– Je crois que l'heure est venue de l'ouvrir, dit-elle à Sir Andrew d'une voix tremblante.

Elle parlait bas, car l'heure pouvait sembler singulière pour tenir un conciliabule. Heureusement, Lucas le fripier, dont la bicoque branlante avait vu pas mal d'allées et venues mystérieuses, avait pris le sage parti de ne jamais s'étonner des faits et gestes de ses locataires qui savaient apprécier – et récompenser généreusement – cette discrète indifférence.

À l'appel de Marguerite, Sir Andrew était descendu de la mansarde qu'il habitait dans la même maison, et maintenant enveloppés dans leurs manteaux pour se garantir du froid qui passait par la fenêtre mal jointe, tous deux tenaient conseil, le message d'Armand posé sur la table à côté d'eux.

– Je comprends maintenant, dit Marguerite de cette voix calme que l'on prend parfois dans les moments de profond désespoir, je comprends maintenant ce que Percy voulait dire lorsqu'il m'a demandé de ne prendre connaissance de ce pli que s'il nous semblait – à vous et à moi – sur le point d'agir en lâche. Agir en lâche, lui… mon Dieu !…

Elle réprima un sanglot et reprit de la même voix unie et sans timbre :

– Vous pensez comme moi, n'est-ce pas, que nous pouvons maintenant l'ouvrir ?

– Oui, Lady Blakeney, sans aucun doute, répondit Ffoulkes avec la même émotion.

Elle s'essuya les yeux et rompit le cachet. Du paquet ouvert deux lettres s'échappèrent : l'une sans adresse, évidemment destinée à elle-même et à Ffoulkes ; l'autre qui portait cette inscription : *À faire parvenir d'urgence à Lord Hastings*.

– Lord Hastings, murmura Marguerite. Où est-il ?

– À Beauvais, et la liaison est assurée par Lord Everingham que j'attends ici ce soir. Mais voyons tout de suite ce que dit Percy.

Marguerite déplia la lettre et lut tout haut :

Mes amis, je ne puis me résoudre à périr dans ce trou comme un rat dans un piège. Il faut que je tente quelque chose et, si le pire arrive, que je meure du moins à ciel ouvert. Vous me comprendrez tous les deux, et, me comprenant, vous me garderez votre confiance jusqu'au bout.

Faites parvenir le message ci-joint à Hastings avec toute la diligence possible. Quant à vous, Ffoulkes, le plus sincère et le plus dévoué de mes amis, je vous supplie de toute mon âme de veiller sur Marguerite. Si, comme j'en ai la persuasion, elle est à Paris quand vous lirez cette lettre, – et vous ne la lirez que lorsque tout espoir semblera perdu, – décidez-la à partir sur-le-champ pour Calais. Vous entrerez en communication par les moyens habituels avec le Day Dream, à bord duquel vous embarquerez aussitôt. Dites alors au capitaine de mettre la voile sur Le Portel et d'y faire le guet pendant trois nuits consécuti-

ves pour recueillir tous ceux des nôtres qui se présenteront. Passé ce temps, si je n'ai point paru, inutile d'attendre davantage. Je ne viendrai plus.

À Hastings, je donne rendez-vous à la chapelle du Saint-Sépulcre, à côté du château d'Ourde.

Ffoulkes, je vous confie Marguerite ; suppliez-la de partir tout de suite. Il n'y a pas une minute à perdre. Que Dieu vous garde tous deux !

Marguerite était devenue toute blanche.

– Vous le voyez, Sir Andrew, si Percy tient tant à ce que je parte, c'est qu'il n'y a plus aucun espoir.

Mais Sir Andrew, au contraire, s'était redressé, les yeux brillants.

– Plus d'espoir, dites-vous, Lady Blakeney ? Ah ! certes, je ne pense pas comme vous, dit-il avec un accent qui fit tressaillir Marguerite. S'échapper d'une prison comme la Conciergerie était chose impossible. Je m'en suis rendu compte dès le commencement. Mais, du moment que Blakeney a trouvé le moyen d'en sortir, la situation change à son avantage, et, tel que je le connais, tous les espoirs sont permis. Dieu aide le Mouron Rouge ! Lady Blakeney, – et nous, obéissons à ses ordres ! Il faut, à la fois, songer à votre départ et à transmettre cette lettre à Hastings.

– Cet endroit dont parle Percy, le château d'Ourde, vous le connaissez ?

– Tous les membres de la ligue le connaissent. Le château et la petite chapelle, situés à quelques lieues du Portel, nous ont souvent servi de refuge dans nos allées et venues entre Paris et

la côte. Le château est à l'abandon, son propriétaire ayant émigré dès le début de la Révolution, et il n'y réside qu'un gardien, homme bizarre, à moitié idiot, qui est à la solde de Blakeney.

– Mais le dauphin ?

– Il ne s'y trouve pas, bien entendu. D'après les dernières nouvelles apportées par Lord Everingham, Tony, si tout a bien marché, a dû lui faire passer la frontière hier ou avant-hier.

– Ce message à Lord Hastings, que peut-il contenir ?

– Oh ! pour cela je ne puis rien vous dire. L'important est de le lui faire parvenir au plus tôt. Lady Blakeney, pensez-vous pouvoir vous préparer assez rapidement pour que nous partions avant le jour ?

– Je ferai ce que vous jugerez bon, Sir Andrew, afin d'obéir à son dernier désir. Dieu sait, cependant, si je préférerais partager son sort et l'accompagner pas à pas, jusqu'à ce que…

Sa voix se brisa.

– Je suis sûr d'obtenir facilement la charrette et le cheval de Lucas, se hâta de poursuivre Sir Andrew. Notre première étape serait Saint-Germain où nous joindrions Lord Everingham qui pourrait ainsi partir immédiatement pour Beauvais avec le message, ce qui permettrait à Hastings de l'avoir une bonne demi-journée plus tôt.

– J'ai peu de préparatifs à faire ; dans dix minutes je puis être prête, dit Marguerite d'une voix ferme. Voulez-vous, pendant ce temps, voir Lucas pour la charrette ?

Sir Andrew sortit de la pièce et Marguerite se mit aussitôt à rassembler quelques objets dans un petit sac de cuir. Quelques

instants plus tard, le roulement d'une voiture s'arrêtant sous sa fenêtre lui fit penser que la carriole était déjà attelée. Elle ouvrit la porte de sa chambre et allait s'engager dans l'escalier lorsqu'une silhouette surgit de l'obscurité ; une main saisit la sienne et la voix haletante de Sir Andrew chuchota à son oreille :

– Nos plans sont renversés ! Des gendarmes arrivent vous chercher, Lady Blakeney. Ils l'ont dit à Lucas. Toutes les issues sont gardées. Impossible d'échapper ! Et moi qui devais veiller sur vous !...

Marguerite joignit les mains.

– Oh ! balbutia-t-elle, si c'était pour me réunir à lui !

Une lumière parut au bas de l'escalier et un bruit de voix se fit entendre parmi lesquelles celle de Lucas qui expliquait verbeusement que la citoyenne allait descendre à la minute, mais qu'il fallait lui laisser le temps de s'habiller.

Marguerite tendit la main à Sir Andrew.

– Mon ami, murmura-t-elle, ne vous occupez pas de moi. Je n'ai pas peur ; peut-être vais-je rejoindre Percy. Vous avez un devoir pressant à remplir : porter le message à Hastings. Adieu.

Sir Andrew posa rapidement ses lèvres sur la main de Marguerite et, tandis qu'il se renfonçait dans l'ombre, Lady Blakeney se mit à descendre calme, la tête haute. Au bas de l'escalier un gendarme attendait.

– Citoyenne Saint-Just, lui dit-il, j'ai l'ordre du citoyen Chauvelin, du Comité de sûreté générale, de te conduire sur-le-champ à la section du faubourg du Nord.

40

À la section du faubourg du Nord

Le petit cortège sortit de l’enceinte du Palais de Justice et tourna dans la rue de la Barillerie. Le froid était intense. Une bise du nord mêlée de flocons de neige fouettait les hommes au visage et pénétrait jusque sous leurs vêtements. Armand, les doigts raidis, sentait à peine les rênes dans sa main. Chauvelin chevauchait à côté de lui, mais les deux hommes n’avaient pas échangé une parole depuis le moment où Chauvelin avait désigné à son compagnon le cheval qu’il devait monter à la suite du détachement de vingt cavaliers déjà rangés dans la cour de la Conciergerie.

Une lourde berline encadrée de deux cavaliers et suivie de deux autres fermait la marche. De temps à autre, à la portière, apparaissait la maigre figure de Héron qui avait posé comme condition qu’il voyagerait avec le prisonnier pour ne pas le perdre de vue un instant.

Le sergent, interrogé par Armand, l’avait informé que l’Anglais, les mains attachées, était monté dans la voiture avec l’agent du Comité de sûreté générale. Les soldats ne savaient rien de plus. Peut-être se demandaient-ils intérieurement pourquoi ce prisonnier était emmené de la Conciergerie avec un tel appareil, alors que journellement tant d’autres condamnés de marque étaient entassés sans façon dans un tombereau pour être menés à la guillotine comme moutons à l’abattoir. Mais cet étonnement, s’ils l’éprouvaient, ils le gardaient pour eux, et semblaient surtout occupés de réchauffer de leur souffle leurs mains bleuies par le froid.

Il était six heures et demie quand le cortège s'ébranla. À l'est, l'aube luttait contre l'obscurité de la nuit finissante ; les tours de Notre-Dame se détachaient en noir vers le ciel qui pâlissait lentement, et la Seine, sous cette clarté grise, avait l'air d'un ruban d'acier déroulé autour de la Cité.

Armand frissonna sous son manteau. Cette chevauchée silencieuse sous un ciel gris, dans la ville endormie, lui faisait l'effet d'un rêve.

Une fois la Seine traversée, ils s'engagèrent dans la longue rue Saint-Denis. Peu à peu la grande cité s'éveillait. Des hommes se rendaient à leur travail, les boutiques commençaient à s'ouvrir. Des ménagères, occupées à balayer le pas de leur porte, s'interrompirent dans leur besogne pour suivre d'un œil mi-curieux, mi-blasé, ce singulier cortège.

Puis ils dépassèrent ce quartier populeux pour traverser le faubourg du Nord. Les maisons, ici, s'espaçaient, séparées les unes des autres par des terrains vagues ou de petits jardins potagers. Il faisait jour, maintenant, aussi jour du moins qu'il était possible sous ce ciel gris chargé de neige, et l'on pouvait apercevoir plus loin les silhouettes des moulins à vent sur la pente de Montmartre.

Soudain, sur un ordre bref, tout le détachement fit halte. Une voix dit à Armand de mettre pied à terre. Il obéit et suivit un soldat qui le conduisit à une maison de briques devant laquelle stationnait une voiture fermée à trois chevaux. À la porte, il trouva Chauvelin qui le fit entrer et l'introduisit par un étroit couloir dans une salle où flottait une forte odeur de café.

Par la suite, cette odeur devait toujours évoquer dans l'esprit d'Armand les cruels moments passés à la section du fau-

bourg du Nord, la morne obscurité de la salle, le sifflement de la bise et le petit grésillement de la neige contre les carreaux.

Un pot de café et des bols étaient en effet préparés sur la table. Chauvelin engagea Saint-Just à se servir, suggérant qu'un breuvage chaud n'était pas un réconfort inutile après cette chevauchée matinale. Armand en s'avançant vit que la salle n'était pas vide ; au fond, sur un banc, une femme était assise. Elle tourna la tête de son côté.

– Marguerite ! s'exclama-t-il, bouleversé.

En le voyant, Lady Blakeney eut un mouvement pour s'élancer vers lui, mais Chauvelin s'interposa avec froideur :

– Attendez un peu, je vous prie, citoyenne.

Elle se rassit, et Armand remarqua son regard fixe, son visage comme pétrifié par la souffrance.

– J'espère que vous n'avez pas pris froid en nous attendant, Lady Blakeney, reprit Chauvelin avec une sollicitude affectée. Nous aurions dû arriver plus tôt, mais dans un départ, un retard est chose presque inévitable.

Marguerite garda le silence et ne répondit que par un signe de tête négatif à l'offre que lui fit Chauvelin de se réchauffer avec du café. Lui-même prit un bol plein de liquide fumant et le tint à deux mains pour en mieux sentir la chaleur.

– Maggie, dit Armand en anglais, essaie de prendre un peu de café chaud ; cela te fera du bien.

– Merci, mon ami ; j'en ai déjà bu, et je n'ai pas froid. La porte s'ouvrit, et Héron s'avança dans la salle.

– Eh bien ! fit-il d’un air rogue, allons-nous coucher dans cette bicoque ?

– Un moment, citoyen Héron, répondit Chauvelin sans se départir de sa sérénité. Tu as voyagé confortablement ; mais des cavaliers engourdis par le froid éprouvent le besoin de se réchauffer. Le prisonnier te suit-il ?

– Il est là.

– Bien. Aie la bonté de le faire entrer afin que je puisse lui expliquer la situation.

Héron bougonna quelque chose entre ses dents, puis se tournant vers la porte ouverte, il fit un signe de tête qui, apparemment, fut mal interprété, car il ajouta aussitôt :

– Non, imbécile ! Ce n’est pas toi, c’est le prisonnier que je demande.

Une seconde plus tard, Sir Percy Blakeney apparut dans l’embrasure de la porte. Il avait les mains derrière le dos, évidemment attachées par des menottes ; mais il redressait sa haute taille en dépit de ce que cet effort devait lui coûter.

Dès qu’il eut franchi le seuil, son regard fit le tour de la pièce. Il vit Armand, et dans ses yeux s’alluma une lueur rapide. Puis il aperçut Marguerite, et sa figure déjà blême pâlit encore. Comme il sentait l’attention de Chauvelin fixée sur lui tout entière, il ne fit aucun mouvement ; il serra simplement les mâchoires, et ses lourdes paupières voilèrent un instant l’expression de son regard.

Quand il le releva, ce fut pour le fixer sur Marguerite ; mais là encore, son ennemi aux aguets ne put saisir le muet échange

de pensées qui eut lieu entre les deux époux, – double courant subtil, rapide, imperceptible pour tout autre que pour eux.

Marguerite, préparée à revoir Percy épuisé de corps et d'âme, voulait lui exprimer par son regard tout ce qu'elle ne pouvait lui dire : son amour, sa confiance, l'assurer aussi qu'elle avait obéi à ses ordres. D'un mouvement furtif que lui seul put interpréter, elle fit le geste de glisser un papier sous son fichu, puis elle inclina lentement la tête et le regard de Percy lui répondit : j'ai compris.

Héron et Chauvelin n'avaient rien vu.

– Vous êtes peut-être surpris, Sir Percy, commença Chauvelin, de trouver ici Lady Blakeney. C'est qu'elle doit, de même que le citoyen Saint-Just, accompagner cette expédition jusqu'à l'endroit où vous vous êtes engagé à nous conduire. Cet endroit, vous êtes seul à le connaître, et nous devons, le citoyen Héron et moi, nous en remettre à votre bonne foi. Dans ces conditions, il vous serait possible de nous mener dans un guet-apens pour tenter de nous échapper. Vous ne vous étonnerez donc pas si nous prenons quelques précautions pour éviter de tomber dans une embuscade ou de vous voir nous fausser compagnie par une de ces manœuvres audacieuses qui ont acquis au Mouron Rouge sa célèbre réputation.

Chauvelin fit une pause pendant laquelle on n'entendit que le ricanement satisfait de Héron. Blakeney ne dit rien. Il devait prévoir ce qui allait suivre. En apercevant sa femme dans la salle, il avait certainement deviné que Chauvelin voulait encore faire peser dans la balance de ses intrigues la vie précieuse de Marguerite.

– Le citoyen Héron est pressé, reprit Chauvelin, aussi serai-je bref. Lady Blakeney et le citoyen Saint-Just vont donc nous accompagner en qualité d'otages pour répondre de votre

bonne foi. Au moindre signe, – vous entendez bien ? – au moindre signe que vous nous avez trompés, que votre promesse n'était qu'une ruse destinée à masquer une tentative d'évasion, ou bien encore au cas où vous ne réussiriez pas à nous faire livrer le jeune Capet, tous deux seraient immédiatement fusillés sous vos yeux.

Au-dehors, le vent sifflait autour de la maison isolée, la neige venait s'écraser contre les vitres avec un bruit mat ; mais à l'intérieur, rien ne troublait le silence de mort observé par ces êtres que gouvernaient les passions les plus opposées, – d'une part, la haine et la soif de la vengeance ; de l'autre, l'amour et le dévouement le plus sublime.

Soudain, Héron éclata :

– Mille tonnerres ! Le prisonnier sait maintenant à quoi s'en tenir. Qu'est-ce que nous attendons pour partir ?

– Un instant, fit Chauvelin dont le calme contrastait avec l'agitation de son collègue. Vous avez bien compris, Sir Percy, les conditions dans lesquelles nous entreprenons tous ce voyage ?

– Nous entreprenons tous ce voyage..., répéta lentement Blakeney. Vous concluez donc que j'accepte ces conditions ?

– S'il refuse, hurla Héron, j'étrangle cette femme ici, de mes propres mains !

Blakeney le regarda entre ses paupières mi-closes. À voir l'éclair de son regard et la contraction de ses traits, ceux qui le connaissaient bien purent deviner son furieux désir d'abattre d'un coup de poing cette brute menaçante. Puis ses yeux se dirigèrent vers Marguerite qui put y lire une imploration, un muet appel à son pardon.

Ceci n'avait duré que l'espace d'une seconde. Levant ses larges épaules, Blakeney se retourna vers Héron et lui dit d'un ton impassible :

– Il me semble que vous ne me laissez guère la faculté de choisir. Comme vous venez de le dire, citoyen, pourquoi attendre davantage ? Nous n'avons plus qu'à partir.

41

Le lugubre voyage

La pluie tombait sans répit, noyant un paysage gris et morne. Le vent avait tourné à l'ouest ; il soufflait en grandes rafales et tirait d'étranges gémissements des arbres de la route.

Les cavaliers avançaient tête basse sous la tempête ; les chevaux s'agitaient et secouaient la tête sans relâche pour se débarrasser de l'eau qui leur glissait dans les oreilles et dans les naseaux.

Trois jours de cette affreuse monotonie où se mêlaient et se confondaient le clapotement de l'eau, le piétinement des chevaux, le roulement des deux lourdes voitures traînées à vive allure. Pour la rompre, rien que les haltes à des auberges de village et le changement des chevaux à chaque relais.

En dépit du mauvais temps, la petite troupe avançait rapidement ; pas assez cependant au gré de Héron dont on voyait parfois surgir la tête embroussaillée à la portière de la première voiture : il s'informait de la distance parcourue, demandait le nom de la prochaine localité, maudissait le temps, le prisonnier, le cocher, le monde entier, et surtout la longueur de la route. À l'entendre, il eût fallu pousser les chevaux, allonger les étapes, réduire les arrêts.

Mais Chauvelin n'en jugeait pas ainsi. Bien qu'il fût aussi pressé que son collègue de parvenir au but, il craignait le mécontentement des hommes s'il les surmenait, et tenait au contraire à leur assurer des repas copieux et des haltes suffisan-

tes pour les délasser de leur lutte incessante contre le mauvais temps. Ces retards ne lui convenaient pas plus qu'à Héron, mais il les supportait avec une apparente philosophie.

De tout cela, Marguerite ne se rendait compte que confusément. Elle avait l'impression d'assister à un drame qui se déroulait sans qu'elle pût rien faire pour en arrêter le cours, pour en changer le dénouement fatal après quoi les spectateurs retourneraient chez eux, laissant le principal acteur étendu derrière le rideau à jamais baissé.

Après l'arrêt de la salle de la section du faubourg du Nord, on l'avait fait monter dans la seconde berline, Armand et Chauvelin avaient pris place près d'elle, et la voiture, entourée de cavaliers, s'était mise en marche derrière l'autre. Depuis cet instant, que d'heures passées à regarder sans les voir les arbres alignés au bord de la route, les gouttes de pluie qui s'écrasaient contre la vitre de la portière et roulaient le long de la glace comme des larmes intarissables !

Deux haltes coupèrent le cours des deux premières journées de voyage, l'une à midi, l'autre à la tombée de la nuit. Chaque fois, Marguerite et Armand étaient conduits sous bonne garde dans quelque auberge rustique où un repas leur était servi dans une atmosphère de friture et de soupe à l'oignon. Pour les arrêts de nuit qui eurent lieu à Beauvais et à Abbeville, on les conduisit à une hôtellerie de la ville où ils purent prendre quelques heures de repos dans des chambres dont les portes étaient gardées militairement. Las de tant d'heures de voiture, ils pouvaient à peine fermer l'œil, et durant leurs courtes nuits, leurs âmes allaient rejoindre celui qui emplissait toutes leurs pensées.

De Percy, ils ne voyaient rien, ou peu s'en faut, car on lui apportait ses repas dans la voiture dont il ne descendait que lorsque le convoi s'arrêtait pour la nuit. C'est ainsi que Marguerite put l'apercevoir à Beauvais et à Abbeville, mais entouré si

étroitement par les soldats que le haut de sa tête seul était visible.

À l'un de ces arrêts se produisit un incident. Au moment où l'on remontait en voiture, le prisonnier manqua le marchepied et en se relevant heurta Héron qui le suivait de près. Celui-ci, glissant dans la boue, perdit l'équilibre, et sa tête alla donner si violemment contre la portière qu'il se fit une sérieuse entaille à la tempe. Depuis, il avait dû porter un bandage en turban qui n'ajoutait rien à ses charmes physiques mais contribuait quelque peu à aigrir son humeur.

Une fois, Marguerite, mettant de côté toute fierté, s'adressa à Chauvelin pour avoir des nouvelles de son mari.

– Il est en bonne santé et d'excellente humeur, Lady Blakeney, répondit celui-ci avec un sourire moqueur. Ah ! jeta-t-il d'un ton badin, ces Anglais sont étonnants ! Nous autres, avec notre tempérament vif de Gaulois, n'arrivons pas à les comprendre. Il y a un fatalisme quasi oriental dans leur tranquille résignation aux décrets du sort. Croiriez-vous, Lady Blakeney, que lorsque Sir Percy fut arrêté, il ne fit pas un geste pour se défendre ? Nous pensions, mon collègue et moi, qu'il allait se débattre comme un lion ! Ayant constaté que cette soumission était préférable, il se montre au cours de ce voyage aussi calme que je le suis moi-même. De fait, conclut-il d'un air sarcastique, chaque fois que j'ai jeté un coup d'œil dans l'autre voiture, j'ai toujours vu Sir Percy Blakeney profondément endormi.

– Je voudrais savoir, commença Marguerite avec hésitation, tant il lui était pénible de s'entretenir avec cet être sans pitié qui se jouait de ses angoisses, est-ce que… a-t-il toujours les mains liées ?

– Pas le moins du monde ! s'écria Chauvelin de son air le plus aimable. Vous comprenez, Lady Blakeney, maintenant que

nous jouissons de l'avantage de votre compagnie et de celle du citoyen Saint-Just, nous n'avons plus aucune crainte que le subtil Mouron Rouge nous brûle la politesse.

Une vive réplique allait s'échapper des lèvres d'Armand, outré par ces railleries cruelles, mais la main de sa sœur posée fermement sur la sienne lui commanda le silence. À quoi bon protester, crier son indignation à cet homme qui n'en triompherait que davantage ?

Il se contint et tâcha de faire montre, lui aussi, de ce que Chauvelin appelait le fatalisme anglais. Assis auprès de sa sœur, il brûlait du désir de la consoler, de la réconforter, mais l'odieuse présence de leur ennemi arrêtait les paroles sur les lèvres. Qu'aurait-il pu dire, d'ailleurs, lui qui était cause de tout ce que Marguerite endurait de souffrance et d'angoisse ? Ce n'était que par une pression de main, par un regard qu'il pouvait lui exprimer sa volonté de la soutenir et de la protéger jusqu'au dernier souffle. Cela seul comptait pour lui, maintenant que, de son bonheur éphémère, plus rien ne subsistait. Il n'osait penser à Jeanne. Il avait écarté son souvenir, doucement, pieusement, comme on serre un brin de lavande entre les feuilles d'un livre qui jamais plus ne s'ouvrira.

Marguerite lui tenait la main, et tous deux regardaient en silence la route morne qui se déroulait sans fin, écoutaient le ruissellement de l'eau contre les vitres et le roulement des deux voitures qui se suivaient. Oh ! que c'était donc lugubre, cette pluie, ce paysage brouillé, ce sifflement du vent dans les arbres dépouillés, cet éternel ciel gris !

42

La dernière halte

– Holà, citoyen ! réveillez-vous. Voici Montreuil, notre dernière halte.

Armand sortit de son assoupissement. On ne s'était pas arrêté depuis le départ d'Abbeville au point du jour, et le balancement de la voiture avait fini par le plonger dans un demi-sommeil.

Chauvelin, déjà descendu, aidait Marguerite à sortir de la voiture. Armand secoua l'engourdissement qui avait envahi ses membres et suivit sa sœur. Ils passèrent au milieu des hommes de l'escorte qui venaient de mettre pied à terre et qui les considéraient au passage, les uns curieux, d'autres goguenards, la plupart indifférents. Armand glissa la main de Marguerite sous son bras et l'entraîna vers l'hôtellerie dont l'enseigne, comme par ironie, annonçait en grandes lettres : *Au Soleil d'Or*.

Le vrai soleil, lui, ne se laissait même pas deviner derrière les nuages, et c'est sous un ciel bas que la petite ville montrait ses maisons de pierre grise, ses toits et ses pavés luisants. C'était là Montreuil, petite ville fortifiée, dernier arrêt de la longue route, avait dit Chauvelin. Et après ? Que leur réservait l'étape suivante ?

La même salle d'auberge étroite et longue, avec les mêmes murs écaillés et la même odeur de renfermé traversée de relents de cuisine accueillit le frère et la sœur. Le mobilier se composait

de quelques bancs de bois rangés autour d'une table où étaient disposées des assiettes de grosse faïence et des cuillers d'étain.

Marguerite qui se soutenait avec peine se laissa tomber sur un banc et, s'accoudant à la table, se plongea la tête dans les mains.

– Ah ! mon Dieu ! quand ce cauchemar finira-t-il ? murmura-t-elle involontairement. Armand, je me demande quelquefois si je ne deviens pas folle… Dis-moi si, par moment, ma raison ne semble pas s'égarer ?

Il s'assit près d'elle en murmurant d'affectueuses paroles et tenta de réchauffer ses petites mains glacées en les frottant doucement entre les siennes.

Un coup léger fut frappé à la porte, et aussitôt après Chauvelin entra.

– Mes humbles excuses, Lady Blakeney, dit-il en s'avançant. Notre digne hôtelier m'informe qu'il n'a pas d'autre pièce à mettre à ma disposition, aussi me vois-je obligé de vous imposer ma compagnie pendant votre déjeuner.

Bien qu'il employât toujours les mêmes formules de politesse, il avait pris un ton plus désinvolte et il n'attendit pas la réponse de Marguerite pour s'asseoir en face d'elle.

– Un bonhomme peu engageant que notre hôte ! dit-il d'un air jovial. Avec ses manières frustes il me rappelle tout à fait notre ami Brogard de Calais. Vous vous rappelez, Lady Blakeney, Brogard, le patron du *Chat Gris* ?

– Ma sœur est à bout de forces, intervint Armand d'un ton ferme. Je vous prie, citoyen, d'avoir quelques égards pour elle.

– Tous les égards du monde, citoyen Saint-Just ! protesta Chauvelin. Il me semblait que l'évocation d'agréables souvenirs ne pouvait que distraire Lady Blakeney. – Ah ! voici le potage, annonça-t-il en voyant entrer un gros homme en blouse bleue qui posa une vaste soupière sur un coin de la table. Je suis sûr qu'en Angleterre il arrive à Lady Blakeney de regretter notre pot-au-feu, gloire de la cuisine française. Lady Blakeney, un peu de potage ?

– Merci, murmura-t-elle.

– Essaie de manger un peu, lui glissa Armand à voix basse. Tu as besoin de tes forces. Fais-le pour *lui*, sinon pour moi.

Elle tourna vers Armand sa figure lasse et s'efforça de sourire.

– Je vais essayer, mon ami, dit-elle.

– As-tu porté de la viande et du pain aux citoyens qui sont dans la voiture ? demanda Chauvelin à l'aubergiste qui allait quitter la pièce.

– Y a beau temps que c'est fait, grommela celui-ci sans se retourner.

– Et veillé au ravitaillement des soldats ?

– On s'en occupe, dit l'homme en claquant la porte.

– Le citoyen Héron n'aime pas perdre de vue son prisonnier, expliqua Chauvelin, aussi partage-t-il le déjeuner de Sir Percy à l'intérieur de la voiture.

Il paraissait de la meilleure humeur du monde et mangeait avec appétit tout en affectant de se dépenser en attentions pour Marguerite.

Le repas terminé, il se leva, et s'inclinant devant elle :

– Veuillez m'excusez, Lady Blakeney, dit-il, mais il faut qu'avant d'entreprendre la dernière étape, j'aille conférer avec Sir Percy pour obtenir les indications nécessaires sur la route à suivre, et que je veille au renouvellement de l'escorte. Les hommes qui viennent de fournir un long et pénible effort ont besoin d'être remplacés, et je dois trouver ici vingt cavaliers d'un régiment d'Abbeville, qui vient de faire ses preuves en purgeant la ville de Montreuil des traîtres qui l'infestaient. En attendant mon retour, on vous conduira tous deux à votre voiture.

Marguerite brûlait du désir de lui poser quelques questions. De nouveau elle eût été prête à s'humilier pour obtenir des nouvelles de son mari ; mais Chauvelin était déjà hors de la pièce, et Marguerite et Armand pouvaient l'entendre donner l'ordre au soldat de garde de les ramener à leur voiture.

Quand ils quittèrent l'auberge un instant plus tard, ils virent l'autre berline arrêtée à peu de distance. On avait dételé les chevaux qui venaient de fournir la dernière étape, et deux soldats arrivaient avec des chevaux frais.

Marguerite eût donné dix ans de son existence pour passer ne fût-ce qu'un instant près de Percy, ou même simplement l'apercevoir. L'idée lui vint soudain d'essayer d'acheter la complaisance du sergent pendant que Chauvelin était absent. Cet homme n'avait pas une mauvaise figure et sans doute devait-il être pauvre... Elle plongeait déjà la main dans sa poche lorsque la tête bandée de Héron jaillit hors de la portière.

– Qu'est-ce que font ces sacrés aristos à se promener sur la route ? cria l'agent de la Sûreté.

– Ils remontent en voiture, citoyen, se hâta de répondre le sergent.

Pendant que le frère et la sœur reprenaient leurs places, Héron continuait à maugréer :

– Il est plus de midi, nous devrions déjà être en route.

Quelques minutes plus tard, le bruit d'une troupe de cavalerie remplit la grand-rue de Montreuil. Marguerite baissa la glace et regarda par la portière. Chauvelin arrivait avec la nouvelle escorte ; devant l'auberge il mit pied à terre. Évidemment il avait pris le commandement de l'expédition et ne consultait plus que pour la forme son collègue Héron, lequel passait son temps à pester contre les hommes et contre la température, quand il ne somnolait pas au fond de la voiture.

Le changement d'escorte s'effectua rapidement. Le nouveau groupe se composait de dix-sept cavaliers, un brigadier et deux conducteurs : un pour chaque voiture. L'ordre du convoi fut quelque peu modifié. En tête venait un groupe d'éclaireurs, puis la voiture des otages entourée de cavaliers, puis celle du prisonnier, non moins étroitement gardée. Lorsque sa voiture passa en avant, Marguerite espéra un instant qu'elle apercevrait son mari ; mais cet espoir fut déçu. Monté sur le marchepied et masquant la portière, Chauvelin se penchait dans l'intérieur de la voiture, un carnet à la main.

Quelques flâneurs s'étaient arrêtés pour regarder s'organiser le cortège. Chauvelin se tourna vers un petit groupe en demandant :

– L’un de vous connaîtrait-il le château d’Ourde et la chapelle du Saint-Sépulcre ?

Les gens hochèrent la tête ; certains savaient qu’un château de ce nom était situé dans la forêt de Boulogne ; mais c’était à une bonne distance. Quant à la chapelle, aucun n’en avait entendu parler.

Un des éclaireurs se retourna sur sa selle et dit :

– Je connais assez bien le pays et puis vous guider jusqu’à la forêt.

– C’est bien, dit Chauvelin ; s’il en est ainsi, mets-toi à la tête du convoi que tu dirigeras jusqu’à l’endroit où la grand-route atteint la forêt.

Ici, Chauvelin consulta son carnet :

– Arrivés là, reprit-il, nous bifurquerons à droite pour prendre un chemin qui longe les bois, et tu partiras en éclaireur avec un camarade. Vous suivrez ce chemin pendant deux lieues environ jusqu’à ce que vous aperceviez sur votre droite au fond d’un vallon le hameau de la Chaumière.

– J’y suis déjà passé, citoyen.

– À la hauteur du hameau, une route coupe le chemin à angle droit et s’enfonce dans la forêt : prenez-la. Au bout d’une lieue vous devez trouver une petite chapelle faisant face à l’entrée du château. C’est bien cela, Sir Percy ? dit-il en se tournant vers la voiture.

La réponse le satisfit sans doute, car il ajouta seulement en s’adressant au cavalier :

– Dès que tu auras reconnu les lieux, reviens sur tes pas pour me rendre compte. Et maintenant, en avant !

Lorsqu'il eut repris sa place en face d'Armand, Chauvelin lui demanda à brûle-pourpoint :

– Citoyen Saint-Just, vous connaissez le château d'Ourde ?

– Oui, je le connais.

– Et la chapelle du Saint-Sépulcre ?

– Également.

Cette petite chapelle vénérée des pêcheurs de Boulogne et du Portel qui s'y rendaient en pèlerinage une fois par an pour faire toucher leurs filets à la relique miraculeuse, quels souvenirs poignants elle rappelait à Armand ! C'est là qu'il avait trouvé refuge dix-huit mois auparavant comme il gagnait la côte, dirigé, protégé par Percy qui, au péril de sa propre vie, avait réussi à le sauver.

De son côté, Marguerite avait tressailli en entendant ces noms : le château d'Ourde ! la chapelle du Saint-Sépulcre ! C'était là que Percy avait donné rendez-vous à Lord Hastings ; c'était là qu'allait se dénouer le drame…

À présent que pouvait espérer Percy ? Rien, absolument rien ! Quand il avait élaboré ses plans et envoyé son appel à Lord Hastings du fond de sa prison, sans doute se proposait-il de faire tomber Chauvelin dans une embuscade et de se ménager par là une suprême chance d'évasion dans ces bois déserts qu'il connaissait à fond. Mais l'héroïque coureur d'aventures avait compté sans la combinaison diabolique imaginée par ses adversaires : « Au moindre soupçon que vous nous menez à un

guet-apens, les deux otages seront immédiatement fusillés sous vos yeux. » Par cette menace, Chauvelin lui avait lié les mains.

La fin était proche, inéluctable. Percy lui-même avait dû abandonner tout espoir, sauf celui de voir réalisé son désir de mourir à ciel ouvert.

Montreuil se perdait dans la brume avec ses toits gris et son clocher de pierre ajouré. Un détour de la route le déroba tout à fait au regard de Marguerite. Seul le petit cimetière demeurait encore visible avec ses croix de granit sur lesquelles des sapins inclinaient leurs branches alourdies par la pluie.

43

Dans la forêt

Le cortège avançait lentement sur la route détrempée. Parfois une des voitures enfonçait jusqu'aux moyeux dans les ornières remplies d'une boue gluante. Alors, les conducteurs faisaient claquer leurs fouets, les chevaux dans un violent effort tendaient le jarret et la voiture, grinçant et craquant, reprenait sa pénible marche en avant.

Quand on atteignit la lisière de la forêt, l'après-midi était déjà fort entamé. La pluie n'avait pas repris, mais le vent continuait à souffler par rafales du nord-ouest. Depuis quatre heures qu'ils étaient en selle, les hommes commençaient à sentir la fatigue, et cette forêt qu'on longeait, si triste sous son aspect hivernal, cette route déserte semée de fondrières, le jour décroissant n'étaient pas de nature à leur rendre leur entrain. On avançait en silence, personne n'avait envie de parler. Le martèlement sourd des sabots sur le sol mou, le tintement des mors et des boucles d'acier, le bruit régulier des roues creusant les ornières, parfois le cri d'un oiseau, répondaient seuls au vent dans les branches. Dans l'air plus froid de la fin du jour, une buée entourait les chevaux et leurs naseaux dégageaient des bouffées de vapeur.

Au couchant, une teinte rouge colora l'horizon, rompant un moment l'uniformité du ciel gris ; mais c'était un rouge terne, sans éclat. Marguerite le regardait passer insensiblement au violet, lorsque se produisit un arrêt brusque.

Chauvelin sortit la tête par la portière :

– Qu'y a-t-il ?

– Nous arrivons au carrefour, citoyen, dit le brigadier ; le village de la Chaumière se trouve là, sur la droite, et voilà les éclaireurs qui reviennent.

Un trot rapide se fit entendre et un cavalier arrivant en sens inverse vint ranger son cheval contre la voiture.

– Eh bien ? interrogea Chauvelin.

– Tes ordres ont été exécutés, citoyen ; à une bonne lieue d'ici, nous avons trouvé la petite chapelle de pierre. En face s'élève le mur d'enceinte d'une propriété avec une grande grille en fer forgé, derrière laquelle commence une avenue qui s'enfonce dans un parc.

– As-tu pénétré dans l'avenue ?

– Non, citoyen ; comme le jour baissait, j'ai cru préférable de revenir tout de suite te rendre compte de ce que nous avions vu.

– Vous n'avez pas aperçu le château ?

– Non, citoyen ; il doit être à une certaine distance à l'intérieur du domaine qui semble très vaste. Près de la grille se trouvent des écuries et des communs abandonnés.

– Bien. Il ne fait aucun doute que nous sommes sur la bonne route. Mais allons-nous pouvoir arriver de jour ? Va à l'autre voiture et demande de ma part au prisonnier si le château est loin de l'entrée.

Quelques secondes plus tard, l'homme revint.

– Le prisonnier dit que nous sommes sur le bon chemin et que le château d'Ourde est à un quart de lieue de l'entrée du parc. Il faudra bien près d'une heure pour l'atteindre avec le jour qui tombe, fit-il en hochant la tête dans la direction de la forêt déjà sombre.

– La route est-elle carrossable ?

– Oui, mais très mauvaise.

Sans rien ajouter, Chauvelin descendit de voiture. Marguerite le regarda se frayer rapidement un passage parmi les chevaux qui piaffaient, sans hésitation ni crainte. Il disparut bientôt, mais sa voix nette parvint distinctement à ses oreilles et à celles d'Armand comme il disait :

– Eh bien ! Héron, nous touchons au but. Si Sir Percy ne nous a pas trompés, nous rentrerons en possession de l'enfant avant une heure d'ici.

Un grondement lui répondit, puis la voix rocailleuse de Héron s'éleva :

– Sinon les loups auront demain deux cadavres pendant que je roulerai avec le prisonnier sur la route de Paris.

Quelqu'un se mit à rire. C'était sans doute un des soldats, plus rude que ses camarades ; mais Marguerite eut l'impression de retrouver dans ce rire une résonance familière, quelque chose qui lui rappelait un passé lointain.

La voix de Chauvelin reprit :

– Ce qu'il me faut à présent, c'est un billet de la main de Sir Percy intimant l'ordre à ses partisans de me remettre l'enfant

sans la moindre résistance. L'état des chemins nous a beaucoup retardés. J'estime préférable de partir en avant avec une partie de l'escorte pour gagner le château le plus rapidement possible. Un cavalier me cédera son cheval et montera sur le siège de l'une des voitures. En marchant à votre allure nous arriverions au château en pleine obscurité et risquerions de passer une nuit peu plaisante au milieu des bois.

– Je ne veux à aucun prix rester une nuit de plus en suspens, grommela Héron. Il faut en finir au plus vite. Fais comme tu l'entends. C'est toi qui as tout combiné, à toi de t'arranger pour que tout réussisse.

– Combien d'hommes peux-tu me donner ?

– Je ne puis t'en céder plus de six. J'ai besoin de tous les autres pour assurer la garde des prisonniers.

– Bien, avec les éclaireurs, cela me fera huit hommes. Il t'en reste douze pour garder trois prisonniers. Il me semble que c'est suffisant, d'autant que c'est la prisonnière qu'il importe surtout de surveiller, puisque sa vie répond de la soumission des autres.

Il avait élevé la voix, dans l'intention évidente de se faire entendre de Marguerite et d'Armand.

– Sir Percy, reprit-il, voulez-vous avoir la bonté d'écrire sur ce papier l'ordre que je vous ai demandé ?

Il y eut un silence pendant lequel Marguerite entendit le long et lugubre appel d'un oiseau de nuit. Puis la voix de Chauvelin résonna de nouveau :

– Merci. Ce billet est parfaitement clair. Citoyen Héron, je ne crois pas que, dans ces conditions, nous ayons à craindre au-

cune sorte de ruse ou de principe, puisque tu as les otages entre les mains. Cependant, si par impossible je me voyais attaqué, je te dépêcherais immédiatement un cavalier, et alors… tu saurais ce qui te reste à faire.

Sa voix fut couverte par le hennissement d'un cheval.

Marguerite sentit qu'Armand tressaillait et que sa main cherchait la sienne. Elle passa la tête par la portière dont la glace était restée baissée. Sur la droite, le hameau de la Chaumière s'étendait tranquille dans le crépuscule qui déjà descendait dans le vallon. Regardant en arrière, elle s'efforça de voir l'autre voiture, mais les cavaliers la lui masquaient. L'un d'eux cependant s'étant écarté, elle put l'apercevoir un instant : Héron était à la portière et son bandage formait une tache blanche au-dessous de son chapeau cabossé. Il criait à Chauvelin qui se mettait en selle :

– Tu peux compter sur moi. Si nous avons été trompés, les loups auront leur repas, et la guillotine aussi.

Armand passa son bras autour de l'épaule de Marguerite et l'obligea doucement à se rasseoir.

– Sœurette, dit-il d'une voix contenue, si tu vois un moyen par lequel ma vie pourrait racheter la tienne et celle de Percy, je t'en supplie, dis-le-moi maintenant !

Elle secoua la tête et répondit lentement :

– Il n'y en a pas, Armand ; ou si ce moyen existe, il est entre les mains de Dieu.

44

Des pas dans la nuit

Dès que Chauvelin fut parti au trot avec son petit détachement, Héron vint à la voiture des otages et passa la tête par la portière comme pour s'assurer de leur présence. Il loucha vers Marguerite dont la figure pâle se détachait dans la pénombre.

– Si tu sais des prières, citoyenne, prononça-t-il d'un ton railleur, c'est le moment de les dire pour que mon collègue trouve le môme au château. Sans quoi, tu peux regarder le paysage pour la dernière fois.

Marguerite détourna les yeux. La vue de cet homme, de sa figure jaune, du bandeau taché de sang qui lui tombait sur l'œil la remplissait d'horreur. Elle essayait de ne pas le voir ; elle essayait de ne pas entendre son rire sardonique.

Héron donna quelques ordres aux cavaliers, regagna sa place à côté du prisonnier et commanda :

– En avant !

Il était en proie à une vive agitation. Certes, jusque-là tout s'était bien passé. Le prisonnier, impassible, n'avait jamais fait entendre une protestation ni esquissé un geste de résistance. Il n'y avait plus rien à craindre de cet homme épuisé par les privations, qui passait son temps à dormir, affaissé comme une masse au fond de la voiture. On touchait au but. Mais il y avait encore une heure critique à passer dans cette forêt inconnue, à la nuit tombante, avec la crainte de se heurter à la résistance des

membres de la ligue s'ils refusaient de livrer le dauphin. Ces pensées mettaient Héron sur des charbons ardents.

Le convoi tourna dans la forêt, déjà plongée dans l'ombre du crépuscule, et ralentit sa marche. À présent le pas des chevaux et le roulement des voitures résonnaient à peine sur l'épaisse couche d'humus qui recouvrait le chemin forestier. Ce demi-silence permettait d'entendre d'autres bruits, légers et fugitifs, que l'oreille tendue de Marguerite essayait de distinguer les uns des autres. Était-ce le vol des oiseaux de nuit ou le pas glissant des fauves en chasse qu'elle percevait par instants ? L'hiver avait été rude, et l'on disait que la neige, rendant les loups hardis, les avait fait sortir de leurs retraites. Quelques jappements brefs s'élevèrent au loin : aussitôt un cheval fit un écart en poussant un hennissement de frayeur, son cavalier l'éperonna en jurant, et le silence se rétablit, traversé d'instant en instant par les ululements d'une chouette. Dans l'ombre épaisse du sous-bois, Marguerite crut voir luire deux prunelles phosphorescentes qui s'éteignirent aussitôt.

Transie, à bout de forces, elle se laissa retomber en arrière, posa sa main sur le bras d'Armand, et ferma les yeux. Il lui semblait que le temps, l'espace, la distance n'existaient plus ; la mort, maîtresse du monde, demeurait seule. La faux sur l'épaule, elle marchait en tête du cortège auquel, sans relâche, elle faisait signe d'avancer.

Un arrêt la tira brusquement de ce cauchemar.

– Qu'y a-t-il ? demanda Héron en passant la tête par la portière.

– Citoyen, il fait si noir, répondit la voix du brigadier, que les conducteurs ne voient plus bien leur chemin. Ils demandent s'ils peuvent allumer les lanternes.

– Pas de lanternes ici, trancha Héron. On ne sait pas quels malandrins peuvent rôder derrière ces arbres, et je ne tiens pas à leur servir de cible. Que les conducteurs mènent leurs bêtes par la bride et qu'on remplace les hommes d'avant-garde par deux cavaliers montant des chevaux gris ; on les suivra plus facilement dans cette diable d'obscurité.

Pendant qu'on exécutait ses ordres, il demanda :

– Et cette maudite chapelle, en sommes-nous encore loin ?

– Je ne crois pas. Nous avons fait bien près d'une lieue depuis que nous sommes sous bois.

– Chut ! commanda soudain Héron. Qu'est-ce qu'on entend là ?... Silence, que diable !

Les hommes ne bougèrent plus et tendirent l'oreille, mais les chevaux impatients qui s'agitaient en faisant sonner leur harnachement empêchaient d'entendre. Or, dans les brefs intervalles de silence, il semblait qu'un mystérieux écho renvoyât des bruits identiques : renâclements, piétinements dans un sol mou, tintements de mors et de gourmettes.

– C'est le citoyen Chauvelin qui s'éloigne avec sa patrouille, dit le brigadier à voix basse.

– Silence !... Écoutez !... commanda de nouveau Héron.

Les hommes, serrant les genoux, tirant sur les rênes, maintinrent leurs bêtes du mieux qu'ils purent ; et, de nouveau, à travers la nuit, leur parvinrent, atténués par la distance, les mêmes bruits qui indiquaient la présence d'autres chevaux dans les bois.

– Oui, ce doit être Chauvelin, finit par dire Héron.

Mais le ton inquiet de sa voix laissait deviner qu'il n'en était pas pleinement convaincu.

– À l'heure qu'il est, je pensais qu'il avait atteint déjà le château.

– La nuit a dû lui faire ralentir le pas, observa le brigadier.

– En route ! Plus tôt nous le rejoindrons, mieux cela vaudra.

Les voitures s'ébranlèrent en faisant crier leurs ressorts, et les lourds véhicules recommencèrent à écraser le sol feutré de feuilles mortes.

Armand et Marguerite, frémissants, avaient tout entendu. Pressant la main de son frère, Marguerite murmura :

– C'est Lord Hastings…

– Que veux-tu dire ? demanda tout bas Armand surpris et inquiet.

– Oui, ce doit être Lord Hastings, reprit-elle avec agitation. Percy lui avait envoyé par mon entremise un message pour le convoquer ici. Rassure-toi, Armand, je ne perds pas la tête, ajouta-t-elle d'un ton plus calme. Sir Andrew lui a porté cette lettre le jour même où nous sommes partis de Paris.

– Mon Dieu ! s'exclama sourdement Armand en entourant Marguerite de son bras dans un geste de protection instinctif, mais alors, s'il attaque Chauvelin…

– Oui, reprit-elle en maîtrisant sa voix, s'il attaque Chauvelin ou s'il tente de défendre le château, nous serons fusillés tous les deux, Armand… devant Percy…

– Défendre le château, pourquoi ? le dauphin n'y est pas.

– Non, c'est vrai… mais que peut faire Hastings ? Quand Percy a écrit cette lettre, il ne s'imaginait pas que nous serions emmenés tous deux comme otages ; il a pu penser qu'une attaque soudaine, dans l'obscurité, lui fournirait une chance de salut. Mais maintenant que nous sommes là, tous les deux, si cette chance s'offrait, il n'en profiterait même pas… Ah ! c'est horrible !

– Écoutons ! interrompit Armand en lui saisissant le poignet.

– Halte ! commanda aussitôt la voix du brigadier.

Il n'y avait pas à se méprendre ; un appel, d'abord distant, se répétait plus proche, et l'on entendait de plus en plus net un bruit de pas précipités.

– Qu'y a-t-il ? demanda Héron.

– Un homme qui accourt vers nous, sur la droite.

– Sur la droite ?… Mille tonnerres ! c'est la direction du château. Chauvelin a été attaqué… Les otages !… qu'on entoure les otages… Vite, brigadier, si tu tiens à ta peau !

La fin de son apostrophe se perdit dans une exclamation furibonde d'une telle violence que les chevaux déjà nerveux prirent peur, hennirent, se cabrèrent, et qu'un désordre indescriptible s'ensuivit. Ce fut seulement au bout d'un instant que les hommes réussirent à maîtriser leurs bêtes. Alors, se conformant

aux ordres de Héron, plusieurs soldats vinrent se poster autour de la voiture où Armand et Marguerite se serraient l'un contre l'autre.

– Voilà un citoyen qui sait hurler, marmotta un des hommes. Un de ces jours, il y perdra la voix !

Cependant, le coureur arrivait.

– Qui va là ? cria le brigadier.

– Ami ! répondit l'homme hors d'haleine. Le citoyen Héron… où est-il ?

– Ici, rugit une voix enrouée. Arrive, que diable !

– Une lanterne ? proposa le conducteur.

– Non, pas de lumière ! – Parle, toi. Qui t'envoie ?

– Le citoyen Chauvelin…, commença le coureur d'une voix haletante. Nous sommes arrivés au château… Il y est entré… Le prisonnier qu'il cherchait… il ne l'a pas trouvé.

– Pas trouvé ?…

Ici, une bordée de jurons exprima avec éloquence la fureur de Héron.

– Le citoyen Chauvelin a frappé. Un vieux bonhomme est venu ouvrir, disant qu'il vivait là tout seul. Nous avons parcouru des pièces vides. Le château semble vraiment désert, mais…

– Mais quoi ?… Allons, parle !…

– Mais le parc ne l'est pas. En le traversant nous avons eu l'impression que nous étions observés et suivis ; on entendait des pas de chevaux, des branches cassées, mais pas un son de voix. À l'instant, comme je revenais en courant, j'ai entendu encore les mêmes bruits. Nous ne sommes pas seuls dans la forêt, citoyen, il y en a d'autres…

– Ah ! il y en a d'autres ! gronda Héron. Mais sont-ils nombreux ? N'as-tu rien aperçu ?

– Absolument rien : la nuit est trop sombre.

– Où est le citoyen Chauvelin ?

– Dans le château, avec quatre hommes ; les autres gardent l'entrée. Il demande qu'on lui envoie en renfort tous les hommes disponibles.

– Sommes-nous encore loin du château ?

– Non. La grille du parc s'ouvre à quelques pas d'ici.

Tandis que le soldat parlait, il semblait à tous que la forêt s'animait de présences invisibles, insaisissables, et d'autant plus troublantes.

– Brigadier, appela Héron d'un ton plus calme, nous devons être tout près de la chapelle.

– En effet ; je la distingue à gauche, au milieu des arbres.

– Va voir si elle peut s'ouvrir.

Il y eut un instant de silence pendant lequel les bruits mystérieux se poursuivirent dans le lointain.

Marguerite et Armand écoutaient, immobiles, haletants, ne sachant que penser ou que souhaiter. Entre Marguerite et son mari, cependant si proche, toute communication, même muette, même détournée, était impossible ; la nuit étendait entre eux son voile, et la surveillance de Héron leur opposait une barrière infranchissable. Il semblait même à Marguerite que le voisinage de l'odieux personnage l'empêchait de sentir la présence de Percy. Cette impression était si forte qu'elle fut soudain assaillie par la crainte qu'il ne fût plus là. Peut-être avait-il succombé aux fatigues et aux privations… ou bien, si la mort ne l'avait pas pris, peut-être s'était-il évanoui… Elle se rappela le cri de rage que Héron avait poussé un instant auparavant : dans sa colère, la brute s'était-elle vengée sur le prisonnier sans défense ?

L'imagination de Marguerite travaillait éperdument. Lorsqu'elle se représentait Percy gisant inanimé à côté de son ennemi, son cœur saignait ; et pourtant, une sorte de soulagement lui venait à la pensée qu'ainsi, la douleur d'assister impuissant à la catastrophe inévitable lui serait du moins épargnée.

45

La chapelle du Saint-Sépulcre

La voix du brigadier la rappela au présent.

L'homme revenait après avoir examiné le petit édifice dont on devinait sur la gauche la forme plus claire.

– La porte est fermée par une forte serrure, citoyen. La clef fonctionne. Aucune ouverture en arrière.

– Pas de trous ? pas de brèches ?

– Non, des murs en pierre pleins et solides.

L'agent du Comité de sûreté générale semblait moins disposé à crier et à tempêter. Marguerite devait même tendre l'oreille pour distinguer ses paroles. Sans doute l'imminence du danger, le sentiment de sa responsabilité avaient-ils rendu à Héron la possession de lui-même. Il donnait maintenant ses ordres avec netteté et concision.

– Tu vas prendre six hommes avec toi et rejoindre le citoyen Chauvelin au château. Laisse les chevaux dans les écuries abandonnées qui sont à l'entrée du parc. Il est préférable que vous alliez à pied pour moins attirer l'attention. Dis à Chauvelin que je me charge des prisonniers. On va enfermer l'Anglais, pieds et poings liés, dans la chapelle, sous la garde de trois hommes. Quant aux otages, je les ramène immédiatement à Montreuil où ils seront fusillés au point du jour. C'est compris ?

– Oui, citoyen.

– Aussitôt arrivé à Montreuil, j'enverrai les renforts nécessaires au citoyen Chauvelin ; mais il ne peut compter les avoir avant le début de la matinée. En attendant, barricadez-vous dans le château. Quinze hommes armés peuvent facilement tenir pendant quelques heures contre une poignée de partisans. Quand vous reviendrez avec les renforts, prenez l'Anglais au passage ; je l'attendrai à Montreuil pour le ramener à Paris.

– C'est compris, citoyen.

– Répète mes ordres.

– J'amène six hommes au citoyen Chauvelin et nous attendons au château les renforts qui arriveront demain matin de Montreuil.

– Bien. Ensuite.

– Au retour, nous reprenons le prisonnier enfermé dans la chapelle et nous retournons à Montreuil où tu dois nous attendre après avoir fait fusiller les deux otages.

– C'est bien cela. Avant de partir, dételez cette voiture et mettez les chevaux aux écuries avec les vôtres. Que cela se fasse rapidement et dans le plus grand silence.

Le brigadier s'éloigna pour transmettre les ordres dont l'exécution suivit aussitôt. Marguerite n'entendit plus que de brefs commandements :

– Tout le monde, pied à terre. Deux hommes pour dételer la voiture… C'est fait ?… Que chaque homme prenne deux chevaux par la bride.

La voix du brigadier se rapprocha :

– Tout est prêt, citoyen.

– Bien. Envoie-moi deux hommes parmi ceux qui restent pour ligoter l'Anglais. Que les autres gardent la voiture des otages. Après cela, pars avec le renfort pour le château.

La consigne fut passée et l'on entendît le brigadier commander :

– En avant, marche !

Les hommes et les chevaux s'éloignèrent dans la nuit.

À l'imagination enfiévrée de Marguerite, il semblait qu'avec le bruit décroissant de leurs pas s'en allait son dernier espoir. Héron avait donné ses ordres. Percy, impuissant, allait être jeté dans cette chapelle obscure, pendant qu'elle-même et Armand reprendraient le chemin de Montreuil où la mort les attendait. Et quand le jour luirait, – ce jour qui ne se lèverait pas pour elle, – Percy serait en route vers Paris… et la guillotine.

C'était la fin : la mort les tenait tous les trois dans son étreinte. Il n'y avait plus rien à faire pour l'éviter : ruses, luttes, supplications, étaient également inutiles. Faisant un violent effort sur elle-même, Marguerite s'efforça – comme l'eût souhaité Percy – d'envisager son sort avec calme pour ne pas donner à Héron le spectacle d'une femme affolée qui se débat vainement contre la fatalité. Mais un désir la dominait, effaçant tout le reste : elle voulait revoir son mari. Elle sentait que si elle pouvait une fois encore contempler ces yeux où avaient brillé avec une telle flamme l'enthousiasme, le dévouement et l'amour, si elle pouvait baiser ces lèvres qui avaient toujours souri devant les pires dangers, ces lèvres qui, elle en était sûre, souriaient

jusqu'au bout, elle serait capable d'affronter la mort avec plus de fermeté.

Mue par une impulsion irrésistible, elle saisit la poignée de la portière qu'elle tenta d'ouvrir. Aussitôt une voix rude lui enjoignit de se tenir tranquille. La figure collée à la vitre, elle scruta la nuit ; ses yeux habitués à l'obscurité distinguèrent un groupe d'ombres qui s'agitaient.

– Je crois qu'il a perdu connaissance, prononça une voix.

– C'est bien. Emportez-le.

Deux formes noires se penchèrent comme pour soulever quelque chose et se dirigèrent en trébuchant vers la chapelle, dans l'ombre de laquelle elles disparurent. Quelques mots parvinrent aux oreilles de Marguerite.

– Est-ce fait ?... Vous êtes sûrs qu'il ne peut pas bouger ?... Alors, enfermez-le.

Au bruit de la porte qui retombait lourdement, Marguerite poussa un cri perçant et secoua la portière de toutes ses forces.

– Armand ! Armand ! vas-y !... gémit-elle, incapable de se maîtriser davantage. Au nom dû Ciel, je veux le revoir !

– Qu'on fasse taire cette femme ! cria Héron, et qu'on l'immobilise ainsi que l'autre otage.

Mais, avec l'énergie du désespoir, Armand, d'une poussée violente, avait ouvert l'autre portière, renversant l'homme qui la gardait, et s'était élancé tête baissée hors de la voiture. Les soldats, un instant interdits, n'attendirent pas d'ordres pour se jeter à sa poursuite ; l'un d'eux tira son sabre.

Mais déjà Armand avait atteint l'entrée de la chapelle, trouvé à tâtons la serrure et secouait la porte pour l'ouvrir. Celle-ci cédant à ses efforts s'entrouvrait en grinçant sur ses gonds rouillés, lorsque les soldats le rejoignirent. Il fut aussitôt saisi à bras-le-corps et immobilisé ; cependant, malgré les coups qui pleuvaient sur ses doigts et le filet tiède qui coulait de son front, il continuait à se cramponner à la serrure, n'ayant qu'une seule pensée, qu'un seul désir : revoir l'ami qui gisait là, inconscient, abandonné, mort peut-être.

– Tonnerre, fit Héron, personne ne peut donc venir à bout de ce fou furieux ?

Au même instant un vigoureux coup de poing fit tomber Armand sur les genoux, des mains plus fortes que les siennes l'obligèrent à lâcher prise et le renversèrent par terre. Il se sentit traîner sur le sol comme une masse inerte, emporter loin du chef qu'il eût voulu secourir au prix de sa vie.

Prisonnière dans sa voiture, Marguerite avait tout entendu, tout suivi : la poursuite, la lutte, le cliquetis des armes. À présent, des pas lourds se rapprochaient, la portière s'ouvrit et, sans mot dire, deux hommes hissèrent à côté d'elle Armand inanimé, un autre lui saisit les mains et les immobilisa dans des menottes, puis la portière se referma en claquant.

Armand poussa un gémissement. Au-dehors, comme pour lui répondre, s'éleva tout proche le cri d'un oiseau de mer, égaré sans doute par la tempête. Il se répéta deux ou trois fois et fut suivi d'autres plus lointains.

– Si un des otages bouge encore, proféra Héron qui était resté auprès de la chapelle, ses gardiens me le paieront cher.

Dans le calme revenu, on n'entendit plus que des demandes et des réponses rapides.

– La clef tourne-t-elle dans la serrure ?

– Oui, citoyen.

– Le prisonnier ne bouge pas ?

– Non. Il gémit.

– Qu'il continue… Laissons ici la voiture dételée ; le citoyen Chauvelin en aura besoin demain matin.

– Armand, dit tout bas Marguerite, as-tu vu Percy ?

– Il faisait si sombre ! murmura Armand d'une voix faible. Je l'ai entendu gémir… Oh ! mon Dieu !

– Chut, mon ami. Nous ne pouvons plus rien. La seule chose qui nous reste à faire, c'est de mourir bravement, comme il a vécu, – en pensant à lui.

– Citoyen, reprit une voix, le conducteur s'est foulé le poignet en transportant l'otage.

– La peste soit du maladroit ! qu'il reste avec vous pour garder le prisonnier. Je conduirai la voiture. Combien reste-t-il d'hommes ?

– Deux seulement, citoyen, si le conducteur reste ici.

– Deux me suffisent ; l'un montera en voiture près des otages et l'autre marchera en avant pour guider les chevaux, tandis que vous n'êtes pas trop de quatre pour surveiller l'Anglais. C'est un ennemi de la République, et vous en répondrez devant la Nation tout entière.

Là-dessus la portière s'ouvrit, un soldat entra dans la voiture et s'assit en face de Marguerite et d'Armand, pendant que Héron grimpait sur le siège. Marguerite l'entendit pester à demi-voix tandis qu'il rassemblait les rênes à tâtons. Enfin, la voiture démarra et tourna péniblement en faisant crier ses ressorts. La secousse fit glisser la forme inerte d'Armand qui s'affaissa, la tête sur l'épaule de sa sœur.

– Armand, mon chéri, souffres-tu ? demanda-t-elle doucement.

Pas de réponse. Elle comprit qu'il avait perdu connaissance. Tant mieux, les dernières heures d'angoisse seraient abrégées pour lui.

Marguerite aurait donné beaucoup pour apercevoir une fois encore la petite chapelle qui contenait ce qu'elle avait de plus cher au monde, mais la voiture avait tourné, les menottes qui lui serraient les poignets l'empêchaient de changer de place. Les chevaux gourmandés par le conducteur allongèrent le pas.

Le silence était complet, on n'entendait plus les chouettes, ni les bêtes sauvages, le vent s'était tu : la forêt dormait. Seul un grincement rythmé marquait chaque tour de roue qui éloignait davantage Marguerite de celui qui gisait sur les dalles glacées de la chapelle du Saint-Sépulcre.

46

Lever de lune

Armand avait repris ses sens, peu à peu. Le frère et la sœur n'avaient plus pour se réconforter durant le lugubre trajet que le sentiment d'être l'un près de l'autre. Où en était-on de la nuit ? Il leur semblait que la voiture roulait depuis des heures dans le silence et l'obscurité. Un seul arrêt avait eu lieu pendant lequel Héron avait commandé au soldat qui marchait à la tête des chevaux de monter à côté de lui, sur le siège. Le frère et la sœur finirent par tomber dans une sorte de torpeur où la notion du temps leur échappait.

Soudain un cri terrible traversa la nuit, cri tout proche, semblait-il. Marguerite, tirée de son demi-assoupissement, se redressa, vaguement consciente que les chevaux avaient accéléré leur allure. Le soldat assis en face d'elle s'était réveillé en sursaut et passait la tête par la portière.

– Citoyen, appela-t-il, on vient de crier.

– La paix ! gronda la voix de Héron. Occupe-toi de tes prisonniers au lieu de regarder la route. Relève cette glace.

Ainsi rabroué le soldat se rassit.

– Vous avez entendu ? demanda-t-il.

À l'oreille tendue de Marguerite, il avait semblé que d'autres cris avaient suivi le premier, mais de plus en plus faibles pour s'éteindre finalement dans le lointain.

– Qu'est-ce que cela peut être ? murmura-t-elle.

– Je me le demande. En tout cas, c'est dangereux d'aller à une telle allure dans l'obscurité, ajouta l'homme entre ses dents.

Après quoi il leva les épaules pour montrer qu'il se désintéressait de ce qui pourrait arriver.

– Nous devrions maintenant être sortis de la forêt, remarqua-t-il au bout d'un moment ; nous avions mis bien moins de temps pour gagner la chapelle.

Au même instant, la voiture fit une embardée sur la droite et, après une secousse qui fit crier les essieux, s'immobilisa brusquement. On entendit le citoyen Héron apostropher ses bêtes, puis dégringoler précipitamment de son siège.

La portière s'ouvrit violemment et une voix éraillée cria :

– Vite, à l'aide, un cheval est tombé.

Le soldat se dressa aussitôt. Il ne s'agissait pas de lambiner pour exécuter les ordres de ce citoyen irascible. Mais sans doute ses mouvements n'étaient-ils pas encore assez vifs, car une main vigoureuse l'empoigna par le bras et le tira hors de la voiture. La portière claqua, puis un cri de douleur et d'effroi retentit accompagné d'imprécations, de piétinements et finalement d'une chute sur le sol. Marguerite se blottit dans le coin de la voiture, la tête d'Armand sur son épaule, et s'efforça de clore ses oreilles à ce sinistre tapage.

Subitement, les voix se turent, les bruits cessèrent et tout redevint calme et tranquille, si tranquille même, que tout d'abord le silence oppressa Marguerite et lui inspira une vague

terreur. On eût dit que la nature elle-même se taisait pour mieux écouter.

La vitre était restée baissée. Comme Marguerite se penchait en avant, un air vif lui souffla au visage, apportant à ses narines l'odeur salée de la mer. Il ne faisait plus si sombre et l'on avait l'impression d'une campagne découverte s'étendant jusqu'aux limites de l'horizon. Le ciel nettoyé s'éclairait d'une vague lumière grise sur laquelle de longues bandes de nuages se détachant en noir glissaient rapidement.

Marguerite leva les yeux vers le ciel avec un sentiment d'apaisement et de gratitude. Cette pâle clarté, si faible fût-elle, était la bienvenue après les ténèbres qui l'enveloppaient depuis si longtemps. Ce calme, ce silence, lui faisaient l'effet d'une trêve au cauchemar qu'elle venait de vivre dans la forêt.

Le ciel s'éclaircissait et se dorait faiblement. Les nuages emportés dans une course rapide se déchirèrent, s'amincirent, s'effilochèrent et finalement dégagèrent une lune couleur de miel qui paraissait sortir d'un océan lointain et qui, paisible et mystérieuse, s'éleva dans le firmament.

Sa douce lumière se répandit sur une vaste plaine où de petits arbres rabougris, tous inclinés dans le même sens, témoignaient du voisinage de la mer.

Marguerite regardait de tous ses yeux ce paysage révélé par le clair de lune, mais elle regardait sans comprendre. La lune qui se levait sur la droite indiquait l'est : la voiture était donc dirigée vers le nord, en sens inverse de Montreuil… Qu'est-ce que cela signifiait ?

Dans le silence absolu qui régnait, elle crut entendre au loin une cloche d'église sonner neuf heures, puis elle perçut un pas ferme qui s'approchait, et son cœur se mit à battre si vio-

lemment qu'elle fut saisie d'un vertige qui la priva en partie de ses sens.

Comme dans un rêve, elle entendit la portière s'ouvrir, une bouffée de vent pénétra dans la voiture, et elle sentit sur sa main un long baiser brûlant.

Alors elle se dit qu'elle devait être morte et que Dieu dans son infinie bonté lui ouvrait les portes du ciel.

– La paix, enfin ! murmura-t-elle les yeux clos.

Cependant, des doigts habiles retiraient les fers qui attachaient ses mains et des lèvres chaudes se posaient sur ses poignets meurtris.

– Là, cela va mieux ainsi, n'est-ce pas, mignonne ? Et maintenant, au tour de ce malheureux Armand.

– Percy ! s'exclama celui-ci d'une voix haletante.

– Chut ! Armand, murmura faiblement Marguerite, nous sommes au paradis, tous les deux.

Sur ce, un rire joyeux sonna dans la nuit silencieuse.

– Au paradis, ma chérie ? pas encore (et la voix avait dans sa gaieté un accent des plus terrestres), mais si Dieu le permet, c'est au Portel que nous arriverons tous les trois avant qu'il soit longtemps !

Il n'y avait plus à douter. Marguerite avança les mains et rencontra les larges épaules de Percy penché au-dessus d'Armand pour lui retirer ses menottes.

– De grâce, ne posez pas vos jolis doigts sur cette veste immonde, s'écria vivement Percy. Palsambleu ! voilà deux heures que je suis revêtu des hardes de ce misérable et il me semble qu'elles m'ont déjà sali jusqu'à la moelle des os !

Alors, du geste qui lui était familier, il prit la tête de Marguerite entre ses deux mains, et, l'attirant vers lui jusqu'à ce qu'elle fût éclairée par la pâle lumière du dehors, il plongea avec ravissement son regard dans les yeux de la jeune femme.

Quant à Marguerite, elle ne pouvait voir de son mari qu'une silhouette sombre se détachant sur le ciel ; elle ne pouvait distinguer ni ses yeux, ni ses lèvres, mais elle entendait sa voix, sentait sa présence toute proche, et un tel bonheur suffisait pour la faire défaillir.

– Venez, ma bien-aimée, murmura-t-il tendrement, venez à l'air pur du Bon Dieu. Que son souffle caresse vos cheveux et rafraîchisse votre visage. Puis nous irons non loin d'ici, à une petite auberge isolée, tenue par un brave homme dévoué au Mouron Rouge. Je viens de l'avertir. Nous trouverons là du feu, un chaud breuvage, et nous pourrons nous reposer un moment avant de poursuivre notre route.

– Nous reposer, Percy ?... Est-ce prudent ?

– Oui, ma chère. Nous ne craignons rien jusqu'au matin ; c'est-à-dire que nous avons le temps de gagner Le Portel et d'embarquer à bord du *Day Dream* avant que mon ami monsieur Chambertin ne découvre son digne collègue bâillonné et ficelé comme un paquet dans la chapelle du Saint-Sépulcre. Par Jupiter ! le beau tapage qu'on entendra là-bas !

Ce disant, il les aidait tous deux à sortir de la voiture. Quand elle fut dehors, l'air vif du large enveloppant soudain Marguerite la suffoqua, et elle chancela en fermant les yeux.

Mais cela même n'était-il pas délicieux de se sentir tomber quand deux bras – ceux de Percy – étaient là pour la soutenir ? Elle s'abandonna à leur robuste étreinte.

– Pouvez-vous marcher, Marguerite ? C'est tout près d'ici, et le repos et la chaleur vous feront du bien.

– Mais vous, Percy ? Comment avez-vous eu assez de force ?... Il se mit à rire, et dans ce rire clair résonnait toute sa joie de vivre.

– Appuyez-vous sur moi, ma chérie, dit-il, nous n'avons que quelques pas à faire.

47

La Terre promise

Dans la veste de Héron se trouvait un portefeuille bourré d'assignats. Il était assez piquant de penser que l'argent du Comité de sûreté générale permettrait aux fugitifs de payer royalement l'omelette et le grog brûlant qui venaient de les réconforter.

Marguerite restait blottie silencieusement à côté de son mari, la main dans la sienne. En face d'eux, Armand très pâle, la tête bandée, s'accoudait à la table, les yeux fiévreusement fixés sur son chef.

– Eh oui, jeune animal, disait gaiement Sir Percy, vous avez bien failli renverser toutes mes combinaisons en venant crier et vous démener comme un diable à la porte de cette chapelle.

– Je voulais arriver jusqu'à vous. Mettez-vous à ma place, Percy : je croyais que c'était vous que les brutes allaient enfermer.

– Que non pas ! C'était mon aimable compagnon, le citoyen Héron, que ses hommes venaient de trousser ainsi et de déposer délicatement sur des dalles, et c'est lui que mon autre ami, monsieur Chambertin, trouvera au petit matin, proprement ligoté et bâillonné, dans un état que je me figure assez voisin de l'apoplexie. J'aimerais assez assister à la scène, quand ce ne serait que pour entendre la bordée de jurons qui s'échappera de la bouche de Héron quand on lui retirera son bâillon.

– Mais comment avez-vous pu combiner tout cela ? Et Lord Hastings ?

– Hastings s'est conformé au plan que j'avais conçu, dès le premier jour, dans ma prison. Décidé à jouer le tout pour le tout, je lui demandais dans le message, remis à Marguerite, de rallier quelques-uns de nos amis pour venir rôder avec eux cette nuit aux alentours du château de façon à semer l'inquiétude dans mon escorte. De l'inquiétude au désarroi et du désarroi à la panique, il n'y a souvent qu'un pas. De mon côté, avec Chauvelin, j'avais réglé de telle sorte notre itinéraire que nous devions arriver à la forêt vers la fin du troisième jour, et la nuit, en pareille occurrence, est une précieuse alliée. À la faveur d'une échauffourée dans les ténèbres, j'espérais pouvoir, d'une façon ou d'une autre, leur glisser entre les doigts. Vous connaissez ma foi en dame Fortune. Certes, j'étais prêt à la saisir par son unique cheveu, dût-il me rester dans la main. En mettant les choses au pis, je serais mort à ciel ouvert, en pleine campagne, au lieu de périr misérablement dans un trou, comme un rat empoisonné. Seulement, à la section du faubourg du Nord, je me suis aperçu que ces canailles m'avaient placé dans une situation singulièrement plus compliquée que celle à laquelle je m'attendais…

Il s'interrompit et sa physionomie, ravagée par les souffrances et les privations, refléta l'angoisse éprouvée durant ces trois dernières journées.

– À ce moment, reprit-il en regardant Marguerite, je n'étais plus qu'une malheureuse loque humaine. Il fallait donc me refaire des forces pour tâcher de vous tirer du péril où mes plans imprudents avaient mis votre précieuse existence. Ce n'était pas chose aisée dans cette patache branlante, avec le répugnant voisinage de Héron. Pourtant, pendant trois jours et deux nuits, j'ai mangé, j'ai bu, j'ai dormi jusqu'à l'heure où, dans l'obscurité, j'attaquai par-derrière Héron penché à la portière, le saisis à la

gorge, l'étranglai à moitié et finalement le bâillonnai avec mon mouchoir. Le hurlement qu'il poussa lorsque je me jetai sur lui, vous l'avez entendu, sans doute. Il effraya les chevaux et le bruit qu'ils firent en s'ébrouant étouffa la fin de la lutte. Ayant immobilisé Héron, j'enfilai rapidement sa veste, mis son bandage, coiffai son feutre cabossé, et voilà ! Le tour était joué. Après cela, tout se passa aisément. Les hommes et leur brigadier, renouvelés l'après-midi même, n'avaient vu Héron que fort peu et moi pas du tout. Grâce à l'obscurité, je n'ai pas eu de peine à leur donner le change. La voix rauque de Héron était facile à imiter, et je connaissais par cœur son vocabulaire habituel. Chauvelin seul aurait pu éventer la mèche, et il n'était pas là. Il y avait peu de chances pour que ces braves défenseurs de la République fussent capables de soupçonner quelque chose d'anormal. Les ordres du citoyen agent furent donc promptement obéis et le brigadier lui-même ne songea pas à s'étonner qu'après avoir exigé une escorte de vingt cavaliers, Héron repartît avec deux hommes seulement pour garder ses prisonniers. Quand j'ai vu comment tournaient les événements, j'ai lancé le signal habituel, ainsi qu'il était convenu, afin que Hastings comprît que tout allait bien. À ma grande satisfaction j'ai entendu mon cri répété de distance en distance. À l'heure qu'il est nos amis, avec leurs chevaux plus rapides que les nôtres, doivent arriver au Portel, tandis que Chauvelin attend le jour, barricadé dans son château, que Héron étouffe de rage dans sa chapelle et que deux valeureux soldats, dépourvus de défiance et que leur esprit de discipline rendait dignes d'un meilleur sort, passent une nuit peu confortable dans la forêt à deux lieues l'un de l'autre. Et maintenant, dit Sir Percy en se levant, en voiture, mes amis ! D'ici au Portel, il y a encore trois lieues, et nous devons être embarqués avant l'aube, car je compte que le *Day Dream* sera fidèle au rendez-vous.

– Après avoir remis votre message à Lord Hastings, Sir Andrew devait se rendre directement à Calais et se mettre en

communication avec le *Day Dream* pour lui transmettre vos ordres, dit Marguerite.

– Alors, nous le retrouverons au Portel avec les autres. Il n'y a que Tony que nous n'aurons pu toucher. Ses instructions étaient de rallier Calais, une fois sa mission terminée. Sans doute, pourrons-nous le reprendre au passage. Sinon, nous pouvons être sûrs qu'il saura se débrouiller seul.

Il était près de minuit lorsque, reposés et réconfortés, Sir Percy, Marguerite et Armand quittèrent la petite auberge. Marguerite demeura devant la porte pendant que les deux hommes allaient chercher la voiture qui avait été garée derrière la maison.

– Percy, dit Armand d'une voix étouffée, jamais je n'oublierai…

– Quoi donc, coupa Percy d'un ton léger, cette charmante promenade nocturne ? Croyez bien que je m'en souviendrai toujours avec plaisir, moi aussi.

– Oh ! Percy ! ma vue seule doit vous être odieuse, reprit Armand avec véhémence. Quand je pense que par ma faute…

– Eh ! mon cher, n'y pensez donc plus, sauf pour retenir la sévère leçon que les événements vous ont donnée. Quant à celle qui fut la cause de tant d'imprudence, si son cœur est pur et bien placé, achevez sa conquête, – pas maintenant toutefois, car ce serait pure folie, pour l'instant, de retourner à Paris ; mais plus tard, quand les mauvais jours seront passés. Alors, mon ami, poursuivit Percy d'une voix profonde, aimez-la de toutes vos forces et ne lui faites point répandre les larmes que ma fureur d'aventure a si souvent amenées aux yeux de votre sœur. Vous aviez raison, Armand, le jour où vous m'avez dit que je ne savais pas aimer.

Mais à bord du *Day Dream,* quand tout danger fut conjuré, Marguerite ne fut pas de cet avis.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :
Ebooks libres et gratuits
http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—
Décembre 2007
—

– Élaboration de ce livre électronique :
Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : Vincent, Jean-ClaudeM, Jocelyne, Coolmicro et Fred.

– Dispositions :
Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

– Qualité :
Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.